

PIÈCES DE GUERRE EN SUISSE

Antoinette Rychner

SCÈNES DE RÉSERVE

(Coupées lors du montage publié en 2019
aux éditions Les Solitaires Intempestifs)

L'écriture de ce texte a bénéficié des soutiens ci-dessous :

Centre national du livre



À travers une bourse de résidence, sur invitation conjointe, en 2017, du collectif *Troisième bureau* avec la MC2: Scène Nationale, Grenoble.

Fonds culturel de la Société Suisse des Auteurs (SSA)



Par le biais d'un soutien à la commande, accordé en 2018 à la Compagnie *sturmfrei*, direction Maya Bösch.

Préambule

Écrit entre 2015 et 2019, le corpus en trois parties *Pièces de guerre en Suisse* est constitué de scènes hétéroclites – monologues, dialogues, récits, listes... –, dont l'ordre reste modulable.

Le texte publié aux éditions Les Solitaires Intempestifs correspond au montage élaboré en collaboration avec Maya Bösch (création 2019, première au Théâtre Vidy-Lausanne).

Il représente un exemple d'agencement possible.

Dans sa version intégrale (c'est-à-dire scènes de réserve présentées ici additionnées aux scènes figurant dans le livre), l'œuvre relève globalement d'un ensemble « réservoir » à l'intérieur duquel liberté est laissée aux metteur·euse·s en scène, dramaturges, comédien·ne·s ou collectifs de création de puiser, en procédant à leur propre sélection-montage.

Les conditions pour l'adaptation et la représentation d'un montage inédit des *Pièces de guerre en Suisse* peuvent être demandées auprès de la SSA, Société suisse des auteurs.

Fonction des notes de bas de page :

En cours de texte, des phrases soulignées renvoient, en bas de page, à des extraits d'œuvres extérieures (tiers auteur·rice·s).

Ces extraits ont une fonction rhétorique et argumentaire lorsqu'ils viennent corroborer, ou contredire, ou nuancer une pensée énoncée dans le corps du texte. Il peut aussi s'agir d'associations libres, subjectives, par sentiment d'analogie, souhait d'apparenter.

Leur présence est pensée comme une fourniture dramaturgique complémentaire, de l'aliment pour le débat, de l'ordre du lien hypertexte. En ce qui concerne l'autrice, la mise en scène est libre de s'en servir uniquement en répétitions, à l'interne du processus de création, ou de faire apparaître partiellement ou totalement ce matériau à l'intention des spectateur·rice·s dans le cadre de la représentation, en le reproduisant par oral ou par écrit (projection vidéo, lettrage manuscrit, distribution de supports imprimés ou ce que l'on voudra), source incluse.

Distribution :

Lorsque la distribution indique « QUELQU'UN-E », c'est que le locuteur·rice a été imaginé·e comme étant le·la même tout au long de la scène, mais pas nécessairement d'une scène à l'autre. (Idem pour « QUELQU'UN-E d'AUTRE » ou « N'IMPORTE QUI »).

Prologue	5
Scènes coupées dans la PREMIÈRE PARTIE	8
Tire-lait.....	9
Dans le bus.....	10
Ma mort à moi.....	11
En avoir terminé avec l'allaitement.....	12
La mère du condamné à son fils.	13
A destination de l'Oklahoma	15
Une idée pour la scène finale	16
Scènes coupées dans la DEUXIÈME PARTIE	17
Il était une fois Cécile et Christophe I	18
Débat citoyen entre voisins II	21
Débat citoyen entre voisins III.....	23
La riposte	25
Il était une fois Cécile et Christophe II	31
Autosuffisants ?.....	34
Facultés d'adaptation.....	36
Choisir son camp	43
Le holà II	48
Yovo, Nassara, Batouré.....	50
Deux vérités	56
Aylan II.....	59
« DE-MUTIGEN ».....	61
Clefs, portable, tunes.....	63
Fatima	66
Test à l'aveugle.....	68
Scènes coupées dans la TROISIÈME PARTIE	70
Interdiction du gâteau fait maison.....	71
La liste des courses, ou : Histoire de la mère	77
Les sirènes	80
Raconter la paix	82
L'opprimée	86
Jean Ziegler.....	89
Pense !	92
Pourquoi faire des enfants.....	93
« Répète après moi », ou : camp de 5 jours pour réapprendre à s'autoriser un égoïsme sain, un égoïsme sensé	96
Un jour de vérité.....	97
Des solutions !	99
Péché mignon	101
Initiative pour l'autonomie alimentaire de la Suisse.....	103
Vivre ou sous-vivre.....	106
Définir mes valeurs	110
Pièces de guerre en Suisse : Liste des scènes encore à écrire.....	112

Prologue

UNE CONSCIENCE PARMI D'AUTRES, *celle de l'autrice*. – « Pièces de guerre en Suisse ». L'association de ces deux mots... celui de « guerre » suivi de « Suisse » vous a-t-elle fait sourire ? J'adorerais.

Évidemment, la référence, il faut connaître.

WIKIPEDIA. – Edward Bond, né en 1934, est un dramaturge britannique.

« Pièces de guerre » est le nom de sa trilogie théâtrale. Cette trilogie met en scène notre monde face à une guerre atomique, ayant réduit presque à néant l'humanité. Les trois parties qui la construisent s'intitulent : « Rouge, noir et ignorant », « La Furie des nantis » et « Grande paix ».

UNE CONSCIENCE PARMI D'AUTRES. – Le pluriel, tout d'abord. Plusieurs pièces ou parties, chacune comme un tiroir, mais une logique d'ensemble... une collection énorme, effrayante, mais tellement excitante !

J'aime aussi les sauts de temporalité que s'offre Bond, à l'aide d'amorces du genre : « Des années plus tard ». Si si, c'est comme ça qu'il fait dans *La furie des nantis*, écoutez plutôt :

« Des années plus tard, une poussière blanche comme la chevelure des vieillards se déposa sur toute chose

Le monde ressemblait à un dessin au crayon sur un papier blanc ».

QUESTIONNEUR-SE. – Chez toi, ça représente combien de parts ?

UNE CONSCIENCE PARMI D'AUTRES. – Trois, comme chez Bond..

La première aborde l'influence politique d'un parti conservateur et populiste suisse. Avec une extrapolation ; celle d'une initiative...

WIKIPEDIA. – En Suisse, l'initiative populaire est un droit civique qui permet de proposer qu'un texte soit soumis en votation populaire.

UNE CONSCIENCE PARMI D'AUTRES. – ... initiative, donc, qui viserait à rétablir la peine de mort. Ce qui donne son titre à cette première pièce : *Rétablissement de la peine de mort*.

La deuxième s'intitule : *Les Ennemis*. Pièce faisant état de violences réelles ou imaginaires, et dont l'une des scènes aborde notre rapport à l'Islam. Oui, j'ai dit « Islam ».

Bon, comme les communautés musulmanes suisses sont essentiellement issues de Turquie, du Kosovo et d'Albanie, et vu que l'ennemi a plutôt été localisé sur la rive opposée... Remarquez, on entend dire aussi que l'ennemi est intestin, qu'il est, au pays même, progéniture qui a mal tourné mais est-ce qu'avec ça on ne se retrouve pas contraint

d'aborder l'Histoire des mains d'œuvre importées et si on va par là c'est tout de suite l'affaire connexe ; celle des colonies et les colonies, en Histoire Suisse... encore que. On y reviendra.

La troisième partie s'appelle *Grande paix*. Comme chez Bond, encore.

QUESTIONNEUR-SE. – L'intention de t'inscrire pour de bon dans le sillage de son œuvre ?

UNE CONSCIENCE PARMI D'AUTRES. – On parle d'Edward Bond, quand même. Alors, savoir si l'on prétend ou non marcher dans ses pas...

QUESTIONNEUR-SE. – Penses-tu qu'on puisse emprunter ainsi un titre majeur du théâtre européen tout en se moquant de savoir en quoi il y aurait filiation ? Je veux dire ; as-tu tout de même une petite idée de ce que tu es en train de foutre ?

UNE CONSCIENCE PARMI D'AUTRES. – Au final, on ne parle que d'une collection de fragments. Des tranches d'observation, de pensées ; mon herbier thématique à propos de la guerre et des représentations que nous en avons, à propos des faits de violence, de peur ou d'impuissance, d'ethnocentrisme ou d'ignorance...

Le critère, c'est... c'est l'intuition qu'ils peuvent être mis en rapport.

C'est ça mon job ; agencer, connecter le disparate¹, ça oui je sais le faire, à condition de me donner de la peine et justement, une telle architecture pousse à m'en donner.

QUESTIONNEUR-SE. – Et ça va éclairer nos trajectoires ? Modifier nos comportements ? Tes pièces de guerre, ça sera quoi leur utilité ? Oui j'ai dit « utilité ».^{2 3}

UNE CONSCIENCE PARMI D'AUTRES, *un temps, puis* : – Employons le mot « but », si tu veux bien. Ce que j'offre ici ce n'est pas une synthèse, mais une composition sensible, à but un peu philosophique, heu, politique, émotionnel surtout – je parle d'émotion

¹ La banalité dans le désordre, c'est mon point de départ, toujours, il ne peut y en avoir d'autre. (...) Il faut espérer que s'établiront des connections, des liaisons. Pas autoritairement, pas par un acte de volonté de l'auteur, ni même par un acte d'imagination, mais par la poussée de l'écriture qui ne supporte pas de rester dans l'état originel de magma.

Michel Vinaver, *Écrits sur le théâtre*, l'Arche, 1998, tome 1

² Le problème est toujours le même : pourquoi faisons-nous de l'art ? Pourquoi avons-nous encore confiance dans l'art ?

Rodrigo Garcia, texte pour France Culture lu par Nicolas Bouchaud, 2005, in : *Barullo, Un livre dodécaphonique*, Les Solitaires Intempestifs, 2015

³ « Je crois que les motifs de l'art et de la pensée, c'est une certaine honte d'être un homme. (...) Ça ne veut pas dire : nous sommes tous des assassins, ni : nous sommes tous coupables, (...) tous compromis, etc. (...) Chacun de nous, dans notre vie quotidienne... il y a des événements minuscules qui nous inspirent la honte d'être un homme. (...) Si on n'éprouve pas cette honte, il n'y a pas de raison de faire de l'art. »

Gilles de Deleuze, *Abécédaire*, R comme résister

esthétique. En tant que spectatrice, j'aime avoir la sensation qu'un artiste l'a fait pour moi. Alors je l'ai fait, pour moi, pour vous.

Et donc ce soir, à... *[Nom du lieu où le spectacle est représenté]*, vous allez entendre... *[Mention de ce qui sera représenté, par exemple : l'Intégralité des Pièces de guerre en Suisse, ou : un choix de scènes tirées de la première, deuxième et/ou troisième pièces.]*.

On peut y aller ?

QUESTIONNEUR-SE. – C'est parti !

Scènes coupées dans la PREMIÈRE PARTIE

Remarque : tout au long de cette première partie, le [Je] entre crochets se prononce.

Tire-lait

UNE FEMME. – Arrivée chez elle, [Je] profitant d'être seule lit un article sur la peine de mort aux États-Unis.

Elle apprend que dans les prisons des Etats de l'Oklahoma et de l'Ohio, on ne parvient plus à s'approvisionner en poison létal. Plus les produits adéquats, non. Des produits de rechange, de substitution.

Un condamné a mis 40 minutes à mourir. Souffrances endurées.

D'autres attendent leur tour.

[Je] plie le journal, se relève, va au lavabo. Elle tient dans sa main le récipient d'un tire-lait. Son lainage est ouvert sur un soutien gorge d'allaitement. Elle réserve le contenu du récipient, rince le pavillon du tire-lait, les pièces détachées.

Puis pose les pièces à sécher, renversées dans l'égouttoir.

Dans le bus

UNE FEMME. – [Je] est assise dans le bus. En face d'elle, deux usagères des transports publics, en train de discuter.

USAGÈRE 1. – T'as lu, dans l'Matin ? Pour le cygne qu'y'z'ont r'trouvé décapité au bord du lac ?

USAGÈRE 2. – Qui c'est qui peut faire ça ?!

USAGÈRE 1. – Non mais : couper la tête à un cygne !

USAGÈRE 2. – Faut être malade.

USAGÈRE 1. – Y z'ont r'trouvé la tête dans une poubelle.

USAGÈRE 1. – Ouais, j'ai lu. Trop dégueulasse.

USAGÈRE 2. – C'est qu'un malade qu'a pu faire ça.

USAGÈRE 1. – Y z'ont lancé une enquête.

USAGÈRE 2. – Moi, j'dis qu'les gens qui font ça, faut les tuer.

UNE FEMME. – [Je] ne bronche pas. La phrase a percuté sa tête, son oreille, son thorax, elle va chercher à tâtons dans son coffre à pensées quelque chose en lien avec les droits de l'homme – rien contre les animaux, hein, mais c'est d'abord du côté humain qu'elle va chercher – est-ce qu'il n'y avait pas, à l'époque, quelque chose à propos de ça : la peine de mort ?

Quelque chose de consistant à opposer ?

Victor Hugo, un texte ou deux ?

Un instant, l'idée d'intervenir lui passe par la tête ; elle aimerait relever la phrase entendue, ne pas la laisser résonner ni se répandre ainsi dans l'air public sans rencontrer le moindre obstacle mais finalement, [je] ne pipe pas mot ⁴.

Le peuple est prêt, songe-t-elle. Le peuple votant. Suffisamment, désormais.

Et aussitôt elle s'en veut de considérer les deux usagères assises en face d'elle – deux individus, c'est tout – en tant que « peuple » ; d'ainsi les catégoriser.

⁴ Entends-tu cet homme qui critique ceux qui vivent à dix dans seize mètres carrés et qui ne foutent rien en attendant les allocations familiales ? Pourquoi ne dis-tu rien, sur le moment, comme si tu acquiesçais, et seulement après-coup trouves-tu des dizaines de répliques qui pourraient changer sa vision du monde, ou du moins lui en opposer une autre ?

Odile Cornuz, *Pourquoi veux-tu que ça rime*, éditions d'autre part, 2014

Ma mort à moi

QUELQU'UN-E. – C'est la nuit qu'il me prend, le point aveugle. Comment est-ce que. Pourquoi possible ? Est-ce que même moi, vraiment ?

J'essaie d'imaginer, d'appréhender : Ma fin. Moi qui meurs. Un câble me trahit sous la poitrine. On est précipité, mes doigts se retiennent au bord, partir de force dans l'autre vœu du sablier.

La bouche en O, le trou. Avoir peut-être mal, se rebiffer, finalement n'être plus.

Je m'étrangle : Mort, la mort, ma mort à moi^{5 6 7 8}.

⁵ ... les autres meurent, moi non, (...) j'ai porté l'uniforme au collège, j'ai eu une bicyclette, je préfère le riz aux pâtes, je crois en Dieu, je ne suis pas un nom ni une créature au hasard, je suis moi et par conséquent il est impossible que je meure...

António Lobo Antunes, *Quels sont ces chevaux qui jettent leur ombre sur la mer ?*

⁶ Tout s'effacera en une seconde. (...) De la bouche ouverte il ne sortira rien. Ni je ni moi. (...) Dans les conversations autour d'une table de fête on ne sera qu'un prénom, de plus en plus sans visage, jusqu'à disparaître, dans la masse anonyme d'une lointaine génération.

Annie Ernaux, *Les années*, Gallimard 2008, p.15

⁷ Il chercha la peur de la mort, qu'il avait toujours eue jusqu'à présent, et ne la trouva pas. « Où est-elle ? Quelle mort ? » Il n'y avait aucune peur parce qu'il n'y avait pas de mort non plus.

A la place de la mort il y avait la lumière. (...)

– C'est fini ! dit quelqu'un au-dessus de lui.

Il entendit ces paroles et les répéta en lui-même.

« Finie la mort, se dit-il. Elle n'est plus ».

Il aspira de l'air, s'arrêta en plein souffle, se raidit et mourut.

Léon Tolstoï, *La mort d'Ivan Ilitch*, 1886

⁸ Et puis dans ma Raison une Planche a craqué,

Et je suis tombée bas, de plus en plus bas –

Et j'ai heurté un Monde, à chaque palier,

Et Cessé de savoir – à ce moment là –

Emily Dickinson, in : *Lieu dit l'éternité*, Poèmes choisis, traduit de l'anglais (USA) par Patrick Reumaux, Points 2007

En avoir terminé avec l'allaitement...

UNE FEMME DANS LA TRENTAINE. – Je veux laver et lover dans un coffre tous mes T-shirts d'allaitement. Me couper les cheveux. Me payer de nouvelles lunettes de soleil, de forme extra fun. Des bottes de pluie à motifs fantaisie, une paire de bottes à talons. Je veux boire des bières, me faire passer des litres de bière par l'œsophage, sans avoir à me soucier que ça passe ensuite dans un autre corps, que ça empoisonne plus petit que moi.

Après 10 mois, j'en ai terminé avec l'allaitement.

UNE FEMME DANS LA QUARANTAINE. – En avoir terminé avec l'allaitement, ça veut dire que c'est fini. Un souvenir, plus qu'un souvenir désormais, le bébé au sein. D'un coup, ça l'éloigne du premier âge, et moi ça me rapproche de la vieillesse et de la mort.

C'est vrai, des fois je me dis : c'est comme chez Klimt – vous connaissez ; « les trois âges de la femme » ? La petite enfance, l'âge pubère et le fruit passé, le vieux fruit sec. Il n'y aurait, en vrai, que 3 paliers en tout et pour tout, sans aucun intermédiaire, genre ; faudrait pas se mentir⁹.

UNE FEMME DANS LA VINGTAINE. – J'arrête d'allaiter.

Ou plutôt, il ne veut plus de mon sein. Lui. Le bébé.

Après 7 mois d'allaitement, du jour au lendemain il refuse le sein. Pendant plusieurs semaines, j'en suis mortellement triste.

UNE FEMME DANS LA QUARANTAINE. – Mais je n'en reste pas là.

Il peut boudier s'il veut, moi, je continue.

Et s'il le reprenait plus tard, s'il me voulait à nouveau dans une semaine, dans un mois ?

Pour ne pas que la production lactée s'arrête faute de stimulation, je me sers du tire-lait. Jour après jour, pour que se poursuive dans mes seins la production de lait.

Aujourd'hui, où est-il ? Où est passé mon bébé ?

Je continue de tirer mon lait.

⁹ « ...un matin, c'était le 18 juin, je m'en souviendrai tant que je vivrai, un matin je sors pour faire des courses et plus personne ne me regarde, plus personne, comprenez-vous ? (...) Etais-je mal habillée, étais-je fatiguée, étais-je malade ? Non, je vous jure que non, au contraire ; ce jour-là je me sentais dans de bonnes dispositions, je portais une petite robe délicieuse, rien n'avait changé, rien, vraiment, et pourtant, le jour précédent, dans la rue, tous me regardaient ; maintenant, plus personne. (...) C'est alors seulement que j'ai compris la chance que j'avais eue d'être belle pendant de si nombreuses années, et moi je n'y faisais pas attention, je croyais que cela m'était dû, que c'était naturel, parfois même ça m'énervait, et à présent tout était fini, ce bien, cette richesse, ce bonheur, je ne les possédais plus. »

Dino Buzzati, *Ce jour amer*, in : *Nous sommes au regret de...*, recueil de nouvelles, (titre original : *Siamo spiacenti di*), 1975 pour la parution originale

La mère du condamné à son fils.

LA MÈRE. – Voilà je voulais m'excuser. J'ai... y a pas mal de moments pour lesquels je pourrais m'excuser, tu me diras. Non ?

LE FILS. – ...

LA MÈRE. – Tu devais avoir 4 ans. Et tu. Enfin c'était une nuit, une des premières nuits que Georges passait à la maison. J'étais tellement amoureuse !

LE FILS. – Cet enfoiré.

LA MÈRE. – Bien sûr. C'était un enfoiré mais j'étais tellement folle de lui et ça fait peur, tu sais, quand tu te retrouves seule à 20 ans avec un gosse et que...

LE FILS. – Mais c'est toi qui a quitté papa. C'est toi qui l'a quitté.

LA MÈRE. – Je t'ai pas appelé pour ça. Je parle pas de ton père. Mais de cette nuit où Georges dormait dans ma chambre et que j'étais tellement amoureuse et en quelque sorte soulagée d'avoir retrouvé un mec alors même que j'étais mère célibataire, un mec qui me plaisait vraiment et qui n'avait pas reculé parce que j'avais un gosse, pas reculé parce que tu étais là et alors, le jour, on faisait avec, on faisait avec toi mais le soir quand on pouvait te mettre au lit j'étais tellement heureuse de me retrouver en jeune fille s'offrant le tête-à-tête avec son mec, et donc on était au pieu et tout à coup – tu avais dû faire un cauchemar parce que tu t'es relevé – tu as frappé à la porte, la porte était fermée à clef – je sais plus si on l'avait déjà fermée avant ou si on l'a fermée au moment où tu es arrivé, je sais plus lequel de nous, moi ou Georges a fermé – je sais seulement que la poignée s'est actionnée, que tu m'as appelée « maman, maman » et que Georges s'est mis à rire.

Je voudrais te demander pardon, d'avoir – au lieu d'ouvrir la porte – ri à mon tour.

Je sais pas pourquoi j'ai fait ça. Je sais pas pourquoi. Pourquoi j'ai ri nom de dieu, ri avec Georges comme une salope au lieu d'ouvrir la porte et de te réconforter.

Un temps.

C'était peut-être l'heure de revanche sur toutes ces nuits où j'avais dû me relever pour toi alors que franchement, à 20 ans j'étais pas préparée, tu comprends ?

LE FILS. – Je me souviens pas de cette nuit, maman.

LA MÈRE. – C'était pas de ta faute, si j'avais dû me relever aussi souvent c'était pas de ta faute, les bébés c'est les bébés, mais quand c'est le premier tu ne comprends pas que ça ne sera pas toujours comme ça, que ça ne dure qu'un moment. Tu te vois punie pour l'éternité, surtout quand t'es pas préparée.

LE FILS. – Je t’ai dit que je me souvenais pas. C’est pour ça que tu m’appelles ? Pour me raconter ça ? C’est quoi ton problème ?

LA MÈRE. – Écoute. Ce que tu as fait... À la place des proches de la victime, j’voudrais pas seulement la peine capitale, j’voudrais qu’on te torture à mort, qu’on te torture au moins sept heures avant la fin. Personne ne peut te pardonner, mon fils, mais moi je voulais te demander pardon pour cette nuit où j’ai ri avec Georges.

LE FILS. – Fuck you, Maman...

LA MÈRE. – Je n’arrive pas à oublier qu’un jour, tu a été ce petit garçon en pyjama. Et je ne peux pas faire taire ta voix qui m’appelle à travers la porte : « maman, maman »...

A destination de l'Oklahoma

UNE FEMME. – À ce moment-là, [je] s'assied dans un Airbus à destination de l'Oklahoma. À côté de [je], une jeune femme.

Qui n'attend pas le décollage pour lui tendre un tract : « *Nous ne pouvons laisser grandir ces forces indignes. Il ne suffit pas de voter non à leurs initiatives. Ne pas prendre la parole, ne pas résister activement dans le domaine public, c'est se rendre coupable de complicité* ».

– Qui êtes-vous?

SOPHIE SCHOLL. – Je me présente; Sophie Scholl.

UNE FEMME. – LA Sophie Scholl ? La résistante du IIIème Reich ? Celle qui distribuait des tracts contre le nazisme avec son frère ?

SOPHIE SCHOLL. – Elle-même.

UNE FEMME. – Celle qui a fini décapitée ?

La jeune femme tire sur son col de chemise ; une cicatrice lui fait le tour du cou.

– Vous êtes venue m'accuser de lâcheté ?

Alors [je] commence à expliquer pourquoi ça n'est pas comparable. Absolument pas comparable. Pourquoi c'est différent ici, aujourd'hui. Bien sûr qu'il y a des populations stigmatisées et bien sûr que la désignation de boucs émissaires nous rappelle quelque chose, évidemment, mais la comparaison a ses limites, il faut le comprendre, et laissez-moi vous dire qu'avec en toile de fonds des attentas revendiqués par des fondamentalistes religieux...

[Je] s'est mise à parler de plus en plus vite, elle s'aperçoit maintenant que Sophie Scholl a disparu ; la place, côté hublot, est soudainement vide et dans ses mains à elle, le tract s'est transformé en paquet de tracts.

Machinalement, [Je] se lève et se met à les distribuer aux passagers. Mais la plupart sont des citoyens américains qui s'en foutent, et les quelques suisses qui comprennent de quoi il retourne ont tous la même réponse :

UN PASSAGER SUISSE. – Mais ce sont des criminels qui seront touchés par l'initiative ! Des cri-mi-nels. Pourquoi les défendez-vous ? Pourquoi eux, et pas les victimes ?

Une idée pour la scène finale

UNE FEMME. – À l'aube, [je], à pas feutrés, se glisse dans la cellule.

Elle regarde longuement son occupant. Puis demande:

– C'est pour tout à l'heure ?

LE CONDAMNÉ. – Ya.

UNE FEMME. – Alors [Je] s'approche de lui, sans bruit. Il est assis, il ne bouge pas.

A présent, [je] s'est suffisamment approchée.

(Elle ouvre son vêtement, extrait son sein du soutien-gorge).

[Je] lui donne enfin le sein, il est toujours assis de sorte que sa tête, que sa bouche atteint parfaitement ma hauteur de poitrine, il prend mon sein dans sa bouche, il boit.

Scènes coupées dans la DEUXIÈME PARTIE

Il était une fois Cécile et Christophe I

QUELQU'UN-E. – Il était une fois un couple encore jeune. Ils étaient blancs, et tous deux de nationalité suisse. Monsieur était le fils d'un entrepreneur du haut du canton, terre de moyenne montagne au passé industriel, Madame était issue d'une bonne famille du bas du canton, terre lacustre où s'était longtemps concentrée la bourgeoisie.

Mais les patrimoines patriciens s'étaient dispersés au cours des générations, le premier choc pétrolier puis la crise horlogère avaient laminé la prospérité du canton et notre couple ne disposait nullement d'une fortune importante.

Des économies personnelles – Monsieur avait monté une entreprise de service et Madame se débrouillait en tant qu'artiste – avaient néanmoins servi de fonds propres dans l'achat d'un bien immobilier.

Située à la campagne, un peu à l'extérieur d'un village, la maison était ancienne et Monsieur avait consacré beaucoup de temps et d'énergie à la rénover, en grande partie de ses mains.

Au moment des travaux, Madame était enceinte.

Monsieur et Madame votaient plutôt à gauche, aimaient la nature, la randonnée et la culture, lisaient du contemporain – surtout Madame –, allaient au théâtre et fréquentaient parfois des vernissages. Ils n'avaient pas la télévision. Ils n'étaient pas mariés. Ils se préoccupaient d'écologie. Ils aimaient inviter des amis pour un brunch avec des produits bios locaux. Sans être militants, ils se considéraient comme engagés. Ce n'est pas pour coller des étiquettes mais si on ne veut pas y passer la soirée, disons que oui ; ils étaient représentatifs de cette classe qu'on appelle les « bobos » ou « nouveaux bobos », si vous préférez.

Appelons-les Cécile et Christophe.

La maison que Cécile et Christophe avaient achetée était relativement isolée.

La seule maison voisine appartenait à un Suisse d'une soixantaine d'année, moustachu, robuste, plutôt bourru. Il l'avait construite trente ans auparavant, pour lui et sa famille ; grande et lambrissée, au bord de la rivière. Ils avaient deux enfants. Le garçon faisait du motocross et du tir, comme son père. Tous deux se passionnaient pour l'armée.

L'épouse, mince, noueuse, plus discrète, semblait s'être accommodée des éclats de son mari, et donnait dans l'apparente soumission tout en poursuivant pour elle-même des activités qui semblaient la combler ; jardinage, céramique et longues marches en solitaire¹⁰. C'était

¹⁰ La répétition quotidienne d'une activité
au service d'un projet donne sens à la vie
chaque jour embrasser son violon
avant de le remettre dans sa boîte
la routine devient une partie du bonheur

Daniel de Roulet, *Terminal terrestre*, éd. d'autre part 2016

une ménagère économe et une excellente cuisinière, qui disait ne pas aimer quitter son foyer, ce qui semblait vrai.

Au début, les relations entre les nouveaux venus et leurs voisins furent des plus cordiales.

Le patriarche moustachu semblait séduit par l'ardeur que le jeune homme mettait dans ses travaux de rénovation. Voilà un gars qui en voulait. Il lui prêta des outils, vînt plusieurs fois examiner l'état des lieux. Constamment, il donnait son avis.

Christophe l'écoutait, ou faisait mine, acquiesçait tout en poursuivant, la scie sauteuse à la main.

C'était important d'entretenir de bonnes relations de voisinage.

De leurs côtés, les deux femmes s'entendaient aussi.

Cécile avait démarré un potager, l'épouse du voisin lui prodiguait quelques conseils. Cécile acquiesçait, la binette à la main.

Malgré une différence d'âge et de sensibilité, certaines conceptions les réunissait. Jean-Claude avait même parlé un jour de ses connaissances en *Feng shui*, ce qui avait profondément surpris Cécile et Christophe : Décidément, il ne fallait pas catégoriser les gens, c'était là une nouvelle leçon de la vie.

Les deux familles prirent ensemble des apéros.

Visitèrent leur domaine respectif.

S'échangèrent de petits présents, eurent des attentions réciproques.

En écoutant Jean-Claude, toutefois, le jeune couple se raidissait parfois.

Lorsque par exemple ils entendaient :

- Que les prisonniers coûtent trop cher
- Que les fonctionnaires coûtent trop cher
- Que les cas sociaux coûtent trop cher
- Que les crèches et les structures d'accueil pour les enfants sont une pitié ; les jeunes enfants sont mieux auprès de leur mère – ce dernier exemple hérissant particulièrement Cécile, qui justement attendait une place en crèche pour pouvoir recommencer à travailler après son congé maternité.

Cécile qui n'en croyait pas ses oreilles lorsqu'elle entendait son voisin s'exclamer que pour vendre des meringues dans les chalets de foire, « t'as intérêt à mettre des meufs avec des grosses meules ».

Mais Cécile ne réagissait pas ouvertement lorsqu'elle entendait son voisin s'exprimer de la sorte.

Toujours elle se répétait : mais qui sommes-nous pour juger, si on est venus à la campagne c'est aussi pour s'intégrer et ne pas faire preuve de condescendance. Peut-être était-elle tout simplement sidérée par sa rencontre en chair et en os avec un xénophobe, réactionnaire et misogyne pure barre, sidérée et même hypnotisée, parfois, par le parler

populaire du voisin lorsqu'il empruntait des formes aussi pittoresques que : « Mon pauvre ami, vous allez voir le bon dieu » alors qu'il proposait de débroussailler le sous-bois devant leur fenêtre sud, ou encore : « ceux qu'ont fait ça, ils ont plus mal aux dents » lorsqu'il examinait un vétuste cadre de fenêtre que Christophe s'apprêtait à changer.

Ce parler-là lui rendait le bonhomme, au-delà du clivage politique, profondément humain, attachant à sa manière. Il n'y avait rien à faire contre cette attraction-là. Ce mec malgré ses propos révoltants avait quelque chose du bon type, du type pragmatique et plein de bon sens à bien des égards. *L'héritier d'une tournure d'esprit rurale et ancestrale*, quoi, le *paysan rusé*, et puis ; le cœur sur la main à bien des égards – juste, c'est lui qui décide, faut pas l'emmerder, il est sur ses terres ; indépendant, souverain comme un suisse ou un colon américain capable de construire seul sa baraque et de l'entretenir, et de défendre sa famille, au fusil s'il le faut.

A ce moment-là, nous sommes fin 2013.

Début 2014, les Suisses sont appelés à voter sur l'initiative dite « contre l'immigration de masse ».

Aussi Cécile et Christophe voient-ils apparaître, en janvier, deux affiches format mondial placardées sur un cabanon devant la maison de leurs voisins. Deux affiches du parti UDC, deux affiches de soutien à l'initiative.

Deux affiches de propagande ; appelons un chat un chat, se disent Cécile et Christophe, médusés.

Débat citoyen entre voisins II

Cécile et l'épouse du voisin.

CÉCILE. – Tu prends un café ?

LA FEMME DU VOISIN. – Volontiers.

Un temps. (Préparation du café).

CÉCILE. – Dis, l'affiche que vous avez collée...

LA FEMME DU VOISIN. – J'en étais sûre que ça allait vous choquer !

CÉCILE. – Non mais, heu... enfin...

LA FEMME DU VOISIN. – J'suis sûre que tu t'es dit : « J'aurais pas cru ça d'eux ». Tu t'es dit : « sales cons sous leurs airs de braves types ».

CÉCILE. – Ça nous a surpris, disons.

LA FEMME DU VOISIN. – Je lui ai dit à Jean-Claude, que ça choquait les gens. L'erreur du parti, à mon avis, c'est quand ils ont fait leur affiche avec le mouton noir, ça c'était l'erreur parce que depuis, tout le monde les prend pour des racistes. On nous prend pour des racistes alors que nous, on a quand même pas mal voyagé, on n'a rien contre les étrangers, mais y a des abus. Et ça, y a qu' l'UDC qui le dit.

CÉCILE. – Je préfère être franche, vous avez le droit de penser comme vous le voulez évidemment, mais tu vas pas me convaincre, je vote à gauche depuis que je suis en âge d'avoir une conscience politique.

On peut rester en bons termes, rester bons voisins même si on n'a pas les mêmes idées, mais c'est vrai que passer tous les jours devant ces affiches, ça fait drôle quand même.

LA FEMME DU VOISIN. – Tu sais que le nombre d'étrangers qui touchent le chômage...

CÉCILE. – Non mais j'te l'ai dit : tu vas pas me convaincre. C'est pas la peine.

LA FEMME DU VOISIN. – C'est parce que tu n'sais pas tout, que tu penses comme ça. Moi non plus, j'ai pas envie d'être raciste. J'ai rien contre les étrangers mais une fois qu'on apprend tout...

Je lui avais dit, à Jean-Claude. Maintenant, vous allez plus nous voir de la même façon. Mais pour Jean-Claude, l'UDC c'est l'UDC ; quand il parle de ça il s'énerve pour de bon, dès fois, faut le voir ça ferait presque peur.

Débat citoyen entre voisins III

Cécile et le voisin lui-même.

QUELQU'UN-E. – C'est bien plus tard, un beau matin de juin peut-être, en tout cas l'initiative est passée depuis longtemps, elle a été acceptée et les affiches n'y sont plus.

Cécile se rend chez les voisins avec un pinceau, elle aimerait demander la permission d'aller prélever du pollen dans les fleurs mâles de ses plants de courgette pour féconder ses fleurs ouvertes, qui ces jours-ci ne sont que des fleurs femelles donc même si les abeilles passent, ça ne donnera rien – oui parce que je vous le dis en passant, les fleurs femelles, celles qui poussent au bout du fruit, au bout de la courgette, si on ne les féconde pas, ben la courgette elle pourrit.

Ça fait partie des trucs que Cécile a appris en déménageant à la campagne.

Et donc, ce matin, elle se rend chez la voisine avec son pinceau pour prélever du pollen de fleurs mâles.

Il n'y a que le voisin.

Qui traficote autour de son atelier en pantalons de travail, la tronçonneuse à la main.

Ils engagent la conversation cordialement :

LE VOISIN. – Salut Cécile ! Tout bien ?

CÉCILE. – Tout bien merci Jean-Claude, et toi ? Ça se passe bien ?

LE VOISIN. – Extra ouais ouais.

QUELQU'UN-E. – Et ils causent et petit à petit, on ne sait plus très bien pourquoi, ils arrivent sur le sujet des réfugiés – on est peut-être en 2015, maintenant qu'on y pense, oui, on est peut-être déjà bien à l'été 2015 et alors... et alors les réfugiés affluent, c'est « la crise des réfugiés » disent les médias et bien entendu, Jean-Claude...

LE VOISIN. – L'autre conseillère fédérale, là, qui veut qu'on en accueille encore j'sais pas combien ! mais chais pas où on va les mettre moi, chais pas !

CÉCILE. – Mais enfin Jean-Claude, imagine-toi que toi et ta famille, vous soyez dans un pays en dictature comme l'Erythrée, ou en guerre comme la Syrie. Imagine que vous n'ayez plus rien. Tu ferais quoi ?

LE VOISIN. – Ça fait rien ; Faut qu'ils restent chez eux.

Y en a déjà trop. Tu sais qu'on est un des pays d'Europe qui a le plus fort taux d'étrangers ?

CÉCILE. – Oui mais ça c'est un peu parce que les autorités rechignent à donner facilement la nationalité, aussi. Même quand t'es établi ici depuis longtemps, c'est vachement dur d'être nationalisé vu que ...

LE VOISIN. – Chais pas ç'qu'on va en faire. Y vont faire quoi ? S'mettre au chômage. Profiter des services sociaux. On peut pas tous les prendre^{11 12}. Pis d'toute façon, y sont trop différents pour s'intégrer, Freysinger l'a très justement dit l'autre fois ; on ne peut pas cohabiter, se comprendre, on est trop différents, par exemple avec les africains ; on peut les aider, leur apporter un peu d'industrie là-bas, mais faut qu'y restent chez eux, faut pas qu'y viennent chez nous.

¹¹ Le 30 août 1942, le ministre de la Justice Eduard von Steiger utilise la formule «la barque est pleine» au cours d'un discours dans une église protestante de Zurich-Oerlikon. C'est la première fois que l'on se sert de cette métaphore en parlant de réfugiés.

« Quand on commande un petit bateau de sauvetage, de capacité limitée, déjà bien rempli et avec un stock de provisions limité lui aussi, tandis que des milliers de victimes d'un naufrage crient pour être sauvés, il doit sembler dur de ne pas pouvoir prendre tout le monde. Mais il n'en est pas moins humain de mettre en garde contre les faux espoirs et d'essayer de sauver au moins ceux qu'on a pris à bord », dit le conseiller fédéral.

La Suisse et les réfugiés juifs, Par Thomas Stephens, publié le 26 septembre 2017 sur swissinfo.ch

¹² Ces autorités savaient que la barque pouvait admettre encore des passagers, non sans problèmes, sans doute, mais sans péril pour la sécurité du pays ni sacrifices insupportables pour la population.

Pietro Boschetti, *Les Suisses et les nazis, Le rapport Bergier pour tous*, Zoé 2004

La riposte

QUELQU'UN-E. – Quelque temps après que se sont révélées, entre le jeune couple et ses voisins, des différences de point de vue en matière de politique d'asile, Cécile rumine.

Elle n'est pas d'accord. Ça non.

Que peut-elle faire ?

Doit elle coller des affiches de contre propagande ?

Offrir un livre de Jean Ziegler à son voisin, pour lui faire comprendre le rôle de la Suisse dans le sort des pays pauvres, lui faire comprendre qu'il est immoral d'à la fois faire du profit à l'étranger, participer à l'impérialisme des multinationales, et fermer les portes à leurs victimes ?

Elle s'en veut de n'avoir pas répondu du tac au tac. De former, lorsqu'elle parle avec son voisin, des réponses si vagues, si molles, si neutres en fin de compte.

Elle n'est pas préparée.

À chaque fois, elle manque de préparation.

Il faudrait des écoles, des cours de rhétorique humaniste pour préparer les gentils gauchos dans son genre à débattre, lorsqu'ils déménagent à la campagne, avec les représentants du peuple peu diplômé et imprégné d'idéologie nationalo-xénophobo-populiste.

Oui, des écoles, des cours

Avec entraînements à la joute orale

À la mémorisation d'arguments

À la synthétisation d'arguments

Et à l'envoi d'arguments dans ta gueule !

Cécile rumine.

C'est-à-dire qu'elle imagine.

Une délégation des *Femen* rendrait visite à son voisin. Les chalets pour vendre des meringues, ceux où il voulait placer des potiches « avec de grosses meules », les *Femen* te les détruiraient à la tronçonneuse. Elles débarqueraient seins nus avec leurs cheveux au vent et leurs couronnes de fleurs sur la tête, avec l'inscription « Fuck les patriarches réactionnaires » tracée sur le torse, et elles réduiraient cabanes, peintures du Moléson, du Cervin, et motifs cloches de vaches en sciure de sapin.

Puis Cécile se dit d'arrêter les conneries, et elle imagine autre chose.
Quelque chose qui serait peut-être à sa mesure.

Inviter des Roms sur le terrain dont elle est devenue propriétaire avec
Christophe, autoriser les gens du voyages à camper là, devant leur maison, se dit-elle.
On installerait des toilettes sèches.
Christophe et elle fourniraient l'eau, l'électricité.

Ou alors, des réfugiés syriens.
Plusieurs familles.

Puisque manquent les places d'accueil, que lorsqu'on veut construire des
centres pour requérants d'asile les habitants des Communes concernées freinent des
quatre fers, eh bien, Cécile et Christophe passent à l'acte.

Et oui : Quelque temps après que se soient révélées, entre le jeune couple et ses
voisins, des différences de point de vue en matière de politique d'asile, Christophe et
Cécile hébergent sur leur terrain trois familles de non-suissees clandestins, des
requérants à qui, justement, ils proposent l'asile.

Sans passer par une quelconque association ni demander l'autorisation à leur
Commune, à leur Canton ou à leur Confédération.

Non, ils se sont simplement rendus à plusieurs véhicules d'amis à Côme, près
de Chiasso, là où restent bloqués les réfugiés qui tentent de traverser la Suisse pour se
rendre en Allemagne. Ils ont pris trois familles, les ont cachées dans les coffres, et ont
réussi à passer la douane.

Au volant, avec leurs passeports suisses, ils ont réussi à passer la douane sans
problèmes.

Par la route c'est quand même plus facile, vu que si tu te tentes le coup à pied
par les sentiers de montagne, ben t'as les drones avec caméras thermiques et tout
l'arsenal des gardes-frontière.

Maintenant Christophe et Cécile sont dans l'illégalité totale, mais ils assument.
La désobéissance citoyenne, ils assument.

Lorsque les lois sont injustes, il faut y aller.

Pensons à Antigone, dit Cécile à Christophe.

Et Christophe se démène ; il raccorde des câbles pour fournir de l'électricité, il
monte des toilettes sèches, il emprunte des tentes-cantines à des copains organisateurs
de festivals, il installe un éclairage du site.

Les réfugiés ne veulent pas rester là. Ils veulent aller en Allemagne

« On veut aller en Allemagne parce que les gens disent que si tu y vas, on va
t'aider et que tu pourras faire ce que tu veux là-bas » entend Cécile en français, en
anglais, en semblant d'allemand.

Elle dit : Ce n'est pas si simple.
Elle dit : Pourquoi ne pas déposer une demande d'asile ici
On vous aidera
Nous sommes prêts à vous aider
C'est vrai que la situation de l'emploi, disons le marché n'est pas facile
Même pour nous, il ne faut pas croire
Mais qui sait ! On pourrait vous aider à accéder à des formations
À des cours de langue
En définitive, à des emplois
À l'autonomie économique et peut-être même un jour
Au statut de citoyen de ce pays mais en attendant, mangez un peu !
Reposez-vous.

Cécile et Christophe se font prêter des réchauds à gaz industriels
Des marmites de 50 litres
Ils cuisent des soupes
Se font livrer des sacs de pain, des invendus de boulangerie

Pendant ce temps-là, les voisins s'excitent.

Pensez donc : déjà que Cécile et Christophe avaient droit à une petite remarque lorsqu'une voiture immatriculée Genève – ou carrément Française ! – stationnait quelques heures devant leur maison ; « vous aviez des frouzes, à la maison, ce week-end ? » et qu'ils se justifiaient...

Sur ce coup là, c'est plus difficile.

La police débarque.

Christophe et Cécile ne sont pas dans leur droits

Ces gens sont des clandestins

Cécile et Christophe résistent, disent qu'ils font ce qu'ils veulent d'un terrain qui leur appartient.

C'est leur esprit d'indépendance. De souveraineté. Leur esprit Suisse.

Et puis ; voyez, ce sont nos invités, il n'y a pas de violation de domicile ni de propriété.

Christophe et Cécile font appel à des avocats

Des associations caritatives

Des services juridiques d'entraide

La RTS débarque

Ils obtiennent un statu quo

Les décisions sont ajournées

Les réfugiés ne sont pas chassés.

Le voisin depuis le temps a monté un tour de garde

Avec son fils, les copains de son fils et tout un clan

Bientôt ils forment une milice
Ils utilisent des fusils militaires, les armes d'ordonnance de l'armée

Christophe et Cécile de leur côté ont rameuté leurs propres copains
Des pacifistes qui pèlent les légumes pour la soupe
La cantine est immense
Il a une bonne ambiance
Mais entre le campement et les voisins ça devient de plus en plus tendu
Il y a longtemps que Cécile ne parle plus à la femme du voisin
En leur temps elles s'entendaient pourtant bien mais maintenant, il faut choisir
son camp
La femme du voisin veut sortir, marcher dans la forêt comme d'habitude
Son mari lui impose l'accompagnement d'un homme armé
On ne sait pas ce qui peut se passer avec ces réfugiés

Puis se trame une malencontreuse affaire de disparition de volaille
Le paysan du domaine d'en haut à qui il manque une poule

Pourquoi avez-vous fait ça, demande Cécile dans tout le campement
La propriété privée, ici en Suisse, c'est sacré
Celui qui a fait ça met tout le monde dans de sales draps !
Mais aucune des personnes à qui elle s'adresse ne sait qui a volé la poule.
Si ça se trouve, dit Christophe
C'est le paysan lui-même
Aidé du voisin, ils ont tué une poule
Pour pouvoir accuser les réfugiés du campement
Cécile et Christophe deviennent paranos
Ils perdent confiance de tous côtés

Il y a des échauffourées, deux jeunes réfugiés ont été vus rôdant vers les veaux
et le paysan les a repoussés sévèrement

Voilà que le front se lève
La milice citoyenne des voisins se prépare à charger
Le paysan du haut, qui jusqu'ici s'était montré plutôt tolérant, se rallie à eux
Il surgit au volant de son tracteur
Et son fils, au volant d'une machine agricole gigantesque, avec des lames
entrecroisées qui tournent à toute vitesse
Viennent récupérer leur poule
Rendez-nous notre poule !
Rendez-nous notre pays
Bande d'envahisseurs !

Entourés de réfugiés comme de compatriotes venus soutenir la cause, Cécile et Christophe agitent un drapeau blanc :

Peace and love !

Venez plutôt discuter

Partager un café.

Mais tout ce que veut le voisin

C'est voir les réfugiés lever le camp.

Il a les yeux ensanglantés et ses moustaches frémissent.

Des altermondialistes ultra militants viennent de St-Imier, de Genève, de Berne de Pontarlier.

Christophe et Cécile ne les connaissent pas.

Ils débarquent avec des cagoules

Ils sont nombreux

C'est plein de casseurs dans le tas

Voilà : C'est la guerre civile.

C'est alors qu'intervient l'armée

Une division de l'armée suisse

L'ordre est venu d'en haut

C'est le commandant de corps [Prénom, Nom, à adapter selon qui est chef de l'armée suisse au moment de la représentation] en personne qui a ordonné de déployer des forces terrestres, des forces aériennes

L'armée est venu neutraliser les troubles

Il ne faudrait pas que cette affaire s'envenime ou que d'autres groupent se mettent à suivre le mouvement

Déjà que le tollé médiatique, on ne vous dit pas

Déjà que le pays est secoué, divisé en profondeur – une division qui d'ailleurs ne respecte pas la vieille barrière de roestis mais divise les collectivités romandes autant qu'alémaniques de l'intérieur, selon des critères se découplant de l'appartenance linguistique –

Bref, le voisin et sa milice se font désarmer manu militari par les autorités nationales

Leurs armes sont confisquées

Un coup dur pour le voisin qui a toujours été un fervent sympathisant de l'armée – dire qu'aujourd'hui, alors qu'il tente de sauver sa patrie... « C'est le monde à l'envers ! », braille-t-il :

Une preuve supplémentaire, s'il en fallait, que le gouvernement est fait de couille-molles corrompues, de laxistes sous la coupe de l'Union Européenne et de toutes ces conneries de législations droit-de-l'hommistes et de la Cour suprême –

Tu me le payeras ! Hurle le voisin à Cécile frissonnante
Tu me le payeras, garce de gauchiste
Traître à ta patrie !
T'as pas honte de voir des Suisses se faire arrêter, hurle-t-il tandis que des
soldats l'emmène, lui et sa milice

Barricadée derrière les géraniums de sa fenêtre, son épouse pleure.

Puis l'armée procède au démantèlement méthodique du camp
Exit les tentes Quechua, les baraquements, tout est vidé, démoli
On confisque le matériel de cuisine
Cécile et Christophe et leurs copains tentent encore de résister
Les réfugiés eux ne disent rien
Ils ont l'habitude
On les fait monter dans des camions pour les reconduire à la frontière
Ça y est ; Cécile et Christophe montent également dans le panier à salade
On va les auditionner
La désobéissance civile, il ne faut pas pousser.

Maintenant les machines agricoles sont rentrées sous le hangar, là-haut chez le
paysan

Et le silence plane sur le terrain de Cécile et Christophe
Le terrain un peu abîmé, il faut bien le dire
Labouré par des centaines de pieds
Crevé par les piquets, jonché de détritrus, de lambeaux de plastique
Voilà ce que c'est
Songe la voisine par la fenêtre de la cuisine – elle prépare le repas, Jean-Claude
ne tardera plus, ils doivent l'avoir relâché à l'heure qu'il est, autrement ce n'est pas
possible
Voilà ce que c'est, pense-t-elle
D'héberger des étrangers.

Il était une fois Cécile et Christophe II

QUELQU'UN-E. – Des années plus tard, des années après que s'étaient révélées, entre le jeune couple et ses voisins, des différences de point de vue en matière de politique d'asile, Cécile et Christophe tentaient de survivre.

En Suisse comme dans les autres pays industrialisés, le pétrole était devenu hors de prix, puis avait disparu. L'énergie bon marché n'existait plus. Il fallait bêcher. Frotter la lessive. Pousser des charges, tirer des charrettes.

Christophe, Cécile n'avaient plus d'emploi depuis longtemps. Le secteur tertiaire s'était totalement démantelé et l'idée même que des services puissent créer de la richesse appartenait au passé. La monnaie fiduciaire avait disparu. Cécile et Christophe avaient d'abord vendu tous les biens qu'ils pouvaient, puis ils n'avaient plus rien eu à vendre. Ils avaient craint que la banque leur reprenne la maison puisqu'ils ne pouvaient plus payer les intérêts de leur dette, mais les banques avaient fermé et ils étaient restés. Ils ramassaient du bois mort pour se chauffer. Des racines sauvages. Ils crevaient de faim.

Ils cultivaient ce qu'ils pouvaient. Echangeaient avec leurs voisins divers services et ressources. Le traitement de l'eau, par exemple, avait été mutualisé entre les deux ménages.

Globalement, les voisins se révélaient bien mieux équipés pour l'autarcie, à croire qu'ils s'y préparaient depuis longtemps. La femme du voisin avait stocké d'impressionnantes quantités de conserves. Elle possédait le savoir, et le matériel pour toutes sortes de préparations : levures, laitages, choucroute, liqueurs. Le voisin possédait deux génératrices électriques, et avait accès à du carburant de contrebande via son réseau de vieux copains garagistes.

Leur fils, qui avait toujours aimé la mécanique, bricolait en permanence. Il recyclait des pièces pour fabriquer des moulins, de petites éoliennes, des fours à bois mobiles et toutes sortes d'équipements précieux.

De manière générale, on ne peut pas dire que les voisins se soient montrés revanchards envers Cécile et Christophe, au contraire ; les vieilles querelles idéologiques avaient été enterrées dans ce nouveau monde, qui n'avait que faire des mots *partis* ou *démocratie représentative*.

De manière générale, Jean-Claude et son clan traitait humainement Cécile, Christophe et leurs enfants, leur faisant souvent profiter de leur supériorité logistique, avec sens du partage et générosité – peut-être parce qu'ils avaient un faible pour leur petit dernier, qui, par deux fois, avait failli être emporté par la grippe.

Mais des tensions étaient réapparues depuis que de nouvelles vagues d'immigrants atteignaient le territoire, fuyant des régions ravagées par des événements climatiques de plus en plus extrêmes, la pénurie d'eau et la famine¹³.

Jean-Claude avait monté une milice chargée de patrouiller autour des maisons et de monter, la nuit, une garde permanente devant les postes clés – grande éolienne mutualisée, sources, réserves de grain, granges à bétail...

Pour l'armer, il avait mis à disposition des fusils et munitions en si grand nombre qu'on se demandait d'où elles sortaient. Ils les mettait à disposition de la petite communauté qu'il formait avec sa famille, celle de Cécile et de Christophe, le paysan du coin et quelques autres familles établies à proximité, pour qu'elles profitent à la sécurité de tous, mais en contre partie, il fallait que les valides s'engagent à participer aux actions de défense.

Cécile et Christophe s'étaient longuement concertés. Ils étaient pacifistes. Mais la situation avait changé. La police avait disparu. L'armée s'était dissoute, d'anciens soldats avaient rallié de dangereuses bandes organisées. Ils craignaient réellement pour leur vie et celle de leurs enfants. En aucun cas ils n'auraient pu se débrouiller sans l'appui de leurs voisins.¹⁴

Ils rejoignirent tous deux la liste du bataillon, qui était mixte.

Leur première confrontation avec des réfugiés, un groupe de soixante Ardéchois composé d'hommes, de femmes et d'enfants (la rivière Ardèche s'étant tarie depuis plusieurs mois) se passa dans le calme. Ils les mirent en joue pour prévenir toute agression, il y eut parlementations, les Ardéchois annoncèrent d'où ils venaient et demandèrent des vivres et du travail. Jean-Claude, sans consulter sa famille ni quelque autre membre de la communauté dont il s'était proclamé chef en tant que protecteur principal, décida qu'il leur serait distribué de l'eau potable. Son épouse et Cécile, avec d'autres femmes, eurent pour mission d'aller chercher des bidons en suffisance. La distribution eut lieu alors que les réfugiés étaient toujours tenus en joue, pour prévenir un éventuel débordement. Après quoi Jean-Claude leur

¹³ On l'ignorait au début, quand la première crève-la-faim est tombée raide morte devant l'épicerie, mais apparemment la moitié de la population mondiale était en marche. (...) Il n'y avait que les désespérés pour voyager en été. Cela signifiait qu'ils avaient perdu tout espoir de récolte et qu'ils voyageaient dans la chaleur et la poussière, en essayant de récupérer de quoi manger sur la route. (...)

« La peur entraîne la peur, a dit papa. Il faut offrir à nos hôtes un soutien désintéressé, sans rien attendre en retour. Nous avons assez à manger. La terre qui nous entoure est vide et assez grande pour absorber tous ceux qui sont venus et plus encore. »

Puis un certain Michael Callard a pris la parole. Il disait être venu ici pour vivre autrement, d'égal à égal, libéré de la menace de la violence. Mais il voulait bien être pendu s'il avait su que cela signifiait se laisser chasser de sa nouvelle maison, ou voir quelqu'un lui voler sa pitance, ou faire du mal à sa femme et ses enfants. Il a appelé ceux d'entre nous qui étaient bien portants à former et armer une milice pour assurer la sécurité de nos rues, et expulser et punir quiconque enfreindrait le règlement de la ville.

Marcel Theroux, *Au nord du monde*, 2009

¹⁴ Le terme de neutralité implique ceux de défense armée, d'indépendance. La Suisse est neutre, elle n'est l'alliée d'aucun des adversaires d'un conflit. Mais si ce conflit déborde sur son territoire, s'il met en question sa capacité de se déclarer neutre, autrement dit son indépendance, elle se défend les armes à la main. Blankhart dit avec raison que « la neutralité est une sorte de pacifisme local qui se réserve le droit à l'autodéfense ».

Une suisse au dessus de tout soupçon, Jean Ziegler, 1976

ordonna de quitter la région : « Vous ne pouvez pas rester ici », gueulait-t-il dans son porte-voix, détachant les mots à croire que ces Ardéchois ne comprenaient pas le français.

Puis Jean-Claude gratifia ses proches d'une théorie personnelle sur la différence entre exercice de charité individuelle et logique de droit social ; c'était à son avis depuis que des lois sociales avaient remplacé le principe de charité des fortunés envers les pauvres que le monde occidental était parti de travers. On avait encouragé les fainéants à ne plus rien foutre, et, ce faisant, détruit le respect envers les méritants.

Intellectuellement, Cécile et Christophe restaient opposés à de telles conceptions, de tout leur être, mais ils n'osaient contredire Jean-Claude de peur de perdre sa protection.

Au fil des mois, on vit passer des groupes de moins de dix personnes, et d'autres de près d'une centaine, à qui leur supériorité numérique aurait permis de prendre le contrôle, mais qui, épuisés, se soumettaient d'entrée de jeu.

Il y eut parfois des coups de feu, des tentatives isolées de rapine ou des attitudes qui, d'un coup, semblaient tourner à la menace. Il y eut des blessés, aucun tué.

Pour Cécile et Christophe, le vrai dilemme commença le jour où Jean-Claude découvrit qu'un groupe de Hollandais – on trouvait sur tout le continent des ressortissants des Pays-Bas à qui la montée des océans avait fait perdre leurs terres – s'était, au lieu de décamper comme promis, installé sur une friche à proximité.

Le propriétaire du terrain étant mort des années auparavant, on avait cessé de cultiver sa terre, qui semblait excessivement polluée par les rejets d'une halle d'engraisement de bétail dressée dans les dernières années de l'économie industrielle.

Mais pour Jean-Claude, c'était le début de la fin si ces Hollandais s'y établissaient, « Une nuit de campée ici et c'est le début de la colonisation étrangère », on ne pouvait tout simplement pas laisser faire, « au rythme où ils se reproduisaient » ils contrôleraient bientôt l'ensemble de la plaine et ne se gêneraient plus pour se servir dans nos réserves ou empiéter sur nos cultures – de toute façon, une surface donnée ne pouvait durablement soutenir qu'une population-limite, au-delà de laquelle c'était l'environnement qui finissait détruit, c'était mathématique, il y avait trop d'exemples.

Sur quoi, il monta une opération commando. Le mot d'ordre était explicitement de « faire peur à ces cons », « faut qu'y comprennent », « on va leur foutre une chiasse, mon pauvre ami, y vont voir les sept cercles de l'enfer » ; Cécile et Christophe comprirent que de la légitime défense, on basculait vers autre chose.

Une nouvelle fois, ils tinrent conciliabule.

Allaient-ils contrer Jean-Claude et suggérer, au sein de la communauté, qu'une telle décision soit démocratiquement discutée ?¹⁵

¹⁵ « Lorsque l'effondrement de l'espèce apparaîtra comme une possibilité envisageable, l'urgence n'aura que faire de nos processus, lents et complexes, de délibération. Pris de panique, L'Occident transgressera ses valeurs de liberté et de justice. »

Michel Rocard, Dominique Bourg et Florian Augagneur, 2011, extrait cité dans *Comment tout peut s'effondrer*, 2015, Pablo Servigne et Raphaël Stevens

Autosuffisants ?

UNE DES PERSONNES QUI ONT ÉCOUTÉ LE RÉCIT D'IL ÉTAIT UNE FOIS CÉCILE ET CHRISTOPHE II. – Faudra pas pleurer s'ils n'ont pas de *gun* le moment venu, ces deux-là, et qu'ils se retrouvent incapable de se défendre, ou de défendre leurs mioches.

Qu'ils ne viennent pas pleurer s'ils perdent la protection d'un Jean-Claude, qui était peut-être un sale UDC mais qui lui, au moins, s'était un minimum préparé !

UNE DEUXIÈME PARMİ LES PERSONNES QUI ONT ÉCOUTÉ LE RÉCIT D'IL ÉTAIT UNE FOIS CÉCILE ET CHRISTOPHE II. – Voilà ; c'est la fin, la morale de l'histoire : t'as les fourmis, t'as les cigales.

QUELQU'UN-E QUI N'EN CROIT PAS SES OREILLES : – Putain mais vous êtes tous tarés !

QUELQU'UN-E D'AUTRE. – Moi, je crois que si on se dit que tout va finir en bain de sang, si on s'y prépare, alors on ne fait que donner à cette probabilité une chance supplémentaire de se produire.

QUELQU'UN-E QUE TOUTES CES HISTOIRES ÉNERVENT. – Mais vous ne voyez pas que ces prétendus risques d'effondrement c'est du complot de bobos-écologistes-communistes ?

Ça vous est pas venu à l'esprit, qu'on était peut-être en train de nous alarmer pour des prunes, qu'on nous pourrit la vie alors que si ça se trouve, il n'y a strictement aucun souci à se faire pour l'avenir ?

CELUI-CELLE QUI A PRONONCÉ LES MOTS CIGALES ET FOURMIS. – Attendez, c'est une vraie question :

Aurez-vous accès à l'eau potable si rien ne sort plus de votre robinet et si les supermarchés se vident ? Qui vous défendra si l'Etat implose et avec lui, le monopole de la force ?

Il/elle fait le tour des personnes présentes, s'adressant successivement à chacun : Si tu fermes les yeux, si tu te concentres pour dresser la liste de ce que tu as, ce soir, dans ton frigo, tes tiroirs et placards, cave comprise si tu disposes d'une cave : Combien de temps tiendrais-tu avec ça ?

Ah tu as un potager ! Bravo ! Tu en as de la chance ! Un jardin en ville... ça ne se trouve pas comme ça. Ou peut-être vis-tu à la campagne ? En tous les cas : combien de temps peux-tu vivre, toi et tes proches si tu vis en ménage, avec le produit de ton potager ?

Sachant que notre besoin calorique tourne autour de 1960 Kcal par jour et qu'une courgette d'un kilo représente 170 calories ?

À moins que tu aies des amis qui puissent t'aider ?

Te filer un peu à bouffer en espérant que le jour où ce sera toi qui auras de l'excédent, tu leur rendras la pareille ?

Ou alors : tu connais un paysan ? Un ami producteur ?

Tu fais partie d'une coopérative, tu es abonné-e à un panier bio ! Non mais c'est top ! C'est top !

Mais imagine : tu n'as plus un sou pour payer le panier.

Imagine la sensation – un peu comme quand tu découvres que tu as perdu ton porte-monnaie ou qu'on t'a piqué ton portable ; ce genre de coup au cœur, ce genre de panique : tu n'as plus rien pour payer, donc tu *n'es* plus rien.

Ou bien il t'en reste, il te reste des billets, mais ils ne valent plus rien.

Tu te vois demander l'aumône ? Comment tu commencerais, ce serait quoi, tes premiers mots pour expliquer aux passants que toi et tes enfants vous n'avez pas mangé depuis...

Ou alors tu volerais un maïs ou deux ? En douce ? Un œuf ? Un peu de lait ?

Ou alors ; tu proposerais ta force de travail ?

Que sais-tu faire d'utile ?

Qu'as-tu à proposer ?

Que te reste-t-il à proposer

Le jour où tu cherches de l'aide ?

Comment tu *deales* ? Ça m'intéresse.

Facultés d'adaptation

QUELQU'UN-E *de domicilié-e en Suisse*. – Bon. *Désignant un objet servant de symbole, un point dans l'espace ou autre* : Ça, c'est une communauté – on va l'appeler, on va l'appeler... « Rainbow ».

QUELQU'UN-E D'AUTRE, *également domicilié-e en Suisse*. – C'est nul !

QUELQU'UN-E. – On s'en fout, c'est pour l'exemple. La communauté Rainbow est faite de gens éclairés, de bonne volonté.

Lisant « Les cinq stades de l'effondrement », Dmitry Orlov, éditions Le retour aux sources, 2016 pour la trad. française, (librement adapté) :

Pour surmonter le délitement social et se préparer à la crise, ils ont établis des jardins communautaires, des marchés solidaires, organisé du co-voiturage, aménagé des pistes cyclables, ont perfectionné l'isolation des habitations, érigé des éoliennes, des panneaux solaires, des toilettes sèches, etc.

Au cours de ces réaménagements planifiés, les voisins ont eu l'occasion de se rencontrer, se sont découvert des idées en commun, ont noué des relations. Ils ont commencé à veiller les uns sur les autres, ce qui a renforcé le sentiment de sécurité, la bienveillance, amélioré la qualité de vie.

Ça fait rêver, non ?

QUELQU'UN-E D'AUTRE. – À fond !

Désignant un second objet servant de symbole, ou point dans l'espace : Et ça ?

QUELQU'UN-E. – Ça c'est ceux qui peuvent pas se payer le loyer dans les zones aménagées par la communauté Rainbow. On va les appeler...

QUELQU'UN-E D'AUTRE. – Les autres ?

QUELQU'UN-E. – Non. Ça serait placer les Rainbow en référents universels. Appelons-les... les Précaires.

Si tu fais partie des Précaires, tu installes zéro éolienne, parce que ne peux pas te lancer dans des investissements conséquents. De toute façon, tu as d'autres chats à fouetter. Pour commencer, tu endures un haut niveau de délinquance dans la zone où tu habites. Mais tu ne peux te tourner vers la police, qui risque de te harceler plutôt que de t'aider.

Lisant à nouveau Les cinq stades de l'effondrement, Dmitry Orlov :

Puisque les emplois officiels dans les quartiers sont rares, tu cherches de l'emploi informel. Recherchant la sécurité par le nombre, tu t'auto-organises et promeus les intérêts communs avec d'autres Précaires en constituant des mafias.

Tes enfants, qui ont grandi dans un environnement brutal, s'endurcissent précocement et développent une excellente perception des situations qui leur permet de se tenir à distance des dangers et de savoir quand recourir à la violence.

QUELQU'UN-E D'AUTRE. – Mmh.

QUELQU'UN-E. – Et maintenant arrive l'effondrement.

QUELQU'UN-E D'AUTRE. – Mmh.

QUELQU'UN-E. – Ça y est, le carburant n'est plus livré. Il y a peut-être encore de l'essence au marché noir, mais à des prix qui excluent aussi bien les Précaires que les Rainbow.

Donc là, scénario de base... manque de fournitures et d'entretien des infrastructures...

QUELQU'UN-E D'AUTRE. – Stations de pompage hors service, pénurie d'eau potable, égouts qui refluent, suspension du ramassage des poubelles...

QUELQU'UN-E. – Choléra, dysenterie, typhoïde... Le système médical s'écroule... Services de police suspendus.

À ton avis, jusque là, qui s'en sortait le mieux ?

QUELQU'UN-E D'AUTRE. – Les Rainbow se sont bien préparés...

QUELQU'UN-E. – *même source :*

Ils ont stocké des fournitures, du carburant, installé des générateurs électriques et des panneaux solaires à des endroits clefs, ont peut-être dressé des listes de procédures d'urgence à suivre. Mais être plus prospère au début crée, lors d'une soudaine transition vers la crasse, un choc bien plus considérable.

Habitués jusque là à vivre en sécurité et à bénéficier de la protection de policiers affables et coopératifs...

QUELQU'UN-E D'AUTRE. – « Affables et coopératifs », faut pas pousser...

QUELQU'UN-E. – Attends, ça t'es jamais arrivé, en tant que blanc, de passer tout droit un contrôle de douane en recevant même un bonjour Monsieur/Madame, alors que l'arabe d'à côté...

QUELQU'UN-E D'AUTRE. – On va pas tout ramener à une question d'immigration, de colonies ou d'appartenance ethnique !

QUELQU'UN-E. – Ouais m'enfin ; même si on parle sur la base de critères purement économiques : la discrimination du pauvre, ça existe ou pas ? Quand toi, qui est propre et bien sapé, tu demandes ton chemin à un flic, il...

QUELQU'UN-E D'AUTRE. – Je demande pas mon chemin aux flics.

QUELQU'UN-E. – Laisse tes considérations de pseudo anarchiste des années 80, là. Laisse Renaud et *Société, tu m'auras pas*. Le jour où t'as vraiment un problème, le jour où tu te fais troucher tu vas chez les flics ou pas ? Tu comptes sur eux ou pas ?

QUELQU'UN-E D'AUTRE. – Mmh.

QUELQU'UN-E. – Donc (*même source*) : *Habitués à vivre en sécurité et à bénéficier de la protection de policiers affables et coopératifs, les membres de la communauté Rainbow ne sont pas accoutumés à l'idée de contrer la violence par la violence. N'étant pas éduqués à agir hors la loi et ayant peu de connexions avec le monde criminel, ils sont lents à entrer dans le circuit du marché noir, qui est dorénavant la seule voie d'obtention de nombreuses marchandises indispensables, telles que nourriture, combustible pour cuisiner et médicaments, et qui peut comprendre des articles précédemment pillés dans leurs propres réserves.*

QUELQU'UN-E D'AUTRE. – Mais ça vient d'où, ces trucs ? T'es chez les ricains, avec tes histoires de gang, de mafia et tout ?

QUELQU'UN-E. – Non : chez les russes. Dmitriy Orlov est un des fondateurs de l'étude de l'effondrement des sociétés.

QUELQU'UN-E D'AUTRE. – Mmh. Mais ça sonne très ricain quand même... armes à feu, quartiers contrôlés par les criminels... ou alors Sud-Africain ? Zones de non droits... enfin, je sais pas, j'ai de la peine à imaginer ça en Suisse.

Même en cas de rupture d'approvisionnement et de chaos social.

QUELQU'UN-E. – Tu vois plutôt un chaos discipliné, en Suisse ?

QUELQU'UN-E D'AUTRE. – Une population qui a faim c'est une population qui a faim. Je ne dis pas. Mais quand même ; la culture décentralisée, la tradition de s'organiser au niveau des Communes, des Cantons, par petites entités... et puis notre niveau général d'inégalités n'est pas aussi vertigineux que...

QUELQU'UN-E. – Si tu veux, mais je te signale que non loin de chez nous on a des territoires... disons, des populations... Je te signale que l'apartheid, ça existe en Europe. Ce qui se passe en France, avec des gens maintenus dans des cités à part, discriminés à

l'embauche, au logement, à la santé, à l'école et aux loisirs, c'est quoi sinon un genre d'apartheid ?¹⁶

À partir de là, imagine les effets d'un effondrement économique à Lyon, à Grenoble : l'Etat français fait faillite, il ne peut plus payer les allocations, l'assistance sociale – de toute façon l'argent ne vaut plus rien, et les supermarchés sont vides. Qu'est-ce que tu crois qu'ils font, les habitants des quartiers ? Ils restent dans leurs HLM, à crever gentiment de faim en attendant un secours improbable ?

QUELQU'UN-E D'AUTRE. – Mais pourquoi ils seraient plus dangereux en soi que les Français blancs de classe moyenne qui eux aussi crèveraient de faim ?

QUELQU'UN-E. – J'ai pas dit qu'ils étaient plus violents par essence ! Ce que dit Orlov, c'est que dans une couche de population précaire, tu trouves des organisations illégales qui préexistent. Un très petit groupe peut imposer sa loi s'il utilise la violence et obéit à une hiérarchie interne. Et si tu contrôles déjà certaines filières, la drogue par exemple, c'est quand même plus facile d'étendre, en cas de crise, tes activités à de nouveaux marchés comme l'essence ou la nourriture.

Quant aux populations qui font l'expérience de la violence depuis toujours, je m'excuse, c'est plus facile pour eux de s'adapter que pour le conseiller en communication ou le graphiste *hipster* qu'a jamais reçu un coup dans sa gueule de toute son existence, et qui éduque ses enfants en leur faisant dessiner leurs colères pour ensuite les chiffonner en boules qu'on jette à la poubelle histoire d'« exprimer, et de canaliser ses émotions »...

QUELQU'UN-E D'AUTRE. – Donc il ne reste que la force comme valeur ultime, la loi du plus fort et du plus entraîné ?

QUELQU'UN-E. – C'est sûr... du moment que tu acceptes l'idée que tu dois « te préparer à te défendre »... c'est la porte ouverte aux plus sombre survivalisme... certains auteurs du registre consacrent d'ailleurs des chapitres entiers aux portes blindées, volets blindés, barrages anti voitures-béliers et comparatifs de fusils à pompes...

¹⁶ La France n'était pas censée être raciste, le racisme était le monopole des Etats-Unis. Mais entendre des gens traités d'« immigrés de la deuxième génération », comme si la qualité d'immigré pouvait s'hériter, cela était stupéfiant. Je ne pouvais ignorer qu'il se passait là quelque chose qui n'avait pas d'antécédent dans les immigrations antérieures et ne ressemblait qu'à la situation des Noirs descendants d'esclaves.

Les exhortations à l'intégration étaient curieuses : dès 1990 la majorité des « Arabes » était née en France et française. Parmi les Noirs, beaucoup étaient Antillais ou réunionnais, citoyens français depuis plusieurs générations. On ne pouvait plus en appeler pour expliquer cette situation au « syndrome du dernier arrivé » ni à la xénophobie. J'ai écrit dès 2001 qu'il se constituait en France des castes raciales, comme aux Etats Unis. (...)

Tout se passe comme si, pour les Maghrébins et les Africains, le statut d'immigrés de leurs parents devait se transmettre de génération en génération, tant sur le plan matériel que sur le plan de la perception d'autrui, qui les voit toujours destinés à quitter le territoire français. *Or, quand on hérite exactement du statut de ses parents, sans mobilité probable ni même possible, il ne s'agit plus d'une situation de classe, mais d'une situation de caste.* C'est ce qui est en train de se créer en France. Et le langage l'indique : on parle d'« immigrés de la deuxième génération », voire « de la troisième génération » ; on transforme la situation, par définition temporaire, d'immigré, en caractéristique héréditaire et quasi biologique.

Christine Delphy, *Classer, dominer, Qui sont les « autres » ?* La fabrique éditions, 2008

Ce qui est marrant, tu vois, c'est les chapitres où ces mêmes auteurs te conseillent de ne pas oublier un jeu de cartes ou un Scrabble... Pour ne pas t'ennuyer dans ton repaire sécurisé en attendant que la crise passe...

Perso je me demande si j'ai vraiment envie de survivre si c'est pour jouer au Scrabble derrière des portes blindées.

QUELQU'UN-E D'AUTRE. – Tu lis vraiment des bouquins pareils ?

QUELQU'UN-E. – Pourquoi on n'oserait pas ? Parce qu'on est de gauche ?

QUELQU'UN-E D'AUTRE. – À partir du moment où ces survivalistes sont dans l'idée que tout le monde ne pourra pas être sauvé, que seule une minorité d'élus vont s'en sortir, ça me paraît clair que c'est pas défendable, non ?

QUELQU'UN-E. – Je crois qu'ils sont dans le fantasme d'un monde simple, féodal, où ils seraient les maîtres, avec droit de vie ou de mort sur ceux qu'ils soumettraient.

Ils distribueraient des châtiments mais aussi des bienfaits ; exerceraient la *justice*, feraient le bien, *seraient* le bien.

Dans ce monde, l'on s'affronterait à nouveau d'homme à homme, au flingue ou au couteau, on mettrait sa vie en jeu et on verrait, de très près, le visage du vaincu qu'on choisit de tuer ; un monde où notre morale, notre valeur pourrait se juger à nos actes¹⁷.

Ils ont juste la nostalgie des westerns, les mecs. Ou des films de guerre avec plein d'honneur et de camaraderie.

Dans un sens, je comprends ça. C'est supportable pour personne, de se dire : la complexité du commerce mondial d'aujourd'hui est telle que la production, l'acheminement de ce que je consomme réduisent à la misère, intoxiquent et tuent à distance, dans des pays où je n'ai jamais foutu les pieds, ni moi, ni aucun membre de ma famille.

Sauf qu'ils oublient que pour l'instant, on n'est pas dans un monde de logiques locales, et encore moins de codes de l'honneur, mais d'empires délirants.

Et que la Suisse n'est pas faite de « méritants » ayant bâti leur prospérité et leur indépendance à la sueur de leur front, mais de complices, à divers degrés, dans les rapports de force totalement déloyaux qui s'exercent à travers le monde dans l'intérêt d'une minorité d'oligarques.

QUELQU'UN-E D'AUTRE. – Mmh. Mais on était partis sur la communauté des Rainbow et des Précaires...

¹⁷ Le pilote de bombardier qui répondait au journaliste qui lui demandait à son retour à quoi il avait pensé au cours de sa mission – et peu importe qu'il ait répondu ainsi par cynisme ou par naïveté : « Je n'arrivais pas à me sortir de la tête les 175 dollars qu'il me reste à payer pour le réfrigérateur ». Voilà comment les liens qui unissaient l'action à la conscience morale sont aujourd'hui rompus ; voilà comment leurs objets divergent.

Günter Anders, *L'obsolescence de l'homme ?*, 1956 pour la parution en langue originale.

QUELQU'UN-E. – Chez Orlov aussi, il y a des aspects douteux !

Par exemple, en ce qui concerne la communauté Rainbow, et bien Orlov estime que tôt ou tard, *les conceptions d'altruisme, de bénéfices mutuels et d'éthique se révéleront, devant les impératifs de vie ou de mort, sans commune mesure avec les liens de sang, d'appartenance ethnique ou d'allégeance au chef* qui prévalent dans d'autres communautés.

QUELQU'UN-E D'AUTRE. – C'est la mention des liens de sang qui te choque ?

QUELQU'UN-E. – Les liens de sang, les clans¹⁸... comme si c'était obligé d'en revenir là, comme si l'humanité ne pouvait pas, tu vois, inventer autre chose, une appartenance qui transcende les critères de géniteurs et d'ethnies, enfin je comprends pas pourquoi on ne pourrait pas, tu vois...

Mettons qu'on prenne, je ne sais pas... deux cents individus de toutes origines et de toutes cultures confondues, mais parlant une même langue.

QUELQU'UN-E D'AUTRE. – Comment ils pourraient parler la même langue s'ils...

QUELQU'UN-E. – C'est théorique.

QUELQU'UN-E D'AUTRE. – C'est théorique...

QUELQU'UN-E. – Bon d'accord : mettons des Francophones. Des Francophones représentant l'ensemble des pays et régions francophones du monde. On leur donne des terres en suffisance, des ressources, de quoi lancer un village. Des réserves pour tenir en attendant que leur propre production soit effective. De l'eau potable en quantité suffisante. Et un code de loi simple, qui implique l'obligation pour chacun, en échange d'être nourri et protégé, d'effectuer sa part de travail. Ah ! Et le droit de pratiquer sa religion, mais l'interdit du prosélytisme.

On leur explique bien que le mode de vie sera beaucoup plus spartiate que celui des pays industrialisés de la seconde moitié du XXème et du début XIème, mais que comme surgira bientôt une crise mondiale qui n'épargnera personne, mieux vaut commencer maintenant à préparer un système autonome, c'est leur seule chance de survie.

On leur met bien sûr des bouquins à disposition, des instruments de musique... des ballons de foot... il y aurait deux fois par semaine un conférencier extérieur, sur tous les sujets possibles et imaginables.

Pourquoi ça ne marcherait pas ? Hein ?

Pourquoi ?

Du moment qu'on met tout le monde à égalité. Réellement.

Du moment que chacun est occupé, et trouve l'occasion d'être valorisé, respecté pour ses actions, réellement.

¹⁸ ... back to the fundamental back to...

Pascal Rambert, « Clôture de l'amour », les Solitaires Intempestifs, 2011

Du moment que les décisions sont prises en consultation générale.
Du moment qu'il y a un but commun.

QUELQU'UN-E D'AUTRE. – Et donc ils se marieraient entre eux et tout ça ?

QUELQU'UN-E. – Non, parce que partant de cette expérience heureuse, d'autres éco-communautés multiculturelles autonomes seraient créées, ça ferait tache d'huile, tu en aurais bientôt tellement qui fonctionneraient que tout le monde accèderait à l'auto-subsistance et ça rendrait l'argent inutile, tout comme l'automobile puisque tu n'aurais plus besoin de rouler vers les centres commerciaux pour faire tes courses et que tout le monde aurait compris qu'aller se payer un week-end de ski ou de bains à Ovronnaz c'est un luxe de débile qui ne rend pas fondamentalement heureux, et ça serait aussi la fin du commerce mondialisé, du coup tu aurais une amélioration générale au niveau des impacts sur les éco-systèmes, la crise des ressources serait enrayée, et pis, ben la crise mondiale, l'effondrement seraient évités par la même occasion.

QUELQU'UN-E D'AUTRE. – Mmh.

La transition, quoi.

Mais je croyais que c'était trop tard.

QUELQU'UN-E. – Même si c'est trop tard. La vraie question, la seule question c'est : est-il préférable de continuer à se suicider gentiment ? Sans même tenter quoi que ce soit ?

Un temps.

Et c'est pareil pour l'affaire sociale ! L'affaire des Rainbow et des Précaires, si tu veux : on te dit que la guerre civile, les nettoyages ethniques, les vendettas sont fatales. On n'aurait jamais vu l'Histoire se dérouler autrement, tout se serait toujours déroulé dans le sang...

Mais en attendant, est-ce que tu vis mieux en considérant chacun en tant ennemi potentiel, ou en partant sur un à priori plus fraternel – un à priori positif, que d'aucuns qualifieront sans ambages de *bisounours*, mais que tu es néanmoins en droit de faire tien, cet à priori selon lequel chacun pourrait devenir ton allié pourvu qu'on répartisse convenablement les droits et les ressources ?

Laquelle de ces deux visions te fait le plus de bien ?

Dans ta santé, dans tes croyances, dans qui tu es et ce que tu préférerais transmettre à tes gosses ?

Choisir son camp

On entend un passage du documentaire intitulé « Sous la burqa », (réalisatrice Agnès de Féo, Sasana Productions, Paris, 2010), où s'exprime Jean Baubérot, historien de la laïcité :

(<https://www.youtube.com/watch?v=jvxiZCS8AfU><https://www.youtube.com/watch?v=jvxiZCS8AfU>, 25 :55/52 :00)

... il y a en effet un aspect d'ascèse spirituelle dans le port de la Burqa, et moi personnellement si j'ai des réticences c'est les mêmes réticences que j'ai par rapport au Carmélites par exemple qui s'enferment dans des couvents, c'est-à-dire qu'à la fois c'est des choix que je respecte mais avec lesquels je dis que je ne suis pas d'accord. Et je crois qu'on peut avoir cette double attitude ; c'est-à-dire de respecter des choix divergents des siens, de pas vouloir les interdire légalement, et en même temps de dire : eh bien moi au niveau de mes convictions, au niveau de ce que je suis, au niveau de ce que je pense, je ne suis pas d'accord et je vais dialoguer, discuter, dire pourquoi je ne suis pas d'accord.

(...)

(28 :03/52 :00)

Je crois que dans cette affaire, il faut éviter les inflations idéologiques dans les deux camps, d'un côté ceux qui disent : « Si on se couvre le visage, alors on n'a plus aucune relation sociale, alors c'est un mépris des autres, c'est une atteinte à la dignité etc », et alors on sort des grands mots qu'on ne sort pas pour des affaires beaucoup plus scandaleuses, et de l'autre côté de faire comme si se couvrir le visage était quelque chose de tout à fait anodin et que personne n'avait le droit de critiquer le fait que certains se couvrent le visage. Oui on a le droit de critiquer, mais entre critiquer et interdire, ce n'est pas la même chose.

QUELQU'UNE. – Lui, tu lui fais confiance ?

QUELQU'UNE D'AUTRE. – Oui, lui il remporte mon adhésion sur toute la ligne.

QUELQU'UNE. – Parce qu'il est mesuré, posé ?

QUELQU'UNE D'AUTRE. – Oui, et parce que c'est construit, ça se tient.

On entend à nouveau Jean Baubérot :

Si la loi dit aux gens : « Vous avez raison d'être choqués et donc puisque vous êtes choqués on interdit, on ne sait pas jusqu'où cela va aller, parce qu'il y a des gens qui sont également choqués par le port de la Kippa, il y a des gens qui sont choqués par le port des papillotes, il y a des gens qui sont choqués par le fait que certains curés remettent la soutane,

c'est-à-dire qu'on est dans une société où les gens s'habillent de manière très différente, bon certains suivent des modes et d'autres s'habillent différemment à cause de convictions religieuses, ou... – moi même, quand je vois une jeune fille avec beaucoup de piercings, ça me choque ! Mais je ne vais pas faire une loi pour interdire ça, et je me dis que bon, pour elle ça fait sens dans un certain itinéraire qu'elle a, et dire aux gens « Vous avez raison d'être choqués, vous avez raison de ne pas supporter » – être choqué c'est une chose, mais ne pas supporter c'en est une autre – et interdire, c'est un engrenage extrêmement dangereux.

33 :30/52 :00

(...)

Dans une société démocratique, on doit accepter des choses qui vous dérangent, et heu, justement ; la liberté d'expression, la liberté de conscience, la liberté de réunion, c'est justement fait pour les choses qui dérangent. Pour les choses qui ne dérangent pas, il n'y a pas besoin de lois protégeant la liberté.

40 :19/52 :00

QUELQU'UNE D'AUTRE. – Je crois qu'en fait, cet homme... je ne le regarde pas, ne le vois même pas. Bien sûr je sens ce qu'il dégage – quelque chose de réfléchi, de posé, de modéré – mais ce n'est pas à lui que je prête attention. Je me fiche de sa personne, je me concentre sur son propos, parce qu'il sait conduire ma pensée, tout au long d'énoncés clairs, et parce que son apparence et sa manière d'être ne m'amènent aucunement à me poser des questions sur qui il est, et s'il est digne de confiance... D'entrée de jeu, je lui fais confiance, dans le sens où je ne flaire ni propagande, ni orientation, juste du raisonnement.

En fait, pour moi il est une pensée qui existerait sans corps. Un degré assez pur de pensée, qui se transmettrait sans que les caractéristiques de l'individu qui la porte n'entrent en interférence.

QUELQU'UNE. – Mais tu sais qu'aucune parole ne peut provenir d'un « endroit zéro » ? Du point de vue sociologique ?

QUELQU'UNE D'AUTRE. – Je m'en rends compte : si j'accorde du crédit à la parole de ce chercheur, c'est aussi parce qu'il est cet homme blanc d'un certain âge, s'exprimant aisément – je le sais, mais quand même.

D'ailleurs, est-ce vraiment une question de genre, de sexe, d'a priori racial... Prends l'indienne, là ; Vandana Shiva, l'indienne d'un certain âge qu'on voit souvent interviewée dans des films écolos comme *Solutions locales pour un désordre global* de Coline Serreau ou *Demain* de Mélanie Laurent et Cyril Dion, ben elle aussi m'inspire une confiance immédiate.

Alors d'accord, elle n'incarne pas LE SAVOIR ou LA PENSÉE de la même manière que le vieil intellectuel blanc filmé sur fond de bibliothèque, mais la sagesse, oui. Les deux portent la sagesse, par leur âge et par la manière dont ils parlent, ce qu'ils dégagent ; ils ne sont pas là pour s'emparer de ta tête. Ni par la force, ni par la séduction ou la rhétorique.

Juste, ils t'expliquent un truc.

UNE TROISIÈME LOCUTRICE. – Sauf que là, on parlait de la loi contre la Burqa.

Moi je veux bien que l'interdiction pose problème, je suis d'accord que si quelqu'un doit libérer les femmes musulmanes c'est les femmes musulmanes elles-mêmes, mais... les salafistes sur le territoire français, ceux qui discutent de comment il faut tuer les homosexuels ou de comment le mari doit battre son épouse si elle a commis une faute... ceux-là, ils existent, c'est pas... c'est pas mon fond raciste colonial qui les invente, quand même ?

QUELQU'UNE D'AUTRE. – Non, bien sûr. Ils existent. Mais en quoi interdire la Burqa serait la bonne mesure pour combattre l'action des prédicateurs salafistes ?

UNE QUATRIÈME LOCUTRICE. – De toute façon, elle est déjà interdite.

QUELQU'UNE D'AUTRE. – Pas en Suisse. À part au Tessin et à St-Gall, la Burqa n'est pas (encore) interdite dans l'espace public.

D'ailleurs dans les écoles, de façon générale, la pratique fédérale autorise les élèves à porter le voile.

QUELQU'UNE. – Tôt ou tard, ça passera en Suisse. L'interdiction. Entre l'initiative parlementaire de l'UDC Soleurois Walter Wobmann et l'initiative populaire « Interdiction de se dissimuler le visage »...

QUELQU'UNE D'AUTRE. – Mais tu soutiens, toi ?
... interdire pour garantir la liberté ?

UNE CINQUIÈME LOCUTRICE. – Un jour, j'ai réagi à un post virulent sur Facebook. Ça parlait de la « mithridatisation » ; en gros un empoisonnement progressif, qui fait que tu ne remarques pas l'effet du poison. Peu à peu, la société française serait empoisonnée par l'Islam au point que l'Islam deviendrait la norme et le non-islam l'exception. Le voile deviendrait obligatoire, pas officiellement au départ, mais dans les faits, obligatoire au bout du compte. « Nos enfants vont s'habituer à voir le voile de plus en plus souvent et donc finalement, ils trouveront le voile normal, davantage normal que le non port du voile. »

Moi, j'ai réagi, j'ai écrit : mais pourquoi ne pourrait-on pas habituer nos enfants à un environnement mixte, où tout le monde cohabite ? Et là, ça n'a pas fait long ; on m'a taxée sur le champ d'*angéliste multiculturelle*, comment était-ce encore possible de faire preuve d'une naïveté pareille avec tout ce qui se passait, etc.

Quand j'ai vu la tournure que ça prenait, j'ai laissé se poursuivre le fil des commentaires sans moi. Le type qui m'avait traitée d'*angéliste* m'écrivait que je ne pouvais pas comprendre, parce qu'« ici en France il y avait déjà des territoires entiers qui échappent complètement à la République » et puis au final, on avait beau prêcher le multiculturalisme, c'était légitime de leur part si certains Français ne voulaient plus circuler dans leurs rues en ayant l'impression d'une « exposition universelle permanente » – texto.

QUELQU'UNE D'AUTRE. – Si c'est pour en arriver à ces extrémités facho, autant rester angélique ?

LA CINQUIÈME LOCUTRICE. – Oui. Mais ça me tracasse. Parallèlement à mes discours de tolérance, ça m'énerve de me dire que si ça se trouve, j'occulte complètement un réel danger de montée du totalitarisme religieux, une volonté de faire régner la terreur sur sol européen, un vrai danger de conquête politique.

QUELQU'UNE. – Comme si on ne pouvait pas admettre à la fois la réalité de la présence de prêcheurs dangereux, et celle de la discrimination à l'encontre des communautés musulmanes.

Ça vous est venu à l'esprit qu'il y a peut-être du vrai dans différents discours, même opposés ? Que le véritable piège, c'est la sommation de choisir son camp ?

LA TROISIÈME LOCUTRICE. – Autant ne jamais prendre position, si je vous comprends bien ?

NEU-TRA-LI-TÉ, quoi !

Sauf que dans un conflit, si tu...

QUELQU'UNE D'AUTRE. – Les...

LA TROISIÈME LOCUTRICE. – Je peux parler ? Dans un conflit si tu n'interviens pas, tu laisses la haine se répandre, tu laisses la dictature monter¹⁹ ; c'est ça qui est lâche !

LA QUATRIÈME LOCUTRICE. – La guerre sur Facebook ? C'est lâche de ne pas répondre aux commentaires ?

LA CINQUIÈME LOCUTRICE. – Au contraire, c'est alimenter les commentaires qui répand la haine ! Quand tu vois les agressions verbales que les internautes se...

LA TROISIÈME LOCUTRICE. – Arrêtez cinq minutes avec Facebook ! Il existe des associations, des regroupements militants. Du moment que tu crois à une cause, il y a des actions possibles. Seulement pour cela, il faut se décider.

A propos du voile, des femmes comme Laurence Marchand Taillade, Elisabeth Badinter ont choisi. Dans une autre veine, Christine Delphy ou Houria Boutlejdja aussi. Tandis que vous, incapables de trancher, paralysées entre l'antiracisme et le féminisme...

QUELQU'UNE D'AUTRE. – Il n'y a pas d'un côté l'oppression raciste, de l'autre l'oppression des femmes... les catégories se recoupent, et lorsqu'on s'en prend au voile sous prétexte « d'aider » les musulmanes à lutter contre...

¹⁹ La Neutralité, c'est un drapeau taché de sang.(...) La neutralité, ce n'est pas qu'une histoire suisse.
Jérôme Richer, *Une histoire suisse*, 2010

LA TROISIÈME LOCUTRICE. – Et Cologne, alors ?
Cologne 2016 ?

QUELQU'UNE D'AUTRE. – Je sais ce que tu cherches, avec Cologne, je vois où tu veux en venir mais je te préviens, je ne te ferai pas le plaisir de...

UNE TROISIÈME LOCUTRICE. – Ok laissons Cologne, si ça vous met dans cet état, si ça vous effare à ce point on va laisser tomber, de toute façon, si vous n'arrivez jamais à vous positionner ce n'est pas uniquement parce que vous êtes féministes ; c'est aussi et surtout parce que vous êtes suisses.

Dès qu'apparaît un conflit, dès que le ton monte alors ça y est, ça se tait et ça regarde ailleurs, à croire que vous n'avez pas la moindre idée de ce qu'il faut faire, à part rester un peu d'accord avec tout le monde.

Et pendant ce temps-là il y a des viols. Des morts. Des violations de droits.

QUELQU'UNE. – Mais c'est ça, la guerre, c'est justement ça : plus de place pour la délibération, plus de place pour l'hésitation, plus d'autre choix que de prendre parti et de tout régler par la violence !

C'est ça que tu aimerais ? Qu'on devienne violentes ?

UNE TROISIÈME LOCUTRICE. – Violentes ! Non mais regardez-vous. Quand une porte claque, vous sursautez. Le combat, vous ne pouvez le mener que dans vos têtes. Silencieusement, et dans vos têtes. Sur Facebook, mais alors, avec du silence tout autour de vous, de la tranquillité pour pouvoir réfléchir au meilleurs arguments.

Je parie que si votre gamin se fait agresser par un autre à la place de jeu, vous ne savez même pas comment le défendre par peur d'être haineuse envers autrui, envers l'« autre ». Vous ne savez pas vous y prendre. Comment voulez-vous défendre quelques idées que ce soit ? Avec votre *tolérance globale* ; votre flou bien pensant et votre mollesse totale ?

Le holà II

ANTOINETTE RYCHNER. – Pour ma part, j'aimerais revenir à ma façon sur ce qui a été dit tout à l'heure...

Vous savez : (*reprenant un passage de la scène « Une occidentale un peu angoissée », figurant dans le montage publié aux Solitaires Intempestifs*) :

*... Et mieux ils me tuent, mieux d'autres que moi se laissent intimider et renoncent.
Renoncent à prendre le train tard le soir, à s'entretenir avec d'autres hommes que
leurs compagnons leurs maris, à serrer la main de ces hommes
À s'exprimer publiquement
À demander aux pères de leurs enfants d'aller les chercher à la crèche
À voyager seule à l'étranger
À exister hors de leur couple, hors de leur famille
À sortir de chez elles
À sortir non voilées...*

Non parce que... en 2015, même en 2016 en fait, la parole du personnage aurait encore pu être la mienne.

Mais aujourd'hui...

C'est qu'entre temps, en mars 2017, je me suis rendue à une rencontre publique, avec Nargesse Bibimoune.

Autrice Franco-algérienne, militante associative, féministe et anti-raciste, née le 16 décembre 1991 à Givors, commune française de Lyon.

La 1ère chose que demande la modératrice, après l'avoir saluée et présentée, c'est :
« Quel est le point de départ de ce livre ; *Confidences à mon voile* ? »

Et là Nargesse Bibimoune répond : un voyage au Pérou. « J'arrive au Pérou, après avoir séjourné au Texas et, au Pérou, on me demande de retirer mon voile. Je ne l'ai pas fait, je connaissais mes droits. »

Et tandis qu'elle raconte la suite, j'essaie d'identifier en moi ce curieux sentiment, cette sorte de surprise – quelque chose a été ébranlé en moi quand elle a évoqué ce voyage intercontinental...

Plus tard, elle parle de la logeuse qui lui a loué son premier appartement à Paris, pour ses études. Le moment où cette dame lui dit : « Je ne savais pas que les enturbannées faisaient des études ».

Alors j'ai le déclic : ce qui vient d'être ébranlé, atteint au fond de moi c'est un à-priori tout aussi raciste :

Cet informulé : « Je ne savais pas que les enturbannées faisaient des voyages »...

« Je pensais que les enturbannées habitaient à vie dans leurs quartiers » !

J'étais venue écouter une « femme des quartiers »

Arabe voilée = « femme des quartiers »

Alors forcément, l'Amérique du Sud, ça dérangeait mes tiroirs, mes étiquettes... Mes catégories, ça les bousculait, une fille voilée qui prend la parole en disant « Lorsque je suis arrivée au Pérou... »

J'ai vraiment compris ce truc là, la réalité de mon racisme à ce moment-là.

Et alors, si je reviens sur ce qui a été dit tout à l'heure :

s'exprimer publiquement

voyager seule à l'étranger

exister hors du couple, hors de la famille

sortir de chez soi

sortir non voilée...

Si je réexamine ça je me dis :

C'était pour parler des salafistes

Des prédicateurs fanatiques

Des extrémistes qui exercent des violences contre les femmes

Que j'ai écrit ça.

C'était pour dénoncer les hommes qui voudraient obliger les femmes du monde entier à se voiler

Pas pour accuser ni dénigrer les femmes délibérément voilées, bien sûr

Et pourtant : est-ce que ces lignes ne transpirent pas le verdict totalitaire selon lequel une femme doit retirer son voile pour être vraiment libérée ?

Yovo, Nassara, Batouré

QUELQU'UNE. – Au Burkina Faso, c'était « Nassara ». Ou : « la blanche ».

« Hey ! La blanche ! »

Au Bénin c'était « Yovo ». Yovo au Sud, et au Nord : « Batouré ».

Les enfants surtout.

Tu te promènes, tu foules une rue non goudronnée, avec cette poussière-terre d'un rouge orangé et des enfants t'interpellent : « Hé la blanche ! » « Nassara ! Nassara ! » ! Ils te désignent et poussent des exclamations, des phrases où tu ne distingues que : « Nassara ! » ou « Yovo ! »

« Nassara », « Yovo », « Batouré » : Manières de dire « blanc de peau » en langue.
« Nassara » c'est mooré, « Yovo » c'est du fon – je crois.

Un adulte m'a carrément dit : « Vous les blancs, vous vous ressemblez tous ! »
Ça m'a vexée.

Je crois qu'en même temps, ce que j'ai ressenti, c'était une sorte de soulagement. À cause de la réciprocité. Le sentiment que si un noir, un enfant surtout – les enfants ça expulse la vérité par la bouche, c'est bien connu ; les enfants c'est spontané, ça ne s'embarrasse de rien – donc si un enfant te désigne comme blanc, disons s'il exprime son étonnement, son saisissement devant le fait que ta peau soit claire, eh bien tu te dis : faire remarquer la différence de couleur, la prendre en compte, c'est quelque chose de tout basique, tout normal et humain, il n'y a là rien de méchant, aucune volonté de domination.

Puisque les dominants, historiquement, politiquement c'est la catégorie dont je fais partie, moi blanche de peau en train de me promener dans une ancienne colonie française – bon je suis Suisse, mais ça ne se voit pas, tout ce qu'on voit de l'extérieur c'est une Yovo, une Nassara et donc : si je me promène dans une ancienne colonie française avec ma peau blanche, signe d'appartenance au groupe qui reste dominant au regard de la géopolitique actuelle, ... merde j'ai oublié la suite de mon développement.

QUELQU'UN-E D'AUTRE. – Tu voulais dire : si, en tant que représentante des dominants, tu te promènes chez les politico-économiquement dominés et que quelqu'un fait publiquement remarquer ta particularité de peau, ça veut dire que faire remarquer la particularité de peau n'est pas en soi un moyen de domination.

QUELQU'UNE. – Oui. Ça devait être ça que je voulais dire.

Un temps.

« Nassara ! » « La blanche ! Eh ! La blanche ! »

S'ils s'autorisent à nous crier ça, alors pourquoi est-ce que...

QUELQU'UN-E D'AUTRE. – Pourquoi est-ce que nous, on n'oserait pas crier « Eh ! Le noir ! » ?

QUELQU'UNE. – Non mais t'imagines... « Eh ! Le noir ! » « Toi, le noir, là-bas ! »

QUELQU'UN-E D'AUTRE. – Mais ça se dit. Ça s'est dit, et ça se dit encore tous les jours.

QUELQU'UNE. – Excuse-moi, j'ai pas grandi en Alabama pendant la guerre de sécession...

En tant que blanche bourgeoise contemporaine, moi qui représente tout de même une partie conséquente de la population européenne, je peux te jurer que si un enfant blanc s'exclame « Eh ! Le noir ! » en apostrophant dans l'espace public un adulte de peau foncée, il y a de grande chances qu'il se fasse réprimer propre en ordre par ses parents.

QUELQU'UN-E D'AUTRE. – Donc en fait, quand on t'a traitée de « Nassara » ou de « Yovo », tu t'es sentie soulagée parce que cela venait étayer l'idée qu'en Europe, vous prenez trop de précautions anti-racistes ?

QUELQU'UNE. – C'est pas ce que... pas du tout.
S'il te plaît, ne me fais dire ce que...

Je vais reprendre, d'accord ? Je vais reprendre tranquillement.

« Nassara ! Eh ! La blanche ! »

Tandis que je me faisais qualifier ainsi, je pense qu'en effet, il y a eu un soulagement de ce type, disons tu te dis « Ici, ils sont quand même vachement plus décomplexés. » Mais bien sûr, quasi en même temps – disons, avec une seconde de retard – tu te dis aussi que tant que l'égalité n'existe pas, l'égalité de traitement à tous les niveaux, l'égalité dans les traités commerciaux Nord-Sud par exemple, ben c'est du *bullshit*, la réciprocité ; un truc complètement théorique.

Tu ne peux pas alpaguer un noir dans ton pays d'Europe en lui disant « Eh ! Le noir ! » sous prétexte qu'en visite dans un pays africain on t'a crié « Eh ! La blanche ! », tu ne le peux pas parce que, hé hé, eh ben, parce que il y a comme un passé, une Histoire derrière vous, l'Histoire des rapports entre les populations dont vous êtes issus.

Sans compter que ça a été plus facile pour toi d'obtenir un visa pour le Burkina que ça ne l'est pour le Burkinabé moyen d'obtenir son visa pour la Suisse. Vachement plus facile.

Un temps.

Tu te froisses quand tu sens que derrière le touriste blanc, nombre de Burkinabés voient un portefeuille. Mais tu sais bien que toi, derrière un africain, la plupart du temps tu vois un requérant d'asile.

Un temps.

Toi qui n'es pas partie au Burkina pour fuir une situation dangereuse en Suisse, mais « à la découverte de l'autre ».

Un temps.

« A la découverte de l'autre ».

J'ai toujours senti, confusément, que c'était une expression à la con.

Un temps.

Hier, dans un parc, j'ai lu Christine Delphy. L'introduction à son recueil d'essais intitulé « Classer, dominer ».

Ça m'a d'abord énervée, tu vois, tous ces déploiements intellectuels pour prouver que l'« autre », c'est une construction. J'avais envie de dire ; ben non, c'est pas une construction, c'est une réalité, quand on dit « de souche » pour dire d'origine européenne ou quand on dit « issu des migrations » pour dire noir ou arabe, on ne crée pas de catégories à partir de rien. Comment voulez-vous contredire les Européens blancs dans leur sentiment de « premiers arrivés », de populations établies là depuis 10 siècles au moins, comment voulez-vous aller contre leur sentiment de majoritaires sur le territoire – de représentants de la norme, quoi, en termes de génotype et d'habitudes culturelles.

UN-E TROISIÈME LOCUTEUR-TRICE, *lisant un extrait d'un article intitulé « L'humain à peau blanche a moins de 8000 ans ! », publié sur www.cite-sciences.fr :*

– « L'homme blanc » n'existe que depuis 8000 ans ! Tel est le résultat d'une récente étude présentée par des anthropologues américains. N'en déplaise aux racistes de tous poils, cela signifie que nos ancêtres homo sapiens arrivés en Europe il y a environ 40 000 ans avaient la peau noire et qu'ils l'ont gardée jusqu'à très récemment au regard de cette vieille histoire !

En migrant vers le Nord, sous des latitudes de faible ensoleillement, leur peau s'est dépigmentée afin de s'adapter aux nouvelles conditions climatiques. En effet, une peau plus claire exposée au soleil produit plus de vitamines D par rapport à une peau plus foncée. Et notre corps a besoin de vitamine D.

QUELQU'UNE. – Je...

UN-E TROISIÈME LOCUTEUR-TRICE. – Attendez, j'ai pas fini !

Lisant un extrait d'un article sur Wikipédia : Le concept de « race » n'est pas pertinent pour caractériser les différents sous-groupes géographiques de l'espèce humaine, car la variabilité génétique entre individus d'un même sous-groupe est plus importante que la variabilité génétique moyenne entre sous-groupes géographiques.

Le consensus scientifique actuel rejette en tout état de cause l'existence d'arguments biologiques qui pourraient légitimer la notion de race, reléguée à une représentation arbitraire selon des critères morphologiques, ethnico-sociaux, culturels ou politiques, comme les identités.

QUELQU'UNE. – Je ne dis pas. Mais ni les scientifiques, ni l'Etat ne peuvent contrôler le ressenti des gens. C'est une chose d'interdire l'insulte à caractère racial, ou de défendre l'égalité de droits, mais comment interdire le sentiment d'être « chez soi » ?

« L'homme blanc » n'existe peut-être que depuis 8000 ans, et c'est vrai ; les territoires ont toujours été traversés de flux migratoires, mais prenons l'Histoire récente, disons ; la mémoire des gens sur les trois ou quatre générations. Prenons ces familles, ce réseau d'appartenance truffé de patronymes liés à des lieux, des régions, des métiers, des parentés, des relations développées au gré des mariages, tu ne peux pas empêcher que les porteurs de ces noms-là se ressentent comme pré-séants, et majoritaires, donc ayant un statut, des droits particuliers, tu ne peux pas l'empêcher – je ne dis pas qu'il est pour autant légitime de développer une propagande politique visant à renforcer l'hostilité et la brutalité à l'égard des immigrés, je dis : ce besoin de savoir d'où vient quelqu'un, s'il est connu dans la contrée, s'il entretient avec le *nous* territorial un lien par filiation, c'est quelque chose de très profondément ancré.

Je le vois chez mes parents qui, au niveau régional, veulent toujours savoir qui est l'enfant de qui, de quelle famille vient untel ou untelle²⁰, ... ça m'a toujours exaspérée, mais ils le font, ils sont comme ça. Leur dénier le droit de le faire, à quoi ça mène ?

Le dénier aux citoyens, à quoi ça mène, à part leur donner un sentiment de classes politiques et académiques déconnectées de leur réalité, un sentiment de visions artificielles, de *novlangue* et de politiquement correct ?

Un temps.

²⁰ À Oppens, il y avait les Pitton, les Meystre, une qui a épousé un riche Barreau, mais qui est quand même devenue une Pitton. Il y avait un noyau dur de Pitton, il y en avait un dans chaque maison. La femme de l'instituteur, sa mère venait d'Orsens, elle a marié un Pitton. Il y en avait une qui venait de Lausanne, une infirmière, elle a marié le Bernard Pitton, et elle est devenue une Pitton. Dans chaque maison, il y avait un Pitton. Ça pullulait les Pitton, Oppens c'était un vrai nid de Pitton. Rueyres, c'était un village homogène. À Rueyres, c'était les Jordan, les Wagnières, les David... Les Pahud c'était à Pailly. Une fille Perrin de Pailly a même marié un Pitton d'Oppens. Et c'est devenu une Pitton.

Les Pitton n'embêtaient pas les gens du village, parce que c'était eux qui avaient le pouvoir. Ils se passaient les postes du village. Le syndic était un Pitton, le juge de paix un Pitton. La boursière communale, une Pitton. Le gérant d'entreprise, qui fait dans les pommes de terre et les légumes, un Pitton. John Pitton qui avait une magnifique villa a marié une femme de St-Cergue, qui est devenue une Pitton. C'était comme ça, mais je pense que ça a dû changer. Mais quand j'y suis retournée, j'ai regardé les maisons alentour, il y avait beaucoup de Pitton. Une fille Delessert de la Tuilière d'Oppens a marié un Pitton, et les enfants ont été des Pitton.

Le Meystre cordonnier a su imposer le nom de sa famille. Ceux du Clamelet aussi. Il y avait des Gilgen, des Suisses-allemands, il a ouvert une épicerie. Il avait une fille et un garçon, mais les deux sont morts. Lui est mort en s'appelant Gilgen. L'instituteur Mayor; sa femme une Pitton, elle a laissé son nom pour s'appeler Mayor, il a eu deux fils, qui avaient mon âge, qui sont morts. Ils n'ont pas eu d'enfants, je crois. Ils ont plus pu donner le nom des Mayor.

Les Python, Leïla Pellet, inédit

L'autre jour, mon fils de trois ans et demi m'a dit « Ce matin, en arrivant, j'étais le seul enfant à la crèche, il n'y avait que moi et une noire » – il parlait d'une éducatrice.

Je lui ai sauté dessus illico ; je ne voulais pas qu'il définisse les gens ainsi. Cette personne, noire ou pas, avait un prénom, il n'avait qu'à l'utiliser.

Il ne connaissait pas son prénom, m'a-t-il dit.

Avant de se raviser, et de l'utiliser.

Ce qui m'a frappée, c'est qu'il y a encore quelques mois, jamais il ne mentionnait la couleur de peau. Comme s'il ne voyait pas, ne remarquait pas que les personnes avec qui il interagissait pouvaient présenter différentes couleurs.

Ce qu'il voyait en premier lieu chez quelqu'un, je ne saurais le définir... des critères à lui, des affaires d'affinités invisibles, de rayonnement, de sourires.

Maintenant, il lui arrive de pointer des silhouettes et de dire : « Noir, noire, noir. »

L'autre matin, quand je lui ai aboyé dessus, j'ai senti que je dégageais, de façon non verbale, quelque chose de très fort, une tension, une crispation. Je lui transmettais quelque chose, le signal que : attention, avec ce sujet il faut faire attention, mon gars, il faut pas déconner, c'est miné comme terrain.

Et je m'en voulais. J'aurais donné n'importe quoi pour pouvoir filtrer le flux que je lui communiquais, pour en ôter les composants toxiques.

Ce que je me demande, c'est si, dans un monde sans injustice ni inégalités, on pourrait se dire « Eh le noir ! » « Eh le blanc ! » sans que ce soit un problème ²¹ ?

Comment s'en sortir... face à cette Histoire grouillante d'idées de races, de catégories inférieures et supérieures.

Il y a aujourd'hui la pensée consciente, purgée de ces idées – après, il y a les toxiques transmis et incrustés là, là, dans mes os, mon cerveau, mes tissus. Ça traîne, mais je draine. J'y arriverai. Là-dessus, on peut agir. Là moi, en tout cas, je veux agir.

Et je vais le faire. Je vais agir. Qu'est-ce que je raconte.

Est-ce qu'on est tous sur des rails ? Notre pensée, nos vies, sur des rails ?

²¹ On peut se demander si toutes les catégorisations qui existent sont nécessairement et inévitablement hiérarchiques. Beaucoup de chercheur-e-s en sciences sociales pensent qu'on ne peut pas se passer de catégories et que le fait de catégoriser répond au besoin de décrire plus vite et plus facilement les individus en les rattachant à des groupements dont les caractéristiques sont connues d'avance. (...)

Choux-fleurs, carottes, aubergines, poivrons, ne sont pas distingués dans un souci hiérarchique. En revanche, (...) quand tous les légumes ou tous les êtres humains sont classés dans une catégorisation qui ne comprend que deux termes, et dont aucun légume ou être humain ne peut sortir car ne pas appartenir à une catégorie implique nécessairement d'appartenir à l'autre, cette catégorisation est faite dans le but de les hiérarchiser ; l'une des catégories est forcément inférieure à la première.

Christine Delphy, *Classer, dominer, Qui sont les « autres » ?* La fabrique éditions 2008

Est-ce qu'en une génération on pourrait mettre à plat, se débarrasser de tout ce qu'on transporte, reconnaître les crimes, présenter des excuses, enseigner les méfaits causés et s'affranchir du passé ?²²

Est-ce qu'en une génération, ce serait possible ?

²² Seront désaliénés Nègres et Blancs qui auront refusé de se laisser enfermer dans la Tour substantialisée du Passé.

Je suis un homme, et c'est tout le passé du monde que j'ai à reprendre. En aucune façon je ne dois tirer du passé des peuples de couleur ma vocation originelle.

Ce n'est pas le monde noir qui me dicte ma conduite. Ma peau noire n'est pas dépositaire de valeurs spécifiques.

N'ai-je donc pas sur cette terre autre chose à faire qu'à venger les Noirs du XVII^{ème} siècle ? Dois-je sur cette terre, qui déjà tente de se dérober, me poser le problème de la vérité noire ? Dois-je me confiner dans la justification d'un angle facial ? Je n'ai pas le droit, moi homme de couleur, de rechercher en quoi ma race est supérieure ou inférieure à une autre race. Je n'ai pas le droit, moi homme de couleur de souhaiter la cristallisation chez le Blanc d'une culpabilité envers le passé de ma race. Je n'ai pas le droit, moi homme de couleur, de me préoccuper des moyens qui me permettraient de piétiner la fierté de l'ancien maître. Je n'ai pas le droit ni le devoir d'exiger réparation pour mes ancêtres domestiqués. Il n'y a pas de mission nègre ; il n'y a pas de fardeau blanc.

Franz Fanon, *Peau noire, masques blancs*

Deux vérités

QUELQU'UN-E, citant : – « *There is no one. No one in the world who think things like ... ha... I have this really good life, but I'll go on an ship and I try to die myself in Mediterranean sea because in Europe it's better.* »

« *Il n'y a pas personne, personne au monde qui pense que ... « Mmh... J'ai une belle vie, mais je vais monter sur un bateau et risquer ma vie en Méditerranée parce que c'est mieux en Europe.* »

Ce sont les premiers mots de la bande-annonce du film « *Non assistance* », du réalisateur Frédéric Choffat. Je précise que je n'ai pas vu le film.

Lorsque j'ai visionné cette bande-annonce, la phrase m'a percuté-e.

Parce que j'avais visionné, peu de temps auparavant, le film « *L'Abri* » du réalisateur Fernand Melgar, et que je me souvenais d'une scène se déroulant à la bibliothèque municipale de Lausanne, où l'on voyait un requérant d'asile en provenance de Mauritanie.

Voilà ce qu'il dit (*dialogue tiré de « L'Abri », Fernand Melgar, 2014, 00:31:31*) :

– *Avant d'arriver en Espagne, j'étais en Afrique, en Mauritanie. J'avais un magasin.*

– *Ça marchait comment ?*

– *Ça marchait bien.*

– *Et alors ?*

– *J'ai vu des gens qui revenaient d'Europe. Ils avaient des voitures... de bonnes maisons... J'ai voulu aller en Europe, en Espagne. J'ai perdu mon travail en venant ici.*

– *Tu vis comme un errant. Un jour ici, un jour là.*

– *Oui. J'ai tout perdu. Je ne peux pas rentrer...*

– *Les mains vides.*

– *Et ça me fait vraiment mal.*

– *Ta mère sait que tu dors dehors ?*

– *Elle ne le sait pas.*

(*Voix d'autres clandestins*) : – *Quand on appelle, on dit qu'on est très bien. Bien dans la merde, oui !*

Je n'ai pas pu m'empêcher de confronter ces deux discours :

« *Il n'y a pas personne, personne au monde qui pense que ... Mmh... J'ai une belle vie, mais je vais monter sur un bateau et risquer ma vie en Méditerranée parce que c'est mieux en Europe.* »

« *J'avais un magasin en Mauritanie, ça marchait bien. Mais j'ai vu des gens qui revenaient d'Europe. Ils avaient des voitures... de bonnes maisons... J'ai voulu y aller.* »

Je mets ces paroles face à face, et je ne peux m'empêcher de me demander : où est la vérité ?

QUELQU'UN-E D'AUTRE. – Je vois : les réfugiés de guerre, passe encore. Mais les économiques, ceux qui sont juste à la recherche d'un meilleur niveau de vie²³, n'avaient qu'à réfléchir avant de s'embarquer. Ils avaient le choix, ceux-là, alors qu'ils crèvent en mer.

QUELQU'UN-E. – On ne peut rien dire, avec toi.

QUELQU'UN D'AUTRE. – Je vais simplement au bout de ta logique : c'est vrai ; nos systèmes se délitent, les emplois disparaissent, nos retraites sont compromises, alors s'il nous faut accueillir par dessus le marché des millions de nouveaux venus qu'il faudra héberger, former... Et le pire, c'est qu'on n'a même plus le droit de s'en plaindre !

Non, Freysinger avait raison quand il disait : « Je dis ce que je pense et – pire encore – j'ose penser ce que je dis. »

QUELQU'UN-E. – Mais je me sens un réel devoir d'accueil envers les personnes menacées de mort dans leur pays d'origine !

QUELQU'UN D'AUTRE. – Mais ils sont *tous* menacés de mort, puisqu'on les fait embarquer sur des bateaux pourris sans gilet de sauvetage.

QUELQU'UN-E. – Pas menacés au moment où ils décident de partir.

Je peux le dire, ça ? Je peux le dire ?

Prends ce Mauritanien qui dit avoir été propriétaire d'un magasin ; pourquoi devrais-je ressentir l'obligation morale de l'accueillir, s'il vivait sa vie de classe moyenne – en dessous évidemment de la classe moyenne suisse, mais disons *correcte* au vu du revenu moyen par tête de pipe dans son pays d'origine ?

Bien sûr, dans l'absolu il faudrait lutter pour une meilleure répartition des richesses à l'échelle mondiale, bien sûr je peux condamner nos habitudes de consommation, la spéculation sur les matières premières, les sociétés offshore, l'absence d'un régime fiscal universel, les positions du Fonds Monétaire International, les traités qui portent préjudice aux pays africains, la pression commerciale que l'Europe exerce sur l'Afrique ;²⁴ c'est un fait ;

²³ Ils désiraient ardemment posséder tous les biens de consommation courants et je voyais dans la triste réalité de leur existence quotidienne, dans leurs aspirations à un confort dont ils avaient été si longtemps privés, le signe à la fois de leur « aliénation » sociale et de leur « embourgeoisement ». Ils étaient ouvriers, avaient connu la misère et, comme tout le monde dans ma famille, comme tous les voisins, comme tous les gens que nous connaissons, ils étaient animés par l'envie de se doter de tout ce qui leur avait été refusé jusque-là, de tout ce qui avait été refusé à leurs parents avant eux. Dès qu'ils le purent, ils achetèrent, en multipliant les crédits, ce dont ils rêvaient : une voiture d'occasion puis une voiture neuve, une télévision, des meubles qu'ils commandaient sur catalogue (une table en Formica pour la cuisine, un canapé en simili-cuir pour le salon...). Je déplorais de les voir mus en permanence par la seule recherche du bien matériel et même par la jalousie – « Y a pas de raison qu'on n'ait pas le droit d'avoir ça nous aussi » –, et de constater que c'était peut-être cette envie et cette jalousie qui avaient gouverné jusqu'à leurs choix politiques, même s'ils n'établissaient pas un lien aussi direct entre les deux registres.

Didier Eribon, *Retour à Reims*, 2009

²⁴ Quel politicien a récemment fait le lien dans l'un de ses discours entre la migration (notamment africaine) et le néocolonialisme ?

on est une minorité à bénéficier d'un niveau de vie hallucinant au détriment des autres, et oui ; les lois et mécanismes qui entretiennent ces inégalités sont dégueulasses.

Mais si, en l'absence de changements globaux, la Suisse accordait l'asile à tous ceux qui souhaitent accéder à notre niveau de vie, ça donnerait quoi ? Sur un territoire minuscule ?

Je ne sais pas, moi. La redistribution des richesses... c'est planétaire ! Ce n'est pas avec des lois d'asile en Suisse que tu vas...

Enfin c'est un tout, tu comprends, il faudrait *tout* changer, pas seulement nos...

QUELQU'UN D'AUTRE. – Si même toi... – quelqu'un d'informé, d'*éclairé*... c'est vraiment comme ça que je te vois ! – tu me sers le « À quoi ça sert qu'on fasse des efforts, si pendant ce temps personne d'autre... »

Un temps.

Mais ce qui me fait le plus de peine, tu vois, c'est de constater quels discours de merde pénètrent. On parle d'immigration « massive », et ça marche. Les chiffres réels, le pourcentage réel de migration ici en Europe, ici en Suisse ça te dit quelque chose ? C'est *peanuts*, par rapport à...

QUELQU'UN-E. – Le million de 2015 en Allemagne, c'est *peanuts* ?

QUELQU'UN D'AUTRE. – Proportionnellement à la masse globale des déplacés, c'est ridicule ! Les migrations à l'intérieur de l'Afrique, t'as entendu parler des chiffres ? La main d'œuvre chinoise, pakistanaise, indienne à Dubaï, les nuits aux frontières mexicaines...

On n'est pas l'épicentre ! On n'est pas l'épicentre !

On n'est pas l'épicentre.

Tu n'es pas l'épicentre.

Pour beaucoup de personnes, le néocolonialisme est un mythe. Depuis que les pays africains (et autres) ont acquis leur indépendance politique dans les années 50-60, ils sont libres de leurs choix, de leurs actes, ils sont souverains. Ah bon ?

Saviez-vous que le néocolonialisme impose aussi aux pays africains de vendre leurs produits moins chers à l'Europe qu'aux autres pays, et sans taxes ? (...)

C'est l'exemple du dernier accord signé entre l'Union Européenne et les 15 États de l'Afrique de l'Ouest dit « Accord de partenariat économique » (APE). (...) Cet accord interdit la taxation des 11,9 milliards d'euros de produits [africains] importés par l'Union Européenne en 2013. Il met ainsi l'agriculture vivrière locale en concurrence avec l'agriculture industrielle européenne, poussant à la misère des centaines de milliers de paysans.

Au Mali, le chemin de fer national, estimé à plus de 120 milliards de francs CFA, a été vendu par l'État à une compagnie privée pour... 7 milliards de francs CFA, sous les pressions du FMI et de la Banque Mondiale qui poussent à la privatisation.

En plus de mettre des centaines de personnes au chômage, cette compagnie privée a repris uniquement le trafic de marchandises, soit le plus rentable. Adieu le transport de personnes.

Les villages ayant une agriculture dont l'Europe a besoin (café, coton) sont avantagés par cette ligne de train plus directe. En revanche, tous les villages possédant des agricultures vivrières permettant aux gens de vivre, bien, sans plus, ont été ostracisés, dans leur propre pays. Grâce au train, ils pouvaient aller vendre leurs produits sur les marchés et se fournir en d'autres marchandises. Ils ne le peuvent plus. Enclavés, ils voient leurs produits pourrir au soleil, chacun dans leur coin...

Vive la mondialisation ultra libérale ! Vive le libre-échange économique.

Tiré d'un article intitulé : *Immigration clandestine : les causes dont on ne parle jamais*, publié dans Douala News le 28 avril 2016

Aylan II

Scène MULTIVOIX :

(Les locuteurs viennent à tour de rôle s'agenouiller devant la statuette)

– Cher Aylan. J'ai ressenti une intense émotion en voyant ta photo, celle de ton corps sans vie retrouvé sur la plage. Brusquement, te voir si petit et déjà mort – mort dans une telle détresse, et au cours d'une situation à laquelle tu n'avais rien dû comprendre si ce n'est qu'un terrible péril vous guettait, toi et tes parents, toi et ton grand frère – brusquement te voir, imaginer ta mort m'a extrait d'un coup de mes préoccupations quotidiennes, toutes affaires cessantes. Je te jure, plus rien ne me semblait important. Je voyais ton corps habillé, tes baskets ; tout était là, en modèle réduit. Tu étais habillé... enfin, tu ressemblais tellement à *nos enfants*. Je ne pouvais pas croire que la veille encore la « question des réfugiés » ait pu prendre un tour si menaçant dans mes pensées. Tu étais vulnérable, tu étais noble et innocent et nous aurions dû te protéger, ne pas permettre ta mort.

– Cher Aylan, je te regardais et te regardais, parfois je soustrayais la photo à mon regard, puis je la reprenais ; à chaque fois le choc était là, l'émotion palpable. Une machine à me procurer un effet. Mettre six sous dedans, presser l'interrupteur.

Ce que je voulais, c'était reprendre la photo sans plus m'arrêter, cent fois, mille fois si nécessaire, pour voir à partir de quand l'émotion, l'indignation et la compassion cesseraient d'être distribuées dans mon cerveau. À quel moment je me lasserais, m'accoutumerais, à quel moment même ta photo, petit Aylan, perdrait sa capacité à m'extraire de l'indifférence. Mais je n'ai pas osé.

– Cher Aylan, je me demande ce que tes parents t'ont expliqué au moment de monter sur l'embarcation. Je me demande ce que tu voyais. Si tu étais serré contre ta mère, contre ton père. Je me demande si tu savais prononcer les mots d'Europe dans ta langue natale, les mots mer, tempête, sauver, interdit, fuir, payer, espérer, je me demande si tu avais confiance en ceux qui cherchaient à te rassurer, te protéger, te sécuriser ou si tu as deviné rapidement que vous aviez peu de chances de rester en vie. Je me demande si tu pleurais. Ou si tu te taisais, si tes yeux étaient ouverts ou fermés, ta tête blottie. Je me demande si tu as perdu connaissance au moment où les vagues t'ont emporté, ou si tu es resté conscient – quelques secondes, plusieurs minutes – dans le froid et le tumulte de l'eau et l'épouvante infinie.

– Cher Aylan, j'aimerais juste te dire que le jour où j'ai vu la photo de ton corps sans vie sur la plage, j'ai appelé une association d'aide aux réfugiés. Je voulais héberger quelqu'un. On m'a répondu qu'il fallait disposer de deux salles de bain.

– Cher Aylan, j’aimerais te dire que pour ma part, j’ai fait un don de 200 CHF en faveur de Solidar Suisse.

– Cher Aylan, l’indignation aurait-elle été la même si tu n’avais pas été blanc ?

– Cher Aylan. Tous pleurent. Je suis moi aussi désolé. Mais soyons conséquents : *(repreuant un extrait de Max Fisher et de son analyse appuyée sur un ouvrage de Teju Cole, dans un article publié le 4.9.2015 sur le site « Vox »)* :

« Le cycle de l’indignation et de la compassion sur Internet ne sert bien souvent, au final, qu’à divertir et rassurer le public occidental. Ainsi, au lieu de se sentir obligé de se demander s’il est complice de la tragédie lointaine qu’il est en train de partager sur Facebook, ce public peut se rassurer en se disant qu’il participe à la solution. »

– Un enfant qui meurt est une tragédie, mais un million de réfugiés qui souffrent ne représentent qu’une menace ?

– Ceux qui pleurent devraient réfléchir à ce qu’ils veulent. Veulent-ils accueillir des réfugiés ? Sont-ils prêts à vivre au quotidien avec des gens qui ne nous ressemblent pas, portent le voile ou veulent construire une mosquée dans nos quartiers ?

– *(Sur la base du même article de Max Fisher sur le site « Vox ») : – Si l’on entend réellement venir en aide aux réfugiés, il va falloir faire des choses que l’on a refusées, fortement, depuis des générations. L’indignation ne suffit pas. Si nous ne voulons plus que des enfants syriens meurent en Méditerranée, nous devons commencer par nous interroger sur notre façon d’envisager nos identités culturelles, et pourquoi nous tenons tellement à exclure des réfugiés afin de protéger ces identités. Et ça, c’est très difficile à faire.*

« *DE-MUTIGEN* »

QUELQU'UN-E QUI REGRETTE. – Parfois c'est vraiment tout près. Juste là ; devant nos yeux.

Un temps.

Je regrette tellement ce geste...

Cette absence de geste, plutôt...

J'étais au McDo. Dans la file d'attente. T'avais ce mec, là, pouilleux, hâve, nerveux. Il avait foncé au comptoir, tendu une pièce de deux...

« C'est 10.50 CHF le menu, 4.90 CHF le burger » a dit la serveuse.

Un instant, le misérable a gardé la main tendue, présentant sa pièce. Peut-être qu'à ce moment-là, tout le monde a hésité. Moi oui, en tout cas. Mais c'est allé trop vite, je n'ai pas réagi, et maintenant je regrette, je regrette si fort cette absence de geste.

C'est pas pour me vanter mais dans d'autres situations j'ai été capable de... Une fois par exemple, j'ai accompagné un mendiant à la Migros et je lui ai acheté un poulet fermier et un paquet de Pampers pour le bébé de sa sœur. À la fin, il m'a remercié et j'ai répondu : « De rien, je sais que si vous aviez les moyens de vous passer de mon aide, si vous trouviez du travail, vous le feriez ». Ce n'est pas du tout ce que j'aurais dû dire, en fait j'aurais dû dire : « Vous l'auriez fait pour moi aussi », mais je ne suis pas venu parler de ce regret-là, je suis ici pour me demander pourquoi, en ce jour où j'attendais dans la file du McDonald, je n'ai pas simplement rajouté dix balles pour que cet affamé puisse s'acheter à manger.

Le mec est ressorti précipitamment – de la fureur, du dépit ou rien, sinon l'urgence de chercher une autre solution, voilà ce que j'ai lu dans son corps disparaissant.

Après son départ il y a eu un flottement, puis un client a émis un commentaire malveillant, du genre ; il soupçonnait le misérable d'arnaque, l'accusant sur un ton railleur, pour la serveuse et toute la file d'attente, précisant que lui, qui travaillait quarante heures par semaine, n'avait pas même les moyens de se soigner ; non, jamais il n'allait chez le Docteur.

Comme je regrette de n'avoir pas répondu,

PRIS LA PAROLE à ce moment-là ²⁵ !

Peut-être plus encore que de n'avoir pas donné d'argent à l'homme qui avait faim.

²⁵ Entends-tu cet homme qui critique ceux qui vivent à dix dans seize mètres carrés et qui ne foutent rien en attendant les allocations familiales ? Pourquoi ne dis-tu rien, sur le moment, comme si tu acquiesçais, et seulement après-coup trouves-tu des dizaines de répliques qui pourraient changer sa vision du monde, ou du moins lui en opposer une autre ?

Odile Cornuz, *Pourquoi veux-tu que ça rime*, éditions d'autre part, 2014

« CE N'EST PAS PARCE QUE LES ASSURANCES MALADIES COÛTENT UNE BLINDE EN SUISSE ET QUE DE PLUS EN PLUS D'ASSURÉS COMME TOI SE RABATTENT SUR DES FRANCHISES SI HAUTES QU'ILS NE PEUVENT PLUS ACCEDER AUX SOINS

ET CE N'EST PAS PARCE QUE TU TRAVAILLES QUARANTE HEURES PAR SEMAINE QUE NOUS AURIONS DÛ REFUSER NOTRE AIDE À CET HOMME EN DETRESSE

NOUS L'AVONS HUMILIÉ, ET NOUS N'AURIONS PAS DÛ
NOUS N'AURIONS PAS DÛ ALOURDIR SA PEINE. »

Un temps.

Voilà ce que j'aurais dû clamer, haut et fort.

Mais je n'ai rien dit. Je n'ai rien dit du tout, m'alignant par mon silence à cette opinion de merde selon laquelle nous n'aurions ni devoir de solidarité, ni fraternité à ressentir face à un être n'étant pas notre égal, puisque ne *travaillant pas*, n'ayant pas l'air d'être né ici et surtout n'ayant pas le sous ; un pauvre n'est nullement un humain à part entière, n'est-ce pas ; en aucun cas il ne devrait oser apparaître ainsi dans l'espace public, pourquoi ne disparaît-il pas dans un trou pour gens de son espèce – et surtout, qu'il nous foute la paix quand on attend tranquilles de commander au McDo !

Quelle honte !

En allemand, humilier se dit « demütigen ».

Dans ce mot, je ne peux m'empêcher d'entendre le préfixe français « dé », celui qui indique qu'on enlève quelque chose ou qu'on prive quelqu'un, comme « de-stituer », ou « démembrement » : j'entends qu'on ôte le « Mut » – le courage, en allemand – : dé-courager, mais en plus fort ; pratiquer une ablation du courage par humiliation. Voilà.

Comme à l'école. Entre 11 et 15 ans, quand c'est le plus dur. Le plus violent, et que cette fille, ce garçon prend le pouvoir, se met à décider de tout et à qui plus personne n'ose s'opposer.

Et toi, par peur

ben tu t'abstiens toi aussi.

Lorsque le tyran humilie plus démuni que toi, ben tu te tais. Trop content-e qu'on s'en prenne à un autre.

Soulagé-e d'échapper au pire, tu te gardes bien de défendre autrui.

C'est ça, l'action de « dé-MUTiguer ».

C'est ça la complicité. L'effet de la terreur.

Putain, comme je regrette.

Ces occasions d'adulte où j'aurais pu défendre l'humilié du jour, où ça s'est trouvé à ma portée sans que je ne réagisse ; comme je regrette ces absences de gestes, ces absences de *MUT*, ces absences de voix !

Clefs, portable, tunes

QUELQU'UN-E. – Clefs, portable, tunes.

Clefs, portable, tunes. La trinité sacrée. Tu vérifies ça à chaque fois dans ton sac avant de partir de chez toi : tes clefs, ton téléphone, ton porte-monnaie ; « *clefs, portable, tunes* », c'est ton mantra.

Ce qui te définit, te rassure, te fait te sentir armé-e pour la vie en dehors de ton domicile, en dehors de ta bulle privée, ce sont tes objets transitionnels, ton papa ta maman, ceux que tu chéris, que tu choies, qui t'accompagnent, te garantissent, te légitiment, te rendent légal-e et t'insèrent socialement.

Clef, portable, tune : pour être quelqu'un, citoyen-ne solvable, à part entière.

QUELQU'UN-E D'AUTRE. – Tu te rappelles, ce jour à l'étranger où tu cherchais un distributeur d'argent Eufiserf, parce que c'est ceux qui acceptent la Postcard, la carte suisse mais tu t'étais trompé-e, tu avais choisi le mauvais distributeur, tu te rappelles le coup de poing dans le ventre lorsque tu as vu apparaître « carte non valable » sur l'écran digital ?

Tu imagines un peu ce que ça doit être quand ça t'arrive tout le temps, quand t'es en permanence dans le rouge, que tu ne peux jamais retirer de l'argent ou alors au compte-goutte ?

Pis t'imagines : quand non seulement t'as pas de clefs parce que ta maison elle est restée à des milliers de kilomètres, que t'es pas sûr-e de la revoir un jour, ou qu'elle a été bombardée, que non seulement t'as pas de clefs mais en plus t'as pas de carte d'identité, pas de papiers, rien ?

À la rigueur : un téléphone ? T' imagine, comment tu dois t'y accrocher ?

QUELQU'UN-E. – *Lisant un article publié le 15.01.2016 sur le Point.fr : « Une personne ne peut pas être conduite au poste si elle est démunie d'argent, sauf s'il s'agit d'un étranger. »*

QUELQU'UN-E D'AUTRE. – Hein ?

QUELQU'UN-E. – *En Suisse, pour être demandeur d'asile, il faut mettre la main à la poche : Les demandeurs d'asile sont priés de remettre à leur arrivée sur le territoire suisse leurs biens valant plus de 1000 francs suisses (913 euros).*

Cette nouvelle mesure, révélée jeudi soir lors d'une émission sur la SRF (télévision publique suisse alémanique), a été confirmée par le secrétariat d'État aux Migrations (SEM), l'autorité suisse responsable des réfugiés.

Interrogé, le SEM explique cette mesure, qui exige que ces personnes contribuent dans la mesure du possible aux coûts de leur demande d'asile et de la fourniture d'une assistance

sociale. « Si une personne s'en va de son plein gré dans un délai de sept mois, cette personne pourra récupérer son argent et l'emporter. Dans le cas contraire, l'argent couvrira les frais engagés », a expliqué un porte-parole du SEM.

L'émission diffusée par la SRF a notamment montré le reçu qu'un demandeur d'asile syrien avait obtenu des autorités helvétiques en échange de la moitié de l'argent liquide qui lui restait après avoir payé à des trafiquants le passage de sa famille dans le pays.

Un temps

UNE TROISIEME LOCUTRICE. – L'autre jour, je marchais dans la rue, un couple de mendiants avec un enfant m'a accostée et ça m'a énervée parce que c'était déjà le troisième abordage et que j'avais donné du fric au début de la rue, et j'ai dit désolée, non, et j'ai fait quelques pas de plus en me disant putain mes moyens ne sont pas illimités, c'est ce que j'ai pensé texto ; *mes moyens ne sont pas illimités*, et après quelques pas, dans une vitrine j'ai vu sur un mannequin une paire de pantalon stretch en toile claire imprimée, c'était un motif avec des perroquets, ça peut paraître ridicule comme ça mais c'était fun, c'était chic comme on aurait dit autrefois, cool et fun, c'était gai et printanier et original, un peu fou, c'était – je sais pas, quand un truc va m'aller, quand il me correspond, qu'il est fait pour moi je le sens, tu vois comment ? Je le sens, en fait c'est comme... il y a des jours où l'on sent qu'on est belle, plus belle qu'un autre jour, qu'on a un truc en plus, tu vois ce que je veux dire ?²⁶ et franchement, je crois bien que si je ne venais pas de dire non à ces mendiants, si je n'étais pas embarrassée par l'idée qu'ils me voient entrer dans ce magasin pour me payer un pantalon...

CELUI-CELLE QUI A PARLÉ DES DISTRIBUTEURS D'ARGENT. – *Clefs, portable, tunes...* Tu t'imagines, si tout ce que tu possédais se réduisait brutalement aux vêtements que tu portes et au contenu de ta mémoire ?

QUELQU'UN-E. – C'est ce qui se passe avec les détenus, non ? On leur demande de vider leurs poches, ils doivent déposer leurs biens personnels et enfiler un de ces pyjamas pénitentiaires ? Ou c'est seulement dans les films ?

²⁶ D'ailleurs, à peine entrée, elle se rendit compte que le miracle s'était produit ; son halo de brume dorée flottait autour d'elle. Tantôt il était là et tantôt pas. Minta ne savait jamais pourquoi il arrivait ni pourquoi il s'en allait, elle ne se doutait jamais de sa présence avant d'entrer quelque part. Mais elle était fixée instantanément sur cette présence rien qu'à la façon dont un homme la regardait. Oui, ce soir, elle l'avait, son halo, et à un degré phénoménal ; elle le savait rien qu'à la façon dont Mister Ramsay lui dit de ne pas être une petite sotte. Elle s'assit à côté de lui en souriant.

Virginia Woolf, *Promenade au phare*, 1927 pour la publication originale

CELUI-CELLE QUI A PARLÉ DES DISTRIBUTEURS D'ARGENT. – Tu crois que ça finira par arriver ? On va faire enfiler aux réfugiés une tenue spéciale lorsqu'ils arriveront sur le territoire ?

Tu sais que c'est les services de police et frontières suisses, qui en 1938 ont exigé un tampon « J » sur les passeports juifs ?

QUELQU'UN-E. – Je peux te demander un truc ?

CELUI-CELLE QUI A PARLÉ DE LA POSTCARD ET DES DISTRIBUTEURS D'ARGENT. – Vas-y.

QUELQU'UN-E. – Tes économies. Tes petites épargnes.

CELUI-CELLE QUI A PARLÉ DE LA POSTCARD ET DES DISTRIBUTEURS D'ARGENT. – Franchement, non. Je préfère pas.

QUELQU'UN-E. – Tu ne veux pas du tout en parler ?

CELUI-CELLE QUI A PARLÉ DE LA POSTCARD ET DES DISTRIBUTEURS D'ARGENT. – Je préfère pas.

QUELQU'UN-E. – Je vois.

Fatima

QUELQU'UNE. – Lorsque j'ai aperçu Fatima, je cherchais le bus pour redescendre en ville. A l'arrêt, j'ai vu d'un côté trois ou quatre sexagénaires de type suisse, dans leurs vêtements sport-chic plutôt quelconques, et de l'autre, isolée sur la banquette, Fatima qui avait pris l'aspect d'une vieille en chemise de nuit ou quelque chose qui s'en approchait ; tunique, amples étoffes délavées, avec une peau brûlée par l'âge ou la maladie, des cheveux dont je ne sais plus rien et des yeux laiteux, d'un bleu pâle comme deux lacs de soufre.

Je lui ai demandé si le bus qui passait par là descendait en ville, elle m'a répondu dans son français à elle, minimal et insolite, j'ai dit merci et je me suis assise à côté d'elle, soulageant mes jambes et ma colonne fatiguées par le poids de mon ventre, lourd d'un bébé de huit mois. Je revenais, dans ce quartier excentré, mêlé de locatifs et de bâtiments industriels, de la grande surface commerciale *Happy Baby*, où j'avais acheté un tour de berceau en lin de couleur beige. Son prix originel était de 89 CHF, grâce à un bon de 20% je l'avais eu à 70, mais malgré tout, j'en tenais un sacré malaise de m'être livrée à une dépense pareille, 70 CHF pour un tour de berceau, comme si en cherchant un peu il n'y aurait pas eu moyen d'en trouver un de seconde main, et comme si je ne savais pas d'autre part que ce berceau durerait à peine 3 ou 4 mois avant qu'il ne faille passer au lit à barreaux, mais qu'est-ce qui m'avait prise, moi ! Acheter sur un coup de tête un tour de lit flambant neuf à un prix exorbitant...

Fatima venait d'engager la conversation et j'ai répondu plutôt fièrement que je revenais d'un magasin d'articles pour bébé, car j'allais avoir un bébé, ai-je ajouté en désignant mon ventre qui parlait par lui-même – jusque-là, tout était avouable, être enceinte me rendait même plutôt sympathique, plutôt proche, me disais-je, de cette vieille qui a dû en voir sur des générations : la vie de femme, elle en sait quelque chose, mais alors Fatima a voulu voir ce que j'avais acheté et j'ai dû extraire mon tour de berceau de son plastique, un ridicule morceau d'étoffe matelassée, Fatima m'a demandé aussitôt combien la chose m'avait coûté et j'ai lâché un « 50 CHF » mal assuré, « 50 CHF » ! a glapi Fatima et j'ai vu dans ses yeux le scandale et la stupeur, « 50 CHF », un carrousel de privations est passé sur son visage, ce qu'elle aurait fait de ces 50 CHF, mieux valait ne pas y penser, je me suis sentie horriblement mal mais cela n'a pas duré, nous avons parlé d'autre chose, j'ai compris qu'un docteur lui avait conseillé de prendre l'air, elle était donc malade, Fatima la toute fine, la toute noueuse dans ses improbables vêtements, Fatima qui s'éteignait derrière ses yeux à la fois consumés et farouches...

Le bus a fini par arriver et je l'ai laissée à son monde, comme je disparaissais de sa vie elle me disait qu'elle s'appelait Fatima, quand je me suis retournée pour lui dire au revoir depuis la plate forme du bus elle m'a dit de prier pour elle, j'aurais préféré qu'elle me dise

« je vais prier pour vous », après tout, c'était moi la femme enceinte et est-ce qu'on ne souhaite pas bonne chance aux femmes qui attendent un enfant ?

« Priez pour moi », non mais, franchement Fatima, ne vois-tu pas que je ne suis pas la bonne personne, pas celle qui peux prier pour toi, à qui t'adresses-tu, de quoi me charges-tu, est-ce que je n'ai pas déjà assez à faire sans penser à toi, sans prier pour toi, Fatima, j'ai des accessoires pour bébé à acheter, moi, je dois faire des listes, il faut penser à l'homéopathie et à la tisane de framboisier qu'il faut se procurer à la pharmacie pour ne pas déroger aux recommandations sur la tonicité de l'utérus –

De toute façon je ne prie jamais, Fatima, je ne sais pas prier, je ne sais plus et d'abord, quel Dieu voudrais-tu que je prie, précise un peu s'il te plaît

Le bus s'ébranlait et j'ai pensé qu'elle n'avait peut-être trouvé personne à qui parler sur ce banc depuis des semaines ou des années, peut-être étais-je ici la première à lui parler, mais est-ce que les Fatima ne vivent pas en famille, de très grandes familles ?

Avais-je reconnu Fatima en arrivant à cet arrêt de bus, (l'avais-je reconnue immédiatement comme ma mère, ma tante ou la grand-mère d'une autre existence) ?

Le désespoir m'a pris, j'ai pensé lui dire « je ne crois pas en dieu » mais j'avais déjà menti à propos des 50 CHF au lieu de 70,

Le bus partait et j'ai seulement agité la main bêtement avec un « bonne journée »...

On croit se débarrasser, mais on ne se débarrasse pas de celle qui vous demande une prière ;

On ne s'en débarrasse pas, pas comme ça, non !

On ne s'en débarrasse pas...

Test à l'aveugle

QUELQU'UN-E. – Alors moi c'était un jour dans un parc, près de moi deux voix qui discutaient ; je les entendais sans les écouter, parce que je lisais, j'étais couché-e dans l'herbe et je lisais, je n'ai pas relevé la tête vers eux – juste, ils faisaient partie de l'environnement sonore, ils parlaient de projets socio-culturels, d'actions avec des associations, je ne sais plus, comme je le disais je n'ai pas vraiment écouté mais enfin, dans leur manière de parler il y avait ce côté, je sais pas, rien que dans les expressions... bon, il faut t'imaginer une parole échangée dans un français dépourvu d'accent particulier, et relevant d'un vocabulaire assez étendu – rien d'extraordinaire non plus, sinon, j'aurais écouté dans le détail –, le tout émaillé de formules bien d'aujourd'hui et je dirais empreintes de l'habitude de parler de soi ; parler de son état, de l'énergie dans laquelle on se trouve, de conscientiser, partir dans l'introspection et analyser tout ça de façon assez fouillée... ce devaient être deux jeunes installés dans l'herbe avec peut-être une bière, une clope, je ne sais pas, je ne les regardais pas je ne faisais que sentir leur rapport mutuel ; un homme une femme, dans un échange très amical, mais sans drague, vraiment, cette possibilité d'être comme ça en toute amitié et respect l'un de l'autre, cette possibilité égalitaire qui est quand même la marque d'un niveau de civilité élevé – enfin tu vois ce que je veux dire, ç'aurait été plus compliqué dans un village européen il y a 100 ans un tête à tête fille-garçon sans faire jaser le monde, il faut se souvenir que les écoles n'étaient pas mixtes et, enfin, je ne viens pas des cités, je ne veux pas véhiculer de stéréotypes mais je pense qu'il doit y avoir de ça dans certains quartiers ; ça doit être un problème, une fille et un mec qui s'isolent pour parler, ça doit faire causer sans parler de sociétés traditionnelles à travers le monde, où en tant que jeune fille, si tu es vue avec un mec, et même en tant que femme adulte, en tête-à-tête avec quelqu'un qui n'est pas ton mari... ça peut tourner très mal pour toi, sans même parler de lapidation, bref ; la façon dont il se sont fait la bise en se levant, la façon dont ils se sont dit au revoir en se demandant l'un à l'autre où ils allaient chacun maintenant, cette liberté un peu estudiantine, le choix de l'endroit où l'on va traîner, la décision qui se prend sur le moment – pas encore d'enfants à aller chercher, pas d'obligations – c'était aux alentours de 18 heures, leurs voix dégageaient la tolérance des gens instruits, et engagés, avec des visions à propos du bien commun, avec ça conscients de leur droits, de leur pouvoir comme de leurs limites.

Ils semblaient appartenir exactement à la même couche sociale, de partager les mêmes codes.

Et quand j'ai levé le nez il était blanc elle était noire, voilée de surcroît – cela dit question vestimentaire, on était à mille lieues de la jeune fille à bas revenus, à mille lieues de la jeune fille déjà flanquée d'une poussette et marmaille que tu vois dans le tram, celle dont tu ne parierais pas sur les perspectives. Ce n'est pas non plus que je te parle de bourgeoise en tailleur, ni d'apparente aisance financière, pas du tout, mais en tout cas une jeune fille branchée, instruite et plutôt bobo d'esprit, quoi, rien de vulgaire dans les accessoires, pas de

brillants sur le sac à main ni de toc aux boucles d'oreilles, au contraire, une sobriété assez recherchée, couleurs discrètes, lainage lâche, écru ; une légère allure altermondialiste mais en même temps, rien de vraiment *roots*, rien qui crie l'appartenance à un groupe ni dogme sérieusement typés.

D'après ce que j'avais retenu de ses propos ; une jeune fille animée d'une évidente autonomie intellectuelle, et du désir de *construire* avec civilité, bref ; une personne qu'il ferait bon compter dans une société dont le projet serait d'éviter une escalade de la violence, un vivant exemple, un exemple flagrant pour le comprendre une fois pour toutes : c'est l'éducation et le milieu social qui te construit, pas tes gènes, voilà qui te démontait les théories de « souches », les prétendus facteurs biologiques et les discours selon lesquels il serait dangereux de mélanger les populations, et ce jour-là je me suis dit : ce qui vient de m'arriver – je parle de cette légère surprise quand j'ai vu que... enfin c'est pas que ça m'a fait sauter en l'air, c'était pas la première fois bien sûr que je... mais enfin quand même, si on m'avait demandé de quelle couleur de peau ils étaient avant que je les voie, j'aurais dit deux blancs sans hésiter, c'est vrai, quoi, et donc, quand j'ai réalisé qu'en plus elle était voilée je me suis dit : ce qui vient de t'arriver, c'était pour te faire comprendre une fois pour toutes, te confronter à tes à-priori, une sorte de test à l'aveugle et je vais retenir la leçon, je le jure : à partir d'aujourd'hui, c'est terminé, plus jamais je ne laisse interférer un critère comme la couleur de peau ou un voile, à partir de maintenant quand je croise quelqu'un, quand je rencontre quelqu'un j'attends qu'il parle pour me faire mon idée, quoiqu'il arrive j'attends qu'il parle, en fait je ferme les yeux ; je garde les yeux fermés jusqu'à ce qu'il ou elle parle, voilà, c'est ça, et même : même les yeux ouverts je garde les yeux fermés – c'est un peu technique, mais avec l'habitude on y arrive –, et seulement lorsqu'il, ou elle aura parlé, seulement lorsque j'aurai entendu ses propos je rouvre les yeux, et je regarde.

Scènes coupées dans la TROISIÈME PARTIE

Interdiction du gâteau fait maison

L'autre jour, ma voisine m'a raconté qu'un nouveau règlement entrait à l'école : tu n'as plus le droit d'amener – quand c'est l'anniversaire d'un enfant, tu n'as plus le droit d'amener un gâteau fait maison.

Il doit être acheté dans le commerce.

Avec ma voisine, ce truc-là, ça nous renversait.

Ça nous indignait, je crois que c'est le mot.

On a cherché des explications. Les allergies ? Tous ces régimes particuliers, de nos jours... sans parler des croyances...

La mesure tient sans doute au besoin de vérifier les ingrédients sur étiquette labélisée, aux responsabilités d'hygiène et normes sanitaires mais ce qui m'est revenu en premier lieu c'est Houellebecq, les particules élémentaires, quand il expose sa théorie sur le libéralisme sexuel – même si j'en ai rien dit à ma voisine.

Ce sont des gens assez simples, enfin ils lisent, hein, mais leur genre de lecture, va savoir, du coup j'aime mieux me taire que de compromettre la relation en faisant la nana, tu vois, arrogante... qui sors ses notions, donc j'ai rien dit.

Houellebecq, sa théorie si je me souviens bien c'est qu'avant la libération des mœurs t'avais le mariage, l'institution du mariage où même les déplumés économiques et les physiques peu avantagés possédaient leurs chances. Et puis avec le libre marché de la séduction, ben, t'as plus que ceux qui ont l'argent ou le capital beauté qui s'y retrouvent, ils concentrent le pouvoir et pendant ce temps d'autres sont plongés dans la misère.

Tu vas te demander mais quel rapport, ben c'est tout simplement la mesure par l'argent. Quelque chose qui au départ était organisé différemment qui...

Bon d'accord ; le mariage, c'est profondément économique aussi. Des femmes qui servaient de monnaie, des histoires de lignage, de fortunes en dot, d'alliances de pouvoir, de tributs à payer...

Mais si on revient au gâteau fait main.

Non parce que ces derniers temps, j'ai pas mal lu à propos des économies de don. Il s'agit de communautés où si tu donnes quelque chose, mettons un poulet à un autre membre, tu ne vas ni attendre une contrepartie immédiate jugée de même valeur (ça, ce serait du troc), ni même établir d'obligation, de reconnaissance de dette, par exemple en écrivant sur un papier que machin ou machine te doit un poulet – ça, c'est l'origine du billet de banque. Non, tu ne vas

rien faire de tel, partant du principe que tôt ou tard, cette personne te rendra la pareille, en comestible ou en service, pas nécessairement à hauteur du poulet, en fait *surtout pas* à hauteur du poulet car le différentiel, c'est ce qui permet, tu vois, de garder toujours une forme de dette ouverte – nulle part comptabilisée, donc impossible à revendre à quelqu'un d'autre – ,dette qui va t'obliger à reprendre contact ; manière de garder la société soudée.

Et le gâteau maison, je ne sais pas, pour moi c'était une relique de ces systèmes-là.

C'est vrai que quand tu fais un gâteau toi-même, en règle générale tu ne disposes pas de tes propres œufs, tu ne connais pas le type qui a produit la farine. On n'est pas chez les Amish... C'est pas la petite maison dans la prairie. Quoiqu'en Suisse-allemande... qui sait le pourcentage de foyers qui disposent encore d'un poulailler là-bas, dans ces cantons de payouses... mais toi et moi, quand on fait un gâteau, on commence par acheter nos ingrédients, donc l'économie de marché est déjà infiltrée dans le geste, elle participe au geste. Mais il restait cette part artisanale, non monnayée... un moment que tu prends, une certaine quantité de ton temps de vie, des compétences à toi – ta recette, ta manière de sucrer, de fouetter, de cuire – ton énergie du jour, la force de ton mixer et l'électricité de ton four en valeur ajoutée aux matières premières ; un tout que tu offrais, disons que tu investissais dans tes liens sociaux puisqu'il s'agissait d'un acte direct et personnalisé ; je fais un gâteau moi-même, après quoi je l'amène à l'école, où il sera partagé par tous les élèves de la classe, les camarades que ton enfant apprécie comme ceux qu'il apprécie moins.

On avait quelque chose qui échappait dans une certaine mesure au commerce, et voilà que l'Instruction publique impose l'usage de circuits anonymes.

On était dans une enclave d'économie du don : hop ! On se retrouve dans l'économie de marché. De force. Au sein même de nos structures sociales.

Qui a dit : « Le commerce, c'est l'esclavage » ? Non, attends. « Le commerce, c'est la guerre »... C'est Jean Ziegler ?

Parce que si on applique, si on remplace le mot *commerce* par celui de *guerre* dans le cas qui nous occupe, ça donne – en simplifiant, hein : *la guerre introduite à l'intérieur même de nos structures sociales*.

Je n'ai pas détaillé tout ça avec ma voisine comme je le fais avec toi, bien entendu. Avec elle, on s'est contentées de déplorer *les choses telles qu'elles vont*, ça nous rapprochait, de grogner ensemble.

Ma foi, avec ma voisine, on prend ce qui réunit.

Un petit temps.

T'as déjà remarqué : dans les événements organisés par les associations pour la défense des migrants, y a presque toujours un buffet, le buffet multiculturel de spécialités préparées *par les femmes*.

Non parce que. Là aussi... il y a comme une contradiction, un truc qui souvent me déchire.

En tant que femme.

Lorsque je réfléchis au fait qu'on nous assigne – et aujourd'hui encore, ici, aux femmes en premier lieu – les tâches ménagères et l'éducation des enfants, et que tout ce boulot reste non rémunéré, qu'on bosse comme des débiles bénévoles parce que d'autres ont construit sur nous l'idée qu'on était plus serviables, plus aimantes, plus enclines à s'occuper des autres, j'ai envie de gueuler à l'esclavagisme.

D'ailleurs ma voisine, elle doit avoir dans les 60 piges, 35 ans de services comme femme au foyer pure et dure et bien, jamais je ne l'ai entendue remettre en question sa condition.

Bon si tu voyais son mari, je comprends que ce soit compliqué pour elle, d'ailleurs si j'étais elle, enfin... elle fait ce qu'elle veut.

D'un autre côté, quand je tombe sur un article intitulé : *Faut-il maximiser le temps passé avec les enfants ?*

Déjà rien que le verbe « maximiser ». Quand j'entends cette notion de rendement appliquée aux relations... Et quand je lis l'intro : *Il n'y aurait pas de lien entre le bien-être des enfants et la quantité de temps passé avec eux* je me dis ça y est, on a touché le fond. Du coup j'ai envie de tout arrêter. Séance tenante. Arrêter de bosser, passer mon temps avec mes gamins, être à la maison entre 11 et 14 heures parce que le système scolaire suisse ne prévoit pas de cantine, juste des organismes parascolaires où rien ne garantit d'obtenir une place et qui n'existent même pas dans chaque localité, – mais je m'en fous : je resterais toute la journée à la maison, à attendre mes enfants et leur préparer à manger –

Je ferais des gâteaux

Des gâteaux –

Comme ma voisine.

Pourtant tu peux me croire ; je suis une indignée de la première heure.

Ce n'est pas juste que le sexe avec lequel tu nais définisse d'emblée ta place dans la famille, dans la société non, ce n'est pas juste.

Et j'ai bien réfléchi, je vois en gros deux manières de corriger ça : soit ces tâches restent non monnayées, mais alors tu les assignes équitablement – disons que chaque partie, femmes ou hommes dans un ménage reçoit son quota de tâches obligatoires et puis après

chacun s'organise comme il veut, quitte à déléguer certains de ses devoirs en compensant par des rentrées en fric ou en ressources qui profiteront à tous mais attention, indépendamment du sexe des parties (à condition d'obtenir l'égalité des salaires, ça peut le faire) et pour autant que les décisions ne soient pas immuables ; tous les mettons six mois, tu fais un petit bilan, tu t'assures que la répartition convienne toujours à l'ensemble des concernés...

Moi je serais pour ce type de mesures –

L'autre solution c'est de dire ; il faut tout convertir en prestations de services tarifés, absolument tout.

Tout ce qui avant la modernité restait gratuit au sein du couple et de la famille –

Mais avec cette solution-là... si tu défais l'économie familiale non monétaire, si tu y fais entrer la transaction financière : à qui ça va profiter ?

De quelle liberté parle-t-on si le résultat c'est qu'hommes femmes enfants se retrouvent réduits au grade d'unité-individu *libre*, mais largué sur le marché, vulnérable sur le marché, avec nécessité pour survivre de quantifier, évaluer en permanence ce qu'il a à offrir, de se livrer aux analyses de la demande, au repérage de sa clientèle cible et aux décompte de ses parts, enfin, si tout le monde ne devient plus que ça : un pion double-face : acheteur-vendeur ?

C'est ça la liberté, l'égalité qu'on nous propose ?

Avoir les mêmes droits juridiques, jusque là : youppie

Avoir les mêmes salaires à compétence égale, les mêmes perspectives d'ascension professionnelle et sociale à compétences égales, jusque là : youppie

Mais devenir, âges et sexes confondus, des individus-rouages, interchangeables, isolés et n'ayant d'autre choix que de sortir une carte de crédit pour être écouté, cajolé, baisé, nourri, lavé, admiré, respecté ?

Transactions monétaires. Économie de marché contre économie de don.

J'ai pas mal développé, là, non ?

Tu me dis, si je te les casse.

Non, parce que je ne voudrais pas...

C'est juste que quand je poursuis mes lectures, que de lien en lien j'entre dans des articles associés où sous couvert de droits des femmes il est prétendu que non, manger des repas industriels tout préparés n'est pas plus malsain que manger des repas cuisinés à partir d'aliments bruts, que promouvoir la cuisine maison relèverait d'une propagande réactionnaire déguisée, visant à renvoyer les femmes à leur place d'antan²⁷ je me dis mais attendez...

²⁷ Elisabeth Badinter s'est essentiellement prononcée sur trois gros enjeux de consommation liés à la maternité : le lait en poudre (alternative à l'allaitement), les couches jetables (alternatives aux couches lavables) et les petits pots (alternatives à une nourriture maison voire bio). Sa bataille pour le combat féministe s'apparente ici à une bataille contre la décroissance. En tant qu'actionnaire de l'agence de communication Publicis, elle devrait être plus prudente quand elle prend parti, indirectement, pour ces trois noeuds de la

Non mais l'argument...! Pourquoi dès qu'on parle de cuisiner – pourquoi, si quelqu'un doit prendre davantage de temps pour les repas dans un ménage, ce sera nécessairement...

On n'en a donc toujours pas fini avec cette association automatique

Cette assignation

Femmes

Fourneaux

Même chez des esprits se proclamant féministes ?

Pourquoi ne pourrait-on pas imaginer une réforme dans le sens : temps partiels pour tous, citoyens-citoyennes, cuisine saine et temps passé avec ses enfants pour tous ceux qui le souhaitent ?

N'est-ce pas là-dessus qu'il faut agir ?

Parce que si l'intégralité des adultes employables bossent à 100%, le rêve du plein emploi et de la croissance à donf et que faute de temps on se retrouve contraints d'acheter notre bouffe aux entreprises dégueulasses, de répandre pesticides et violence sur les paysans pauvres pour garnir les barquettes de nos ménages nucléaires – ces saloperies de portions qui ont demandé des barils et des barils pour être produits, acheminés, et qui en plus nécessitent de l'énergie pour incinérer leurs emballages, qu'est-ce qu'on aura gagné ?

En quoi notre société se sera-t-elle développée et surtout : à qui ça profitera ?

A part aux géants de l'agro-alimentaire ?

Aux actionnaires pharmaceutiques ?

Aux fabricants d'anti-dépresseurs ?

A IKEA, parce que quand les couples divorcent ils doivent racheter du mobilier pour s'installer seuls ?

Mais c'est ça, le progrès ?

C'est ça le progrès ultime, l'objectif final ?

Introduire le marché entre chacun de nous, que nous soyons ou non liés par l'amitié, l'intérêt de notre communauté ou par le sang ?

Un autre petit temps.

Peut-être que c'est indestructible. Je parle du communisme spontané qui régit certaines de nos interactions – quand tu prêtes un truc à un ami, quand tu te mets à deux pour porter

consommation de masse. D'autant que la sobriété en matière de consommation ne va pas forcément à l'encontre des droits des femmes. Par exemple, en réduisant leur dépendance à ces produits, les ménages réduisent aussi les importants budgets alloués au bébé, qui pèsent lourd sur les femmes ayant des bas salaires.

Peut-on être féministe et écolo ? mardi 16 février 2010, par Audrey Garric, Blog du monde

une armoire, que tu gardes l'enfant d'une amie ou que tu fais les courses pour ta mère – peut-être que ce type d'entraide co-existera toujours à l'économie de marché.

Mais quand j'entends des trucs comme le gâteau maison interdit à l'école, je me pose des questions, tu vois.

La liste des courses, ou : Histoire de la mère

Ce texte a été publié dans le quotidien Le Courrier du 14 juin 2019, ainsi que dans le recueil « Tu es la sœur que je choisis », où 32 écrivaines et 5 illustratrices suisses romandes ont écrit un texte et dessiné en écho, accompagnement et soutien de la Grève féministe du 14 juin 2019.

(Recueil coédité par Le Courrier et Les éditions d'En Bas).

QUELQU'UNE. – J'ai accroché sur le frigo – celui de la cuisine neuve, la cuisine Hornbach – un calepin quadrillé. Pour la liste des courses.

Je note tout ce qu'il faut acheter, je note tout là-dessus.

PQ, dentifrice anti tartre, mandarines, pochettes cadeau, graines pour les oiseaux, beurre.

Il y a nos écritures : la mienne, celle de mon compagnon et puis celle de ma fille. Il y a le bleu de l'encre qui devient plus clair quand le stylo crève.

Sonne le téléphone. C'est mon compagnon qui est en courses, il a oublié de détacher la feuille du calepin, alors je lui fais lecture de la liste, j'égrène les produits.

Lorsqu'il faut raccrocher, on se dit rarement « je t'aime ». Après la liste des courses, ça ferait trivial. Personnellement je préfère un SMS, à un autre moment et surtout, exprimé de façon un poil détournée.

On dit que la table est le ciment de la famille. Mais nous mangeons rarement ensemble. Il y a l'école, il y a nos professions. Les horaires. L'agenda électronique que nous partageons, mon compagnon et moi. Il a vue sur le mien, j'ai vue sur le sien, c'est pratique pour agender des trucs sans même devoir s'appeler. Et quand on a un doute, il reste les mails. On s'écrit des mails, ça crée un délai entre le moment où l'un de nous exprime quelque chose et celui où l'autre recevra, traitera l'information.

L'information, c'est l'essentiel. Qu'elle passe. Les jours aussi s'enchaînent. On vide le frigo en à peu près 4 jours. Nous ne jetons presque jamais d'aliment, je déteste ça. Je crois que quand j'écris quelque chose sur la liste des courses, je pense à mon compagnon. Je sais qu'il me lira. Différemment. D'une certaine façon, plus vulnérable que derrière son écran de contrôle. Je devrais lui écrire de longues missives sur papier quadrillé, des lettres enflammées sur le carnet de courses.

On dit que la table est le ciment de la famille, mais je dirais que chez nous le ciment c'est cette liste où s'expriment les désirs – note ce que tu désires et tu seras exaucé-e : ma fille de quinze ans l'a bien compris, avec sa mention « shampoing » écrite pratiquement sur chaque page.

Certains produits, les produits de toilette surtout, j'en fais des réserves. Réserve de déodorants, pour ne pas manquer. Aussitôt que le dernier ou même l'avant-dernier est entamé, hop !²⁸ Courir au calepin, avant d'oublier. C'est que tant de choses, dans nos têtes, se disputent la place.

Dans l'étagère de la cave : bières « Boxer », miel, papier ménage. Quelques boîtes de conserve et puis des sacs-poubelle. Ah, et dans les placards de la cuisine : lentilles, quinoa, pâtes et riz, je dirais 1 kilo de chaque. Plus un ou deux paquets de röstis sous vide ; ce sont mes stocks. Et quand je les regarde, je pense à ma mère, qui quand j'étais petite conservait du riz, de la farine, du sucre en assez grosses quantités quand même. Ça lui venait de la guerre, au même titre que cette idée : les hommes sont potentiellement des violeurs. Mais je veux dire, n'importe lequel.

À cause des Russes et des Français, des français surtout qui en quarante cinq ont débarqué dans le village – ma mère est allemande, elle a grandi en Bavière – à cause des alliés surgis dans le village, donc, se servant en poule, en bouillon de poule et en filles.

Jamais réussi à savoir dans quelle proportion tout cela a été grossi. Il semblerait que dans l'une des maisons un soldat ait dit : « je veux cette fille » et que le vieux, dans la maison, se soit interposé et qu'il ait été abattu d'une balle. Ça, c'est ma grand-mère qui me l'a raconté. Et aussi qu'en tant que veuve, que femme seule élevant deux petites filles elle s'était faite le plus moche possible, habillement, chevelure, tout²⁹.

Honnêtement, je ne crois pas qu'il y ait eu tant de viols que ça durant l'occupation du village où ma mère a grandi, mais c'est ce qui est resté : ils allaient arriver, ces hommes, et nous violer et c'est resté si profondément marqué dans l'esprit de ma mère que partout où il y a des hommes, il y a leurs « besoins », comme elle dit, avec son air d'en savoir long.

J'ai tant pesté, lutté, bravé durant l'adolescence ses interdictions de se déplacer librement de nuit, en tant que jeune fille dans l'espace public.

²⁸ Attends-tu que le tube de dentifrice soit vide pour en racheter un autre ou négocies-tu la transition du vide au plein par la présence dans le tiroir de la salle de bain d'un tube neuf ? idem pour la mayonnaise, le papier de toilette, etc. ?

Odile Cornuz, Pourquoi veux-tu que ça rime ? édition d'autre part 2014

²⁹ Dans les rues d'Alep, une femme vêtue et voilée de noir traverse la rue au bras d'un homme en élégant manteau clair. Le couple se regarde, sourit légèrement. Ils ont l'air heureux.

Quelque chose marque Alice dans cette image. Peut-être ce bonheur, peut-être cet interminable débat européen sur le voile qu'elle comprend de moins en moins. Dans les rues de Damas ou d'Alep, elle croise de très belles femmes, moulées dans des jeans et des bottes à talons impressionnants. Certaines sont voilées, d'autres non, et parfois le voile épouse si parfaitement la forme de la tête qu'il crée un cocon envoûtant, écrin d'un visage au maquillage impeccable. En réalité toutes les nuances du voile existent et ne correspondent en rien à celles de la séduction. Ces citadines syriennes voilées sont d'une féminité débordante et revendicatrice, alors que d'autres, cheveux au vent, semblent se négliger ou vouloir neutraliser leur corps.

Aude Seigne, Les Neiges de Damas, Zoé 2015

Aujourd'hui, je pousse mon caddy, et m'entretiens avec mon compagnon au sujet de la liste des courses³⁰.

Nous ne songeons nullement à stocker des kilos de farine, de riz ou de sucre.

Deux nouvelles locutrices surgissent :

– Parfois, tu te renseignes sur les survivalistes. Ils enterrent des caisses avec des vivres, de l'eau en bouteille... Ils emballent tout dans des plastiques. Ils apprennent à poser des pièges à gibier et à reconnaître les plantes comestibles. Les survivalistes... ça te fascine.

– Et parfois tu repenses à la manière dont ta mère dit « c'est un homme », à ce qu'il t'arrive de ressentir lorsque tu entends derrière toi des pas la nuit dans une rue et tu te demandes : les idées d'égalité, les idées de tolérance et d'ouverture, ne peut-on les concevoir, les entretenir qu'en tant de paix ?

Retour au monologue principal :

Saviez-vous que les adolescents d'aujourd'hui ont développé dans le crâne une zone surdimensionnée, celle consacrée au maniement du pouce ?

Si si, à cause des Smartphone.

Je regarde ma fille... je n'arrive pas tellement à faire le lien. À penser : c'était l'Europe. C'est à la mère de ma mère que c'est arrivé. L'inflation, le kilo de pain à cent mille Mark. Perdre son mari sauté sur une mine au front russe. Élever deux petites filles, compter chaque œuf, chaque pomme de terre.

Moi ? Je griffonne sur la liste des courses et je pousse mon caddy, je pousse mon caddy³¹...

Entre deux, je m'interroge sur l'éventualité d'une pénurie, d'une inflation, sur nos chances de nous en sortir dans ce genre de cas. Et je regarde son pouce, celui d'une jeune fille remuer sur l'écran.

³⁰ L'ordre marchand se resserrait, imposait son rythme haletant. Les achats munis d'un code-barres passaient avec une célérité accrue du plateau roulant au charriot dans un bip discret escamotant le coût de la transaction en une seconde.

(...)

Le centre commercial, avec son hypermarché et ses galeries de magasins, devenait le lieu principal de l'existence, celui de la contemplation inépuisable des objets, de la jouissance calme, sans violence, protégée par des vigiles aux muscles puissants.

Annie Ernaux, *Les années*, Gallimard 2008

³¹ Les lieux où s'exposait la marchandise étaient de plus en plus grands, beaux, colorés, méticuleusement nettoyés, contrastant avec la désolation des stations de métro, la Poste et les lycées publics, renaissant chaque matin dans la splendeur et l'abondance du premier jour de l'Eden.

A raison d'un pot par jour, un an n'aurait pas suffi à essayer toutes les sortes de yaourts et de desserts lactés.

Idem

Les sirènes

QUELQU'UN-E. – Les sirènes, elles démarraient lentement comme un truc qui tourne sur lui-même. Un fouet qu'un géant aurait fait tourner quelque part, et qui dans l'air se serait mis à gémir. Elles s'élevaient, s'élevaient, les sirènes. Ma mère disait : « Ils font des essais ».

C'était d'abord l'inquiétude, puis le soulagement qu'il ne s'agisse que d'un exercice, enfin le questionnement assorti de malaise : l'idée qu'il puisse y avoir, un jour, besoin de ça chez nous pour une raison ou pour une autre : donner l'alarme.

Dans le quartier, on les entendait partout. Je ne sais pas où étaient ces hauts parleurs, en fait, je ne les ai jamais vus nul part, jamais cherchés ; les sirènes, on les oubliait sitôt qu'elles s'étaient tues.

Mais quand elles se remettaient à mugir, à l'improviste, ça perçait l'espace de l'appartement. Ça perçait notre sécurité, et on se remettait immédiatement à penser aux dangers. Ça fonctionnait drôlement bien, on n'entendait plus que ça, et dans nos têtes, on recevait ce message d'avertissement : la guerre pourrait nous concerner, un jour.

Quelle atroce impression de créature maléfique qu'on remet en marche, qu'on réveille de la mort pour annoncer la fin du bonheur, la fin de la paix.

L'autre jour, je les ai entendues à nouveau. Depuis ma vie d'adulte.

Des années que je n'avais plus... oh là là ! Le passé qui remontait, et cet effet qu'elles font : à la fois tu sais qu'en Suisse, il n'y a aucune chance pour que ce soit autre chose qu'une simulation, en même temps ça te glace. Et si c'était pour de vrai, comment le saurais-tu ; à force qu'elles hurlent pour beurre, ces sirènes, à force d'appeler au loup...

J'ai pensé tout ça très vite et puis j'ai ouvert la fenêtre, écouté le chant des sirènes qui venait de l'autre côté de la route, et j'ai pris la mesure du temps écoulé, de l'écart entre les dangers d'alors et ceux d'aujourd'hui.

Un temps

QUELQU'UN-E D'AUTRE. – Et s'il ne se passait rien ?

QUELQU'UN-E. – Rien ?

QUELQU'UN-E D'AUTRE. – Si rien ne changeait vraiment. Si tes enfants grandissaient tranquillement dans ce pays tranquille et que la guerre ne les touchait pas de toute leur vie, aucune guerre, aucune famine, aucune épidémie.

Si le réchauffement climatique n'avait qu'une incidence réduite sur leur vie. Et que tu meures toi-même très âgée, très très paisiblement dans un établissement pour vieux, à peine prise d'un léger tremblement de tête, ou même seulement des lèvres ?

Et si les systèmes politiques restaient stables, ceux de ta Nation et de celles qui l'entourent, et que les caisses de pension continuaient de fonctionner, et l'économie aussi ? Forte. Immuable. Avec de l'or qu'on peut utiliser en cas de grosse urgence, mais qu'au final on n'utilise jamais, pas du vivant de tes enfants en tout cas, ni de tes petits enfants ?

Raconter la paix

ANTOINETTE RYCHNER. – Il y a des années, j’ai assisté à une rencontre publique, au centre Dürrenmatt.

La parole était donnée à des auteurs de théâtre vivants, des auteurs suisses.

L’auteur Camille Rebetz était invité, et je me souviens d’un truc qu’il a dit – je ne peux pas le recracher tel quel, je n’avais pas noté, mais ce qui me reste en substance, c’est que : « Pour une auteure venant d’un pays en guerre, comme Biljana Srbljanović, c’est peut-être plus facile d’écrire du théâtre que pour un auteur suisse. »

Je me rappelle du murmure scandalisé qui a parcouru le public.

Ça me dérangeait moi aussi. Mais je trouvais qu’il faisait preuve d’un courage incomparable.

C’est vrai : l’art dramatique, si t’as pas de tragédie en stock, de tragédie d’envergure...

Enfin tu parles de quoi, en tant qu’auteur suisse ? De tes bobos privés ? De tes douleurs insignifiantes ? Ou alors, tu t’appropries les tragédies des autres ?

Qui va t’accorder le moindre crédit, et surtout : Qu’est-ce qu’on peut comprendre à l’esprit de la tragédie, dans notre pays de planqués ³² ?

QUELQU’UN-E. – C’est quoi ces préjugés débiles ?

Un écrivain devrait d’abord avoir vécu quelque chose d’exceptionnel, d’exceptionnellement traumatisant pour gagner le droit de se mettre à écrire ? ³³

ANTOINETTE RYCHNER. – T’as déjà vu *Le Troisième homme* ?

Le moment avec Orson Welles dans la grande roue de Vienne ?

Sa réplique mortelle, où il compare l’héritage culturel de l’Italie et de la Suisse :
« *L’Italie sous les Borgia a connu 30 ans de terreur, de meurtres, de carnages... Mais ça a donné Michel-Ange, de Vinci et la Renaissance. La Suisse a connu la fraternité, 500 ans de démocratie et de paix. Et ça a donné quoi ? ... Le coucou !* »

³² « IL EST IMPOSSIBLE DE FAIRE CONFIANCE A L’INTELLIGENCE D’UN EUROPÉEN DE MOINS DE SOIXANTE-DIX ANS CAR UN EUROPÉEN DE MOINS DE SOIXANTE-DIX ANS NE SAIT PAS CE QUE C’EST QUE DE SOUFFRIR. (La dernière guerre définit la limite.) »

Rodrigo Garcia, *Et balancez mes cendres sur Mickey*, 2007 pour la traduction française parue aux Solitaires Intempestifs

³³ Par ailleurs, il avait appris aussi dans le journal qu’une nouvelle étoile montante du firmament intellectuel allemand défendait publiquement le point de vue selon lequel un écrivain devait d’abord avoir vécu quelque chose qui sorte du lot, avoir aspiré une prise d’air de camp de concentration par exemple, avant d’avoir le droit de se mettre à écrire.

Matthias Zschokke, *Maurice à la poule*, 2009 pour la traduction française parue aux éditions Zoé

Un temps.

QUELQU'UN-E. – Il reste quand même les *petits riens du quotidien*... T'en as qui ont écrit des merveilles, dans ce registre-là. Et puis, y a un lectorat pour ça.

ANTOINETTE RYCHNER. – Je ne dis pas.

Je pourrais te citer des dizaines de romans dont l'action, la trame ne trouvent aucun intérêt à être résumées. Des œuvres qui ne se laissent pas *pitcher* parce que l'histoire est inintéressante à souhait, qu'il n'y en a quasiment pas, et qui pourtant, d'un point de vue littéraire, constituent des machins de haut vol.

Mais je crois bien que ça vaut surtout pour la prose. Au théâtre, si t'as pas de conflit ni de tragédie *violente* c'est quand même plus dur.

QUELQU'UN-E. – N'importe quoi ! *Les Trois sœurs*, c'est quoi ? Une tragédie sanglante, une pièce de guerre peut-être ?

ANTOINETTE RYCHNER. – Je ne dis pas que tu ne peux pas le faire, je dis que c'est plus difficile.

Parler du désir, parler de l'ennui... parler de l'anxiété... de nos pays riches, de nos classes privilégiées... de notre rapport à l'autre, à l'ailleurs, à ce qui n'est pas nous...

Franchement, Camille Rebetez était dans le vrai lorsqu'il disait : « C'est plus facile pour Biljana Srbljanović que pour un auteur suisse... »

Un temps.

Apparaissent deux nouveaux locuteurs :

LE-LA PREMIER-ÈRE. – Tu fais quoi ?

LE-LA DEUXIÈME. – J'essaie de raconter la paix.

LE-LA PREMIER-ÈRE. – La paix ?

LE-LA DEUXIÈME. – Prenons l'Iliade, par exemple.

On oublie Troie. Personne ne s'est embarqué sur la mer grise d'écume. Les navires ne sortent que pour pêcher la daurade. On donne de grands festins sur les plages. Ulysse fait régner la justice, une vraie opportunité pour les gens d'Ithaque. Il a trente ans. Il est beau comme un rocker, il s'est acheté un nouveau barbecue. Il boit devant sa propriété immobilière une bière bien fraîche, et contemple la mer où nul danger ne frémit. Dans l'atrium, Pénélope en attendant de rejoindre son mari passe sur ses épaules une crème ambrée pour mieux bronzer. Elle est enceinte de quatre mois. La nouvelle est annoncée et les futurs grands parents sont au septième ciel. Ulysse les a invités pour le barbecue, ils ne vont plus tarder.

Un temps.

LE-LA PREMIER-ÈRE. – C'est fini ?

LE-LA DEUXIÈME. – Non : Le petit cœur qui bat au fond de Pénélope, c'est Télémaque. Comme Ulysse ne partira pas, ils auront le temps d'en faire encore trois. Des enfants aux joues abricot, grandissant sur la généreuse, la fertile, la prospère Ithaque.

Tous les matins Ulysse s'en va, en voiture. Il est médecin, il a monté son propre cabinet. Il voit beaucoup de patients pour payer l'hypothèque. Lui et Pénélope ont acheté deux lapins domestiques : Schtuppsy et Tuppsy. Ils ne voulait pas de chien, pour ne pas devoir le promener.

Pour les prochaines vacances, ils ont loué un bateau. Îles de rêve. Un bateau avec skipper. C'était plus cher, mais y aller sans skipper, ç'aurait été irresponsable.

Voilà : c'est fini ! Qu'est-ce que t'en penses ?

LE-LA PREMIER-ÈRE. – Ne le prends pas contre toi. Mais comment dire.

LE-LA DEUXIÈME. – Il manque quelque chose ?

Alors écoute ça : (*adaptant librement des extraits de l'Iliade*) : *Surgit alors, dans un tourbillon de poussière, un attaquant sur un char. Son allure était farouche ; il avançait au galop, la pique avant. Vif comme l'éclair, Ulysse se saisit de sa lance et s'élança vers l'ennemi. Comme un homme tire un grand poisson de la mer, ainsi Ulysse le tira hors de son char, bouche ouverte, et le jeta à terre, tête en avant.*

Mais l'ennemi se releva, en armes. Comme deux vautours au bec recourbé, aux serres crochues, sur un roc élevé, se battent avec de grands cris, de même ils se jetèrent l'un sur l'autre en criant. L'ennemi manqua son but : la pointe de bronze passa au-dessus de l'épaule gauche d'Ulysse, sans l'atteindre. À son tour Ulysse s'élança, et le trait ne partit pas en vain : il atteignit son ennemi à l'endroit où le péricarde enveloppe le cœur. L'homme tomba comme le chêne ou le grand pin qu'avec leurs haches tranchantes les charpentiers abattent dans la montagne pour construire un navire. Ainsi, au pied de ses chevaux il gisait, gémissant et griffant de ses doigts la poussière sanglante.

C'est mieux ?

LE-LA DEUXIÈME. – Ben...

QUELQU'UN-E D'AUTRE. – Normal ; c'est la violence. *Un temps.* Ça ne donne rien, sans la violence³⁴.

Un autre temps.

³⁴ L'ADMINISTRATEUR. – Ce qui manque à cet homme-là, c'est la violence. Vous avez remarqué ?
HILARE. – Oui.

L'ADMINISTRATEUR. – Qu'est-ce qu'on s'emmerde sans la violence.

Gérard Watkins, *La Tour*, 2007, Inédit

On revient aux premiers locuteurs :

ANTOINETTE RYCHNER. – Tu te souviens, dans les *Ailes du désir* ?

Tu te souviens du moment où le vieillard consulte le grand livre à la bibliothèque ?

Le personnage s'appelle « Homer », le vieux poète. On le voit se rendre à la bibliothèque, consulter un livre façon vieux grimoire...

Et voilà ce qu'on entend : (*Tiré des « Ailes du désir », Wim Wenders, 1987*) :

Ç'en est fini du grand souffle de jadis, (...) les héros ne sont plus les guerriers et les rois, ce sont les choses de la paix, toutes égales entre elles. Les oignons qui sèchent, le tronc d'arbre qui traverse le marécage. Mais nul n'a encore réussi à chanter une épopée de la paix.

Pourquoi la Paix n'a-t-elle rien d'exaltant ?

et pourquoi est-il si difficile de la raconter ?

Faut-il que je renonce ?

Si tu renonces, l'humanité perdra son compteur, et si jamais l'humanité perd son compteur, elle perd du même coup son enfance.

L'opprimée

QUELQU'UNE. – À ce moment-là, la chercheuse qui présentait les écritures dramatiques québécoises a lu un texte hilarant de Sarah Berthiaume.

Ça racontait si bien ce que c'est, d'être un objet de curiosité à cause de son accent...

En tant que suisse romande, je me retrouvais tellement dans la notion d' « ancestral complexe d'infériorité »...³⁵

C'est vrai ; quand je prends la parole en France, j'ai toujours peur du moment où l'on me dira : « Tu viens d'où en fait ?

T'es belge ?

Ah ! Suisse...»

Ce qui pour moi voudra automatiquement dire : un peu arriérée...

Je sais bien que si ça se trouve c'est dans ma tête, en grande partie dans ma tête et même complètement ; un truc que j'aurais construit de toutes pièces, mais à force, ben tu ne parles plus, tu te retiens.

Tu vas en France ; tu te tais et tu écoutes.

Un temps.

– « *Tout ça, c'est ben r'latif* »

a dit la chercheuse qui présentait les écritures dramatiques québécoises.

Et elle avait raison de le rappeler : *Tout ça, c'est ben r'latif*...

Quand tu penses au sentiment que les jurassiens, les bretons, ceux de Toulouse, des Pyrénées nourrissent vis à vis de Paris...

Aux Suisses-Romands qui détestent les Genevois

Aux Chaux-de-fonniers qui se sentent snobés par les Neuchâtelois

Aux communautés francophones de l'Amérique du Nord qui estiment que Montréal les opprime...

³⁵ Tu te souviens de l'aplomb du Français qui t'avais abordée à la sortie du théâtre. Il avait entendu ton accent lorsque tu avais acheté un billet et avait attendu la fin de la pièce pour te draguer. Ça t'avait déstabilisée, cette assurance qu'il avait en te parlant, comme s'il était le premier homme du monde, ou du moins le premier à t'avoir vue, à avoir remarqué que tu avais une manière de prononcer les phonèmes différente de la sienne.

Il avait l'arrogance des grands explorateurs, la fascination de celui qui t'aurait découverte. Toi, ton accent, ton rire embarrassé, ton corps dans sa robe d'été. Il te faisait te sentir comme le personnage de la paysanne dans la pièce que vous veniez de voir : jeune, inculte, désirable de par son ignorance, sa curiosité, son côté mal dégrossi.

Sarah Berthiaume, *Le tropisme folk*

On est toujours la périphérie de quelqu'un, non ?
On est toujours le dominé d'un autre
Le dominant itou,
Non ?

ANTOINETTE RYCHNER. – Bonjour, je m'appelle Antoinette Rychner, et j'ai écrit une pièce entière dans « ma » langue, la langue neuchâteloise. La pièce s'appelle « Arlette ».

Et vous savez comment tout a commencé
Comment l'écriture de cette pièce
A démarré ?

A bord d'un TGV.
Au retour de Paris, où l'on m'avait invitée dans les studios de France Inter
Pour parler d'un de mes bouquins.

A l'aller déjà, je la sentais moyen. Déjà, tu prends le TGV. Tu vas à Paris-FRANCE, là où, paraît-il, toutes les lignes convergent.

Ensuite tu approches des bâtiments, tu te sens misérable
Intellectuellement misérable, minuscule, du point de vue de la notoriété
Et sans défenses.

Tu passes les portiques de sécurité

Tu t'approches de la réception

À chaque pas que tu fais tu perds 1centimètre

Quand tu arrives à la réception tu ne fais plus que 1mètre 50

Tu t'annonces : ton nom sonne provincial, insignifiant, ridicule. Tu précises que tu es invitée.

Quand tu prends l'ascenseur, tu ne fais plus que 1mètre 30 et quand tu entres dans le studio, tu es passée sous la barre d'1 mètre. Tu es lilliputienne, et le journaliste est de très mauvaise humeur. Il injurie son assistant. Il injurie la stagiaire. Il injurie tous ses collaborateurs en cabine. « On se demande pourquoi on vous paie », gueule-t-il.

Toi, tu t'assois, tu fais du mieux que tu peux pour t'asseoir comme quelqu'un en droit de t'asseoir, tu tentes de te dire que tu es à ta place.

Vous faites des essais micro, il te regarde incrédule : « Va falloir donner un peu de voix, parce que là c'est une voix de souris, ma petite dame ».

En revenant dans le TGV : les boules. La fureur, la rage contre moi-même.
Je n'avais pas réussi.
Pas été à la hauteur.

N'empêche, c'est ce jour-là, en rentrant mortifiée dans le TGV que j'ai écrit ma pièce « Arlette ». Enfin... « écrit », tracé l'arc narratif, le plan des scènes, mais dans sa totalité quand même.

C'était le point de départ.

QUELQU'UNE. – À une autre table-ronde

Qui portait sur la Francophonie

La littérature dans la Francophonie

(Un invité sénégalais, un invité d'origine tunisienne, un Français blanc, bref)

J'entends cette phrase, je crois que c'est quelqu'un du public qui l'a citée

Un écrivain arabe – Yacine Kateb

qui aurait dit :

« J'écris en français pour dire aux Français que je ne suis pas français »

Alors là, moi, Suissesse

– D'ailleurs puisqu'on en parle, je n'aime pas ce mot, j'ai jamais aimé ce mot :

Suissesse, mais c'est pas grave –

Ben comment dire ; comme pour les écritures québécoises, je m'y suis reconnue.

Le français, c'est ma langue maternelle

Je ne peux pas...

Enfin ce n'est pas comme si j'avais le choix entre la langue d'une puissance dominante et la mienne³⁶

Il ne s'agit pas pour moi d'une langue apprise ; c'est la mienne, la seule

Et si j'écris en français c'est par défaut, je n'ai pas d'autres options

Mais tout de même

Tout de même

« J'écris en français pour dire aux Français que je ne suis pas français », ça me parle.

Car après tout, si nous revendiquons nos helvétismes, et soignons nos expressions de Valaisans, de Vaudois, de Neuchâtelois, de Fribourgeois – n'est-ce pas pour dire aux Français que leur langue est à nous ?

³⁶ Le champ romand se distingue des champs francophones de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique du Nord en cela qu'il s'est constitué dans un pays qui, s'il est victime de la suprématie culturelle de Paris dans sa parie francophone, n'a pas subi l'impérialisme politique français. Cette particularité, ajoutée à la force du fédéralisme qui prive la Suisse romande de toute cohésion politique, pourrait expliquer le caractère apolitique du champ littéraire suisse romand.

Gilles Revaz, *La Suisse et la Francophonie*

Jean Ziegler

QUELQU'UN-E. – Toutes ces pages...

QUELQU'UN-E D'AUTRE. – Chez Ziegler ?

QUELQU'UN-E. – Oui, toutes ces pages de preuves accablantes... sur le capital en fuite hors des pays pauvres... sur les députés au parlement qui siègent dans des conseils d'administration ... le mec qui pendant la guerre du Vietnam vient soutenir que tel modèle d'avion n'est en rien responsable des bombardements de villages alors qu'il siège dans le conseil de fondation de la société qui fabrique lesdits avions³⁷, et puis la pseudo-neutralité, le rôle de la division du commerce, les politiques commerciales étrangères qui ont soutenu le régime raciste d'Afrique du Sud ou le blocus du Chili populaire... des empires financiers gouvernés par des coalitions de banques d'affaires suisses et étrangères qui opèrent dans des pays en voie de développement, rachètent des sociétés et créent des monopoles... la concentration des capitaux privés, des paysans qui sont déplacés par milliers pour travailler à la construction de barrages, puis licenciés, abandonnés sans ressources lorsque la construction est finie, tandis que le gouvernement suisse se voit sollicité pour l'aide humanitaire – les contribuables suisses, donc, qui payent des projets d'entraide pour réparer des dégâts dont les banques d'affaires suisses sont directement complices !

C'est quand même dingue ; toute cette hypocrisie, et l'ignorance, la docilité des contribuables !

QUELQU'UN-E D'AUTRE. – Et tu te dis : rien n'a changé ?

QUELQU'UN-E. – Je me dis que c'est pire aujourd'hui, bien sûr ! Ziegler parle d'un cancer, on en est aux métastases ! C'est évident ! Il y a toujours plus de destruction, et la concentration des richesses, la concentration du pouvoir aux mains d'une minorité est toujours plus flagrante !

³⁷ Exemple : 1972, débat au Parlement. Le député pacifiste Arthur Villard dénonce l'utilisation par l'aviation américaine, au Vietnam, de l'avion suisse Pilatus-Porter. Extrêmement mobile, ce petit avion peut voler au ras des arbres et sert notamment à détecter les petites unités de guérilla ou les villages cachés dans la forêt. Dès que des hommes sont localisés, le pilote jette une bombe fumigène, signalant ainsi l'objectif aux bombardiers Phantoms qui, quelques minutes plus tard, viennent incendier les villageois. Arthur Villard demande au gouvernement d'interdire la vente des appareils Pilatus-Porter aux Etats-Unis et à leurs alliés (notamment aux Australiens). Immédiatement, un député de Buochs monte à la tribune et déclare que le Pilatus-Porter est un avion très lent, très fragile, ne portant ni bombe ni fusée, et qui, de ce fait, ne peut être considéré comme un avion de guerre ! Le gouvernement et la majorité du Parlement se rallient avec enthousiasme à ce point de vue. L'homme qui bénéficie de ce beau succès, député de Nidwald, s'appelle Albrecht : il est président de la société qui fabrique les Pilatus-Porter. Cette société elle-même appartient au trust Bührle-Oerlikon.

Une Suisse au-dessus de tout soupçon, Jean Ziegler, Seuil 1976

Dire que Ziegler a écrit son bouquin en 1972. J'étais même pas né(e).

Et maintenant... maintenant le cancer planétaire...

Non, ce que je me demande :

Quand je pense à ces gens qui votent « contre l'immigration de masse », ben je me dis... avec toutes ces preuves accablantes de la responsabilité suisse, tout ce qui prouve qu'elle participe, de nos jours, à générer de la violence dans le monde, de la toxicité, de la famine et de la misère, voire de la dictature...

Enfin je me demande comment ça se fait qu'on peut continuer à affirmer tranquillement qu'on n'a rien à voir avec les calamités que fuient les migrants, comment on peut se contenter de déclarer qu'ils devraient « rester chez eux ».

QUELQU'UN-E D'AUTRE. – Mmh.

QUELQU'UN-E. – Au fond ces gens qui votent n'importe quoi, est-ce qu'il ne SAVENT pas... est-ce que c'est un problème d'éducation... non parce que moi, personne ne m'a fait lire Ziegler, ni à l'école ni à la maison, hein, je sais, ça paraît énorme, mais lorsque j'ai entendu parler pour la première fois de Jean Ziegler, j'avais déjà passé trente ans !

Ou est-ce que simplement, ces xénophobes se disent : ce n'est pas moi personnellement qui contribue à semer la pauvreté, la guerre et la mort³⁸, donc ça ne compte pas, ou alors ils font leurs calculs : si ce n'est pas nous qui faisons notre omelette de profit, quitte à casser quelques œufs dans le monde, ce sera quelqu'un d'autre ? Une autre nation ? Une entreprise basée à l'étranger ?³⁹

³⁸ Les qualités morales de l'homme moyen, de mon voisin, par exemple, qui est un homme très serviable, sont certainement aussi grandes que celles de son père ou de son grand-père tant qu'il est seulement question d'agir au sein d'un entourage limité. (...) Je ne prétends donc pas que l'homme soit aujourd'hui plus mauvais, mais je me dis que ses actions, à cause de l'énormité des outils dont il dispose, sont devenues énormes.

Günter Anders, *Et si je suis désespéré que voulez-vous que j'y fasse ?*

³⁹ Votre grande préoccupation, honorable je l'ai déjà dit, est le sort misérable de la plupart des pays du tiers monde. Que peut faire la Suisse pour l'améliorer ? Hélas ! pas grand-chose. (...) Deux grands problèmes, étroitement liés : les prix des matières premières et des produits agricoles en provenance de l'aire tricontinentale sous-développée et la détérioration des termes de l'échange.

(...) Seule, la Suisse ne peut rien faire. Si, par exemple, elle décidait de payer à leur « juste prix » les matières premières en provenance du tiers monde, ce serait le moyen le plus expéditif de ruiner ses industries. Si, cas contraire, elle refusait de signer un accord mondial réglant ce même problème des prix ou le financement des stocks destinés à empêcher de brutales variations de cours, personne ne lui demanderait son avis : les solutions retenues lui seraient imposées.

En résumé, ni la Suisse en tant que telle ni ses entreprises industrielles et commerciales n'ont les moyens d'appliquer aux pays en voie de développement un traitement privilégié.

En revanche, la Suisse, dont l'aide technique est efficace et appréciée, pourrait et devrait sans doute faire un effort financier d'autant plus important en faveur du tiers monde, d'autant qu'en l'espèce elle est à la traîne des pays membres de l'OCDE. Mais vous savez aussi bien que moi que dans une démocratie semi-directe, où le peuple a donc son mot à dire, il est très difficile d'obtenir des crédits à de telles fins. Le récent rejet par les citoyens d'un important prêt à l'Association internationale de développement l'a montré.

(...) Ma conclusion n'est pas de nature à satisfaire les esprits assoiffés d'absolu. Elle est celle d'un pragmatique. La Suisse, comme chaque pays, comme chaque individu, fait du bien et du mal. Sa petitesse l'empêche de faire tout le bien qu'elle voudrait, mais elle la préserve aussi de commettre un mal aux

Je les vois dans leur 4x4, là, je le vois consommer de l'essence et des produits fabriqués je ne sais où – bon, comme nous tous, hein – mais je les entends qui en plus discutent sur la nécessité de fermer nos portes et frontières et alors, ça me rend dingue !

QUELQU'UN-E D'AUTRE. – Pas la peine de te rendre dingue.

Il y en aura toujours, des citoyens pour dire : « A quoi bon faire un effort, la Suisse est minuscule, et si on renonce à notre business d'autres le prendront ». Je ne te dis pas le nombre de fois où j'ai lu ce genre de commentaires sur Facebook au moment de l'Initiative « *Pas de spéculation sur les denrées alimentaires* ».

Idem pour les initiatives écologiques : « Ça ne sert à rien si on est les seuls à faire des efforts ». Je te parie que ça se finira pareil sur le coup de l'initiative « multinationales responsables », c'est d'ailleurs le même discours quand on parle de transparence fiscale.

QUELQU'UN-E. – Parlons-en, de la transparence !

Quand on pense à ce qu'il a fallu pour qu'on abandonne le secret bancaire...

UN-E TIERS LOCUTEUR-TRICE. – Laissez-moi juste vous rappeler qu'on n'a pas le monopole ; sur ce genre de trucs, on n'a pas le monopole et on est même plutôt en train de perdre des longueurs, avec Londres qui, pendant qu'on perd notre secret bancaire, te construit des instruments de tricherie ultra sophistiqués...

QUELQU'UN-E. – Oui... On connaît la chanson ; panique à bord, panique à l'idée du préjudice pour nos banques et pour la richesse du pays, qui...

QUELQU'UN-E D'AUTRE. – La richesse des banques suisses et la richesse du pays, c'est la même chose ?

QUELQU'UN-E. – En tout cas, ce n'est pas celle des collectivités.

Ni des ménages.

J'ai encore en mémoire le visage de cette femme d'âge moyen qui témoignait à l'émission *Temps présent* : au sein de son couple, ils avaient dû vendre leurs alliances de mariage pour payer une prime mensuelle d'assurance maladie.

Pense !

QUELQU'UN-E. – Ça me rappelle le jour où je parlais avec mon père de l'esclavage – rapport à la statue de David de Pury, sur la place Pury à Neuchâtel ; un notable qui a beaucoup donné à la ville. Il s'était plus ou moins enrichi dans le commerce triangulaire... Mais je vais pas m'étendre, donc ; mon père me répond : « Mais les africains eux-mêmes vendaient leurs semblables. Des rois, des chefs qui faisaient capturer des hommes pour les vendre aux négociants. »

Bonne défense, non ? Puisque les *noirs eux-mêmes participaient*... Juste : *business is business*. Si l'opportunité était là ; pourquoi s'en priver puisque SI ON NE LE FAIT PAS NOUS-MÊMES, D'AUTRES LE FERONT.

Hein. La recherche de profit comme composante soit disant naturelle, essentielle de l'être humain.

Il-elle s'approche de quelqu'un en état de passivité ou de prostration :

– Connerie ! Connerie de défaitisme à la con.

Tu vas te lever maintenant, et penser. Pense ! Mais pas comme un demi clown. En adulte ! Bouge-toi le cul et les méninges, j'ai dit bouge-toi, et pense, lis, et pense, n'abandonne pas ; lis, et pense, et parle, et agis. Agis ! J'ai dit. Ne retourne pas contre toi l'avenir, redresse-le. Allez ! Debout ! Redresse ! Redresse, agis, parle, repère les sages, n'aie cesse de les repérer et de les écouter. Allume ta radio ! Lis ! Pense. Fais-le pendant qu'il existe encore une radio, une presse de service publique.

Commence par te lever.

Lève-toi une bonne fois pour toute et inspire !

(L'autre obéit, et inspire un grand coup.)

Maintenant garde cette bouffée en toi, retiens ta respiration jusqu'à ce que tu sois capable d'identifier et d'énoncer les causes principales du dysfonctionnement mondial – je te préviens ne dis pas : « la corruption » « les marchés financiers » ou « le capitalisme », je te préviens c'est trop vague...

Allez ! Fous-moi le camp et ne reviens que lorsque tu auras quelque chose d'à peu près cohérent à nous faire savoir.

L'apnée commence. (Sortie de celui/celle qui s'est mis en pensée).

Le retour, s'il a lieu, se fait une ou plusieurs scènes plus tard. On voit tout-à-coup réapparaître celui ou celle qui s'était mis(e) en apnée. Il-elle reprend très bruyamment sa respiration, aspire une grande quantité d'air, puis déclame un texte-liste.

Il peut s'agir d'une liste de préoccupations majeures, ou d'objectifs prioritaires à atteindre à l'échelle mondiale.

C'est une sorte de manifeste, rejoignant le principe d'improvisation décrit dans la scène « Définir mes valeurs ».

Pourquoi faire des enfants

QUELQU'UN-E. – Je ne comprends pas.

QUELQU'UN-E D'AUTRE. – Mmh ?

QUELQU'UN-E. – Pourquoi faire des enfants⁴⁰. Du moment que tu sais comment ça se passe pour ceux que leurs parents misérables vendent pour 5 euros au Bénin ou pour ceux qu'on enferme dans les usines à fabriquer nos jouets, nos habits, nos téléphones.

UN-E TROISIEME LOCUTEUR-TRICE. – Joie de l'enfant. Sa joie. Il m'arrive de ne plus pouvoir la supporter⁴¹. De ne plus oser m'en repaître, quand la pensée des souffrances infligées à autrui me l'interdit⁴².

QUELQU'UN-E. – Quand tu penses à ce qu'on leur cache !

⁴⁰ Il est une question qui revient souvent chez les personnes qui découvrent l'effondrement ou qui passent par une phase de désespoir : comment peut-on faire des enfants dans ce monde dévasté ? Est-il possible de concilier effondrement et avenir pour les enfants ? (...) De plus en plus de couples décident consciemment de ne pas faire d'enfants pour ne pas surcharger la terre, ou à cause du changement climatique. Pour certaines personnes, élever un enfant dans cette société est un acte absurde, voire égoïste et polluant, qui peut provoquer une augmentation de la souffrance. Ce serait un acte du même type que de continuer à vivre (même sans enfant) en consommant-gaspillant « plus qu'une planète » (c'est-à-dire en gardant un certain niveau de vie).

D'un autre point de vue, enfanter est aussi un don, un acte d'amour et un acte de responsabilité dans un monde où il y aurait *peut-être* de la place pour huit milliards d'êtres humains sobres et à l'écoute de tout le vivant... (...) À défaut de débat, nous pouvons parler de notre expérience. (...) Nous avons choisi de transmettre l'élan de vie dont nous sommes nous-mêmes issus et d'avoir confiance en la capacité des humains, en tant qu'êtres vivants, à traverser les tempêtes entre peines et joies, à s'adapter aux situations et à inventer une culture qui soutient la vie. Ces décisions étaient à ce moment justes pour nous, c'est-à-dire fondées sur l'espoir (actif ! et non sur l'espoir que demain ira mieux ou sur une attitude optimiste). C'est une pulsion de vie, la même qui nous empêche – ou ne nous donne pas envie – de nous suicider. L'amour que nous leur portons (et porterons) est immense, probablement à la mesure de la peine que nous ressentirons s'ils souffrent ou meurent avant nous.

Une autre fin du monde est possible, Pablo Servigne, Raphaël Stevens, Gauthier Chapelle, Seuil 2018

⁴¹ A plat ventre devant la télévision il suit le mouvement des couleurs, des lumières ; sa fascination, déjà, est troublante. Il rit des changements rapides, ne semble pas encore reconnaître les humains.

(...) Je le détourne des images d'un attentat, corps en pièces, sang sur la chaussée. C'est pour moi que je fais ce geste : son insouciance n'a plus rien de charmant.

Marie Darrieussecq, *Le bébé*, P.O.L. 2005

⁴² Un enfant passe à quelques centimètres de toi, dans le couloir du wagon, un petit tank en plastique dans les mains. Tu vois, à l'intérieur du jouet kaki, les chaînes de polymères, et à l'intérieur de celles-ci tu vois les atomes de carbone et d'hydrogène danser, quelques mois plus tôt, à peine excavés de roches sédimentaires en Alberta Canada, danser dans leur couche de sable au fond d'une mine à ciel ouvert, juste avant de recevoir, dans une centrifugeuse, une injection d'énormes quantités d'eau chaude pour devenir du pétrole ; laissant derrière eux, dans l'atmosphère, 190 kilos de gaz à effet de serre par baril et, dans le sol, un immense bassin de décantation des résidus, constitués d'agents solvants et d'argile, de sable, de limons fins, d'eau, de bitume résiduaire, de sels, de métaux...

Matthieu Ruf, *L'homme qui nage*, in : *Reportages climatiques*, éditions d'autre part, 2015

QUELQU'UN-E D'AUTRE. – Ce n'est pas qu'on leur cache quoique ce soit ! C'est juste qu'ils sont trop petits. On ne va pas, alors qu'il sont tout juste assez grands pour comprendre « biberon » et « petit beurre », leur faire une leçon de géo-politique mondiale, ou bien ?

QUELQU'UN-E. – Tu te dis ça au début, puis ça devient une habitude d'occulter les scandales. Tu omets de nécessaires explications le moment venu. Tu ne captes pas le bon moment, celui où ils entendraient, comprendraient ; paresse, manque de courage, peur de leur faire peur ou juste pas le temps. Puis l'école, le web, les pubs en ligne – le marketing surtout achèvent de les conditionner, nos gosses.

Au final, tu te retrouves avec un gamin ou une gamine de 15 ans qui n'a pas d'autre horizon que la consommation et tu te demandes si tu n'as pas loupé quelque chose. Au niveau transmission.

UNE TROISIEME LOCUTRICE. – Il sourit. Il sourit, il sourit mon enfant. Mon bébé sourit et se débrouille ! Sa confiance me poignarde le cœur et les poumons, je pense à l'infini déploiement de son intelligence et de sa curiosité, à tous les possibles si seulement la parole ambiante était autre. Et j'enfouis ma honte du monde, de l'humanité et cette honte en moi se retourne en serpent venimeux.

Arrivent Ricken Patel et toute l'équipe d'Avaaz :

RICKEN PATEL. – 10 mois pour sauver le monde !

Chers et chères Avaaziens,

Il s'agit sans doute de l'email le plus important que je ne vous aie jamais écrit.

QUELQU'UN-E D'AUTRE. – Ils le disent à chaque fois...

RICKEN PATEL. – Il y a quelques mois, un scientifique est allé sonder l'océan arctique russe, pour étudier des dégagements toxiques de méthane surgissant de l'océan. Le premier dégagement qu'il a rencontré est une gigantesque colonne de gaz d'un KILOMÈTRE de large. Il a poursuivi sa recherche et en a observé un second, tout aussi large. Puis un autre. Et encore un autre. Il y en avait des centaines.

Les scientifiques nous avaient avertis. À cause du dérèglement climatique, la planète atteint des « points de rupture » à partir desquels le réchauffement s'emballe jusqu'à devenir hors de contrôle.

Nous POUVONS arrêter cela, mais seulement si nous agissons très rapidement et tous ensemble. Et nous pouvons même transformer ce risque d'extinction cauchemardesque en un avenir élément pour nos enfants et nos petits-enfants : un avenir propre, vert et en harmonie avec la Terre qui nous a donné la vie.

QUELQU'UN-E – Le message date de 2014.

Ils ont beau tourner leur *comm* façon y a de l'espoir, c'était déjà foutu en 2014, déjà trop tard, alors pensez maintenant !

UNE TROISIEME LOCUTRICE. – Il sourit, mon bébé. Il sourit tout le temps !

RICKEN PATEL. – 10 mois pour sauver le monde !

QUELQU'UN-E D'AUTRE. – Lorsque tu les reçois, ces messages... tu signes les pétitions ? Tu fais des promesses de don ?

QUELQU'UN-E. – Oui, je fais des promesses de don.

QUELQU'UN-E D'AUTRE. – Et après, ça va mieux ?

QUELQU'UN-E. – Non. Pas du tout.

UNE TROISIEME LOCUTRICE. – Pardon. Pardon. Pardon de t'avoir fait naître... je ne peux me passer de ta substance, de ta tiédeur dans le cou, de ton rire, de ton rire-substance qui coule sur moi et m'éveille aux joies vraies.

« Répète après moi », ou : camp de 5 jours pour réapprendre à s'autoriser un égoïsme sain, un égoïsme sensé

QUELQU'UN-E. – Répète après moi :

« La terre est bientôt inhabitable ? Ben je m'en fous. Quand elle sera inhabitable, je ne serai sûrement plus là ». Allez répète !

QUELQU'UN-E D'AUTRE. – « Quand elle sera inhabitable, et ben tant mieux ».

QUELQU'UN-E. – Non ! « Quand elle sera inhabitable, je ne serai sûrement plus là. »

QUELQU'UN-E D'AUTRE. – « Quand elle sera inhabitable, je ne serai sûrement plus là. »

QUELQU'UN-E. – Ok. Répète après moi : « Si ça chauffe de deux ou quatre degrés, c'est d'abord sous l'équateur que ça va crever, tant mieux, comme ça la surpopulation, ce sera réglé.

QUELQU'UN-E D'AUTRE. – ...

QUELQU'UN-E. – Ça vient ?

QUELQU'UN-E D'AUTRE. – J'ai pas retenu la phrase complète.

QUELQU'UN-E. – Tout à l'heure, on va poursuivre les exercices pour que tu te recentres. En attendant, essaie la suite : « Surpopulation ; le souci c'est pas chez nous. »

« J'ai envie de faire encore un enfant ; ça pose problème ? Ça dérange quelqu'un ? Dans mon pays, sur ma souche, la natalité est trop faible. Je suis pour procréer dans ma région, dans mon pays, sur mon continent pour renforcer nos peuples. C'est sur d'autres continents qu'il y a des milliards de têtes de pipe en trop ».

Répète.

QUELQU'UN-E D'AUTRE. – Non.

QUELQU'UN-E. *Il menace de le-la frapper* : – J'ai dis répète !

Un jour de vérité

QUELQU'UN-E DE NERVEUSEMENT À BOUT. – Si seulement il pouvait y avoir un jour de vérité, un jour où on nous expliquerait, un jour de bonne foi ! Quelque chose dont on pourrait être sûr, un code de bonne conduite, un instant de répit, une pilule pour la conscience tranquille...

QUELQU'UN-E D'AUTRE. – Qu'est-ce que tu veux savoir ?

QUELQU'UN-E DE NERVEUSEMENT À BOUT. – J'ai toujours cru... mais comment peut-on être aussi naïf-ve ! Je crois que j'ai toujours cru à un mouvement vers...

QUELQU'UN-E D'AUTRE. – Vers le bien ?

QUELQU'UN-E DE NERVEUSEMENT À BOUT. – Vers l'autre, vers les autres, vers l'égalité, le partage, vers une élévation de soi peut-être, devenir meilleur, œuvrer pour moins d'injustice...

QUELQU'UN-E D'AUTRE. – C'est une désillusion ?

QUELQU'UN-E DE NERVEUSEMENT À BOUT. – Je peux pas te dire.

Ça me fait mal.

Ce n'est pourtant pas nécessaire, que les puissants écrasent les démunis. Que les fragiles finissent persécutés... Nous, on a quoi à dire ? Tout le temps, on se fait réprimer. Classer. Balayer. D'ailleurs, si on arrivait au pouvoir, on ferait quoi ?

Ce n'est pourtant pas nécessaire que les fragiles soient mis de côté, détruits, humiliés ; pas nécessaire !

QUELQU'UN-E D'AUTRE. – Qu'est-ce que tu veux ? Changer le monde ?

QUELQU'UN-E DE NERVEUSEMENT À BOUT. – Je n'ai jamais dit ça. Si tu as cru que j'avais cette prétention, tu te trompes.

QUELQU'UN-E D'AUTRE. – Il y en aura toujours, des individus qui chercheront à dominer.

QUELQU'UN-E DE NERVEUSEMENT À BOUT. – Je peux pas te dire. Je peux pas te dire...

QUELQU'UN-E D'AUTRE. – D'accord. Mais lire comme tu le fais, compulsivement, ne jamais te reposer, étudier et puis gagner ta vie sans compter tout le reste... Pourquoi se tourmenter, se désoler, se perdre dans une profusion d'articles dont tu n'auras de toute façon pas la possibilité de lire la totalité en une vie...

Quand il n'y a qu'à laisser-là ce chantier perdu d'avance, et sortir de chez toi pour aller marcher dans la forêt enneigée ?

Y respirer, regarder ton haleine s'envoler dans les airs ? ⁴³

⁴³ La peau dans une étreinte froide, le souffle coupé, et pourtant, tout de suite, la décharge brute, de ce qui ressemble à un antidote. L'existence devient une sensation. Ton corps, soudain, un animal irisé, couvert de paillettes qui s'illuminent au contact de nouvelles molécules, gris, fort et lustré et glissant dans une eau épaisse comme du suc de planète. Tu souffles, tu râles, tu tousses, tu inspires, tu cries, et puis tu écoutes.

Le silence, enfin.

Matthieu Ruf, *L'homme qui nage*, in : *Reportages climatiques*, ouvrage collectif, édition d'autre part, 2015

Pièces de guerre en Suisse, Scènes de réserve

A.Rychner

Page 98/114

Des solutions !

QUELQU'UN-E QI VEUT FONDER UNE COMMUNAUTÉ RÉSILIENTE. – Moi, vous ne m'entendrez jamais dire que « *C'est foutu* » ou qu'*on ne peut rien faire*.

Car au moment où nous parlons, je prends le taureau par les cornes ! Oui Messieurs Dames, je passe aux actes.

Alors, je vous entends déjà ricaner ; si ce zozo/cette nénéte s' imagine changer le monde à l'aide d'*actions politiques*...

S'il/elle croit encore que commander des « kits de campagne », accrocher quelques banderoles, distribuer des tracts, signer des pétitions et poster sur Facebook des appels en vase clos suffira à « faire bouger les lignes »... alors qu'à tous les coups nos adversaires ont des milliards sous le coude...

S'il/elle elle croit encore aux « petits gestes à notre portée », à la « part du colibri » et à toutes ces comptines...

On veut bien considérer les minorités agissantes⁴⁴, mais on n'est plus à l'époque de *La déclaration de Berne*... ils peuvent toujours changer de nom, devenir « *Public Eye* » pour faire plus moderne et rédiger leurs communiqués de presse, et puis quoi ? Des pelés dans notre genre les liront pour s'indigner deux minutes, et alors ?

De toute façon, y aura bientôt plus de presse, ni de moyens de subversion, on n'est plus en 68 ; Herbert Marcuse, la libération sexuelle, le LSD, le Théâtre du Soleil et le Théâtre Populaire Romand ont fait leur temps...

Mais je vous arrête. Mon projet n'a rien à voir avec l'engagement militant, d'ailleurs je ne rédigerai aucun manifeste, seulement une charte très concrète pour limiter les dépenses d'énergie, consommer du renouvelable et nous rendre autonomes, mais *pour de vrai*.

Je passe une annonce en ligne, auquel je joins ma charte où sont clairement exposés le projet, ses objectifs :

- autosuffisance alimentaire, cultures céréalières et maraîchères respectueuses de l'environnement, quelques animaux d'élevage...
- Développement de l'artisanat
- Mise en commun des ressources, des dépenses, des infrastructures et moyens de production

⁴⁴ Le commissaire lui-même, du fond de son sens commun de flic, est détenteur d'une philosophie politique à l'état pratique : pourquoi [redouter] le journal *Fakir*, qui est tout petit ? Parce que, explique le commissaire, « c'est les minorités agissantes qui font tout ».

Un film d'action directe, critique du film « Merci patron ! », de François Ruffin par Frédéric Lordon dans *Le monde diplomatique*, Février 2016

- Partage des tâches et des gains entre tous
- Ah et j’ai oublié ; c’est très important : inviter régulièrement des penseurs, des philosophes, des scientifiques de tous bords, leur demander des conférences pour ne pas finir comme des crétins à force de vivre en autarcie, continuer à lubrifier l’intellect et mettre les activités manuelles en perspective.

Et voilà. J’annonce que j’ai un petit pécule à investir dans l’achat d’un domaine, que seul je ne peux rien mais que si on mutualise, on devrait pouvoir acheter quelque chose de valable. Les intéressés s’inscrivent, ils signent la charte, et on y va.

On arrête de tourner en rond et de paniquer, et on agit, enfin.

Péché mignon

QUELQU'UN-E. – Excuse-moi, mais une fois que tu l'auras créée, ta communauté résiliente...

Ta communauté *2000 watts*

Une fois que tu auras ton four solaire, tes toilettes sèches...

Ton bassin phyto-épuration

Une fois que ça roule – enfin, que ça « roule »... tu peux y passer une vie hein, c'est du non stop⁴⁵ – mais disons, une fois que ça devient plus ou moins productif et qu'entre les membres vous avez trouvé un équilibre, un fonctionnement ; je me demande...

Tant que le reste du monde autour de vous n'aura pas claqué

Tant qu'autour de vous les supermarchés, la grosse distribution se poursuivra, avec ses produits bon marché – Ok, vous, théoriquement vous êtes *débranchés* mais dès lors que tu disposeras de quelques revenus encore, de quelque pouvoir d'achat en monnaie valable...

Ne vas-tu pas, de temps en temps, céder à la tentation et aller t'envoyer par exemple un monstre plat de crevettes tigrées, même que tu ne vis pas du tout en région côtière et qu'elles viennent des Philippines, ou encore un thon mi-cuit – tout en sachant que c'est une chair saturée à coup sûr de métaux lourds, micro polluants et machin, hein – juste pour désobéir un coup à ta propre morale, parce que vivre avec des gens qui sont constamment en attente de l'écroulement de la civilisation quand le reste de la population n'est absolument pas éduqué dans cette perspective, ça doit peser, au bout d'un moment, non ?

Alors passer une soirée avec des gens qui ne savent rien

S'en foutent

Consomment

Passer la soirée avec eux autour d'un bête grill à charbon ça doit faire du bien, non ?

⁴⁵ Au début, elle n'avait pas détesté cette maison autoconstruite en quatre ou cinq ans, par elle et Géraud son fiancé, avec pour seule assistance des revues, des livres, quelques conseils glanés sur Internet. Elle ne détestait pas l'attrait astucieux des bricolages bios qui l'accompagnaient : cuiseur solaire, puits canadien, bassin d'épuration, etc. Dans les premiers temps, tout redevenait simple et clair, tout les enthousiasmait. Géraud avait des idées en flux, son excitation répandait partout des inventions géniales et gratuites qui s'inscrivaient dans des dépenses ; ils allaient d'amélioration en amélioration. Très chouette aussi de voir bientôt des inconnus affluer, s'inscrire et payer un forfait-journée pour visiter votre jardin. Mais il fallut bientôt se rendre l'évidence : la maison était chronophage, les journées filaient au rythme des opérations obligatoires, transporter l'eau, grimper à l'éolienne pour décoincer les pales, préparer aux aurores le repas de midi qui cuisait à deux à l'heure dans le cuiseur solaire, booster les graines, vider le compost... impossible de projeter autre chose. Habiter était devenu l'activité essentielle, plus envahissante qu'un travail.

C'est pourquoi, (...) Justine s'aperçut qu'elle éprouvait grâce à sa jambe cassée, le bonheur de l'oisiveté dans une maison devenue un emploi à temps complet. Immobilisée dans son fauteuil au milieu du salon, elle ressentait la joie de celui qui se fait discret une petite sieste au bureau, l'agréable sensation d'enfler le patronat.

Emmanuelle Pireyre, *Féerie générale*, Editions de l'Olivier, 2012

Bon, c'est clair :
Si ta communauté se situe vraiment dans la pampa, tu ne vas pas pouvoir te casser discret
Ça va se remarquer, on va te demander où tu vas, surtout si tu prends la camionnette
Ça sera mal vu, si on apprend que...

Mais peut-être ne seras-tu pas le seul à nourrir de tels désirs ?
Peut-être aurez-vous instauré des tickets, des bons pour « folie consumériste » à vous répartir, une sorte de soupape pour ne pas péter les plombs ?

Peut-être même que vous aurez récupéré de vieilles cabines d'église ?
Un confessionnal où vous glisser pour tout avouer à tour de rôle, tandis que l'un d'entre vous, tiré au sort, fera office d'oreille, de prêtre compréhensif ?
Avec pouvoir d'absoudre ?

Initiative pour l'autonomie alimentaire de la Suisse

CHRISTOPHE TODESCHINI, SUISSE DE 34 ANS PRÊT À LANCER
« L'INITIATIVE QUI VA TOUT RESOUDRE », *s'adressant à celui qui, dans la scène intitulée « Des solutions ! », exprimait son souhait de fonder une communauté résiliente :*

– Ta communauté résiliente, ça vend du rêve... non, bravo ; c'est vraiment de la toute bonne *comm*.

Sauf que se retirer dans son coin, à l'heure actuelle... comment veux-tu sauver ta peau et celle de tes adeptes, mon vieux/ma vieille, alors que pendant que vous construirez les pales de vos éoliennes, le commerce mondial continuera de tourner et les gaz à effet de serre de s'accumuler. Vous ferez quoi, le jour où vos terres seront inondées, stérilisées par la sécheresse ou irrémédiablement polluées par un forage ? C'est bien joli, de s'aménager un coin de paradis, mais on finira tous rattrapés par le désastre⁴⁶.

Il faut voir large. Penser au niveau mondial. La Suisse pourrait servir de pilote ! Pourquoi ne pas profiter de notre génial système de démocratie directe ? Il faut user de cet instrument fantastique qu'est l'initiative populaire pour proposer des trucs intelligents, constructifs !

Je me présente ; je m'appelle Christophe Todeschini, 34 ans, marié, deux enfants, je vis à Cossonay.

Je viens vous présenter mon projet d'initiative populaire : « Pour l'autonomie alimentaire de la Suisse et pour la mobilisation citoyenne ».

J'aimerais commencer par revenir sur de simples constatations qui m'ont permis de réfléchir, de me demander : à *quelque part*, est-ce qu'il est pas temps de ne plus attendre que les choses se fassent au-dessus de nous, mais de prendre notre destin en main ?

– Partout dans le monde, l'industrie agro-alimentaire utilise des méthodes polluantes qui

⁴⁶ Dans les années 60, la contre-culture s'est scindée en deux groupes : d'un côté, les personnes qui sont restées en ville pour mieux s'opposer aux guerres et lutter contre les inégalités, et de l'autre, celles qui ont choisi de vivre en marge selon leurs valeurs écologistes, en compagnie de leurs semblables, en se lançant dans l'agriculture biologique. (...) Bon nombre des bulles idylliques où ces marginaux avaient réalisé leurs utopies se sont vue assiégées : leurs côtes sont désormais menacées par les superpétroliers, leurs villages par les trains de charbon ou de pétrole, et leurs terres par les fuites de fracturation.

Bref, vivre en marge et faire pousser des légumes ne suffit plus. Les oasis vertes ne sont plus viables, car le train fou des combustibles fossiles fonce vers nous, d'une manière ou d'une autre. A une certaine époque, dissocier résistance et élaboration de solutions de rechange avait peut-être un sens, mais, aujourd'hui, ce doit être combiné : on doit lancer des initiatives inspirantes tout en luttant contre un système économique perfide où l'on n'est nulle part à l'abri.

Naomi Klein, *Tout peut changer, Capitalisme et changement climatique*, traduit de l'anglais (Canada) par Geneviève Boulanger et Nicolas Calvé, Actes Sud 2015

font chuter la fertilité des sols et les érodent. De plus, les marchandises produites font peser des risques sur la santé des consommateurs.

– Les chaînes de production et distribution alimentaire à longues distances consomment d'énormes quantités d'énergie, or dans les décennies à venir, les ressources en carburants fossiles vont manquer.

– Ces chaînes d'importation massive ont aussi une conséquence sur nos emplois, puisque le travail est délocalisé par des entreprises à la recherche de main d'œuvre à bas coûts.

– La libre concurrence appliquée à l'ensemble des secteurs de marché crée une forte pression économique sur nos paysans, obligés d'investir massivement et de s'endetter pour rendre leurs exploitations plus compétitives, favorisant les pratiques de monoculture ou d'élevage intensif. Beaucoup redoutent le dépôt de bilan, se sentent mis sous surveillance par le système des paiements directs, subventions dont les critères et directives changent constamment. Toujours plus d'agriculteurs se suicident.

Peut-être vous dites-vous ; « Mais qu'est-ce qu'on peut faire ? »

Après avoir un peu réfléchi, j'ai imaginé un projet rassembleur, porteur d'avenir.

L'idée est simple : aujourd'hui, si moins de 10% de la population travaille dans le secteur primaire, et 3% seulement dans la paysannerie, c'est parce que la mécanisation des exploitations l'a permis. Seulement, il y a un hic : les machines agricoles demandent du carburant et le pétrole est condamné à devenir plus rare. Avant de disparaître, il sera devenu très cher. Hors de prix, ce qui mettra les exploitations de ce type en faillite totale.

Mon projet, qui fait d'autant mieux sens qu'une grande partie de la population ne trouve plus d'emploi dans des marchés où la robotisation remplace chaque année davantage le travail humain, c'est de mettre en place des cultures non industrielles, non mécanisées, mobilisant les citoyens et citoyennes suisses.

Ainsi, en cas de coup dur ou de crise mondiale, nous serons préparés et bénéficierons d'une garantie d'auto-provisionnement, même en cas de pénurie générale.

Il installe peut-être un projecteur vidéo avec des graphiques ou une liste des points de son programme :

– Chaque commune alloue une certaine quantité d'hectares de son territoire au programme.

– Tout citoyen suisse majeur résident en Suisse est tenu d'effectuer un certain nombre d'heures de travail agricole par mois.

– Le produit des exploitations est redistribué aux habitants.

Il continue son exposé, mais se retrouve relégué à l'arrière-plan par le-les locuteur-s de la scène suivante. On ne l'entendra plus qu'en bruit de fond :

- Celui qui n’a pas la possibilité ou refuse de se rendre disponible pour ce travail paye une taxe.
- Les résidents suisses d’une autre nationalité, tous statuts confondus (y compris résidents provisoires, requérants d’asile) sont associés aux travaux et bénéficient du partage de la production au prorata de leur travail.
- Les personnes invalides sont exemptées de travail obligatoire et de taxes.
- Toute personne qui le souhaite peut fournir davantage d’heures que le minimum réglementaire. Il en est tenu compte au moment du partage des produits.
- Les communes sont tenues de pourvoir aux investissements de base (notamment dans l’achat d’outils agricoles manuels). La subsidiarité s’applique et les communes en difficulté économique peuvent, pour leurs investissements, faire appel aux cantons ou à la Confédération, qui gère le revenu provenant des taxes.
- Les communes sont responsables d’engager un ou plusieurs coordinateurs, il doit s’agir de personnes expérimentées dans le domaine des cultures maraîchères, fruitières et céréalières selon des méthodes durables, respectueuses de l’environnement et non mécaniques, afin de garantir la résilience du système, par exemple en cas de pénurie pétrolière et de perturbations des importations.
- Les communes sont tenues de mettre en place des systèmes de garde d’enfants à proximité des cultures pour les parents venant effectuer leurs travaux réglementaires, ainsi que des programmes d’initiation à l’écologie agricole pour les enfants dès 4 ans.
- Les communes sont tenues d’investir dans des infrastructures industrielles locales permettant la conservation (bocaux, conserves) d’une partie de la production maraîchère et fruitière.
- ...

Vivre ou sous-vivre

QUELQU'UN-E QUI LIT JEAN-CHARLES MASSERAT ET HERBERT

MARCUSE. – Un jour, en montagne

Sur la terrasse d'une buvette touristique

J'ai vu une femme s'écarter de sa famille

Pour répondre au téléphone.

Malheureusement pour elle, il y avait du réseau.

Elle s'excusait auprès d'une cliente, jurait que tout aurait dû être fait, elle avait transmis les instructions à sa collègue avant de partir en vacances ; il y avait dû y avoir un couac.

La pauvre ! Les cloisons, entre les différentes parties de sa vie, refusaient de rester étanches.

Ça filtrait. Ça *communiquait*.

L'aliénation la rattrapait en ce paysage où elle était venue vivre *libre* quelques jours.

La pauvre qui avait pourtant, avant de partir,

Fait tout ce qu'il fallait.

On part en congé comme on retournerait au bon vieux temps, celui où l'on vivait encore. Pour de vrai.

Prendre le temps

Se chauffer au bois

Pêcher, chasser, cueillir

Se mouvoir en plein air ⁴⁷

Passer du temps en famille

Tout ça...

Bien sûr, avant de partir, il s'agit non seulement de boucler ses dossiers au bureau

Mais aussi de conclure

Des assurances.

Rapatriement. Remboursement. Accidents.

Tout cela est super chiant, mais une fois parti, tu seras payé

En jours de vraie vie ; de vie authentique :

⁴⁷ Une ligne de métro, deux trains, un peu d'effort et c'est le pactole : le gris anguleux contre un blanc qui enfonce jusqu'aux genoux, un blanc qui tient aux branches, des prairies comme une banquise. (...)

Dans quelques heures, je serai de retour en ville et tout sera perdu. Il ne subsistera rien de cette autre vie possible, le silence feutré, le jeu des présences et des absences, le froid mordant, le feu, l'effort, la paix.

Blaise Hofmann, *Monde animal*, éditions d'autre part, 2016

Force humaine,
Sensation d'effort physique qui vous creuse l'appétit
Vent qui vient ébouriffer les cheveux, froid qui fait rougir les joues

En vacances, on peut même
Risquer sa vie

En s'inscrivant auprès d'un prestataires de *canyoning*, de saut à l'élastique ou de *bass jumping*...

Le problème, c'est de réussir à oublier tout à fait que dans ces conditions, l'expérience tiendra de la triche...

Et qu'on aura beau se faire croire qu'on est en train de *vivre pour de bon*, tant qu'il y aura un filet, un baudrier, une assurance rapatriement, le risque ne vaudra rien ; on ne pourra connaître l'*intensité* vraie...

QUELQU'UN-E D'AUTRE. – Mais attends, t'es nostalgique du temps où on crevait comme des mouches ? Tu te dis que de nos jours, les dernières conditions d'existence véritable se trouvent au tiers-monde, où c'est super excitant de vivre pour la bonne raison qu'on n'y est pas sûr de subsister le lendemain ni de sauver ses enfants faute d'accès aux traitements ?

CELUI ou CELLE QUI LIT JEAN-CHARLES MASSERAT ET HERBERT MARCUSE. – Je ne suis pas en train de te sortir que : « les pauvres, ils sont plus heureux que nous... », genre les gens qui te racontent leurs vacances et te disent : « Quand on a *fait* le Cambodge, il y a deux ans, les gens étaient souriants, mais souriants... ils n'ont rien, mais ils te sourient ! »...

Pas du tout.

De toute façon est-ce qu'on a le choix, une fois que la modernité est là, que le « progrès » arrive, que les médicaments sont là...

Qui renoncerait sciemment à la médecine moderne – tiens ça me rappelle un SMS que j'ai reçu, là, attends ; *Augustin est arrivé !!! Il est né le 17 mars à 17h, pèse 3,850 kg et mesure 52 cm. Il est trop chou.*

Il est venu au monde après un bel accouchement naturel aux huiles essentielles et fleurs de Bach en maison de naissance, car nous sommes ds gros hippies.

Maintenant il va passer un peu de temps aux HUG sous antibiotiques, car en fait nous sommes des hippies 2.0

On vous embrasse, ...

Envoyé de mon iPhone.

Quoique si je pense à Illich...

QUELQU'UN-E D'AUTRE. – Qui ça ?

QUELQU'UN-E. – Yvan Illich. Un penseur d'écologie politique. « *Passés les seuils critiques de développement, plus la production croît, plus elle devient un obstacle à la réalisation des objectifs mêmes quelle est censée servir : la médecine corrompt la santé, l'école bêtifie, le transport automobile immobilise, les communications rendent sourds et muet, les flux d'information détruisent le sens, le recours à l'énergie fossile menace de détruire toute vie future et l'alimentation industrielle se transforme en poison.* »

Je résume, hein.

Là où je veux en venir, c'est que passé un certain seuil de « *développement* », comme on dit, ben on sous-vit.

« *Plus tu vis dans des pays industrialisés, moins tu vis* ». ⁴⁸ Voilà ce que je dis.

Tu sens tous les jours que tu sous-vis au lieu de vivre, quand tu vas au boulot tu le sens, quand tu prends le bus, le train, quand tu allumes ton ordi tu le sens ; mais comme tu es résigné, tu te forces, parce que tu sais qu'ensuite, ça va maximiser ta récompense : ton week-end, tes vacances. Tes loisirs bourrés d'exhausteurs de goût de vivre.

QUELQU'UN-E D'AUTRE. – Carrément.

CELUI ou CELLE QUI LIT JEAN-CHARLES MASSERAT ET HERBERT MARCUSE. – Ouais !

L'affaire de la *récompense*, c'est Herbert Marcuse, *Eros et civilisation* ! Attends ... (il trouve une source :)

« *Herbert Marcuse s'appuie sur l'opposition entre principe de réalité et principe de plaisir pour cerner et dénoncer la sur-répression qu'impose au sein des sociétés modernes le triomphe du principe de rendement.* »

« *La répression et l'absence de bonheur doivent être pour que la civilisation triomphe. Le « programme » du principe de plaisir (être heureux) « n'est pas réalisable » bien que l'effort pour l'atteindre ne puisse pas et ne doive pas être abandonné. A long terme, la seule question est de savoir combien l'individu peut supporter de résignation sans éclater.* »

En fait, le principe de réalité c'est ce qui fait qu'au lieu de chercher à assouvir ta pulsion sur le champ, ben tu vas être capable de différer le moment où tu prendras du plaisir.

C'est ça qui a permis la civilisation, d'après Herbert Marcuse :

⁴⁸ Tu t'dis : est-ce que c'est vraiment ça, ta life ? Est-ce que tu vis vraiment ? Est-ce qu'en fait t'es pas en train d'vivre à moitié ? Avec une partie d'toi complètement en stand-by, une partie que t'aurais accepté de mettre de côté et qui du coup ferait que tu s'rais en train d'rater une autre life possible ? Est-ce que tu serais pas en train de sous-vivre en fait ! (...)

C'est nos conditions d'vie qui font qu'on en arrive là ! C'est parqu'on est pris dans nos machins, nos histoires, le boulot, les emmerdes, les dix-mille trucs qu'on doit régler qu'on vit comme ça, enfin qu'on vit... Tu comprends l'cheminement ? C'est parce que moi je suis pris dans cette chaîne d'obligations et de contraintes que j'en arrive à être dépossédé de... bah de mon *être*.

– Ton *être* ?

– Exactement : mon *être*.

Jean-Charles Massera. *We are l'Europe, le projet WALE*, Verticales, 2009

« Grâce à l'établissement du principe de réalité, l'être humain qui, sous la loi du principe de plaisir, était à peine plus qu'un faisceau de pulsions animales, devient un moi organisé. Il lutte pour « ce qui est utile ».

Un temps.

QUELQU'UN-E D'AUTRE. – Je comprends pourquoi tu parles de « sous-vivre ».

Mais en disant que « *Plus tu vis dans des pays industrialisés, moins tu vis* », est-ce que tu ne serais pas en train de raconter, du coup, que dans les pays peu industrialisés, ils sont restés au stade de « faisceaux de pulsions » – des animaux pas civilisés, quoi ?

CELUI ou CELLE QUI LIT JEAN-CHARLES MASSERAT ET HERBERT MARCUSE. – C'est clair ; ce serait super limite comme conclusion. N'empêche, une enseignante bretonne ayant bossé en Polynésie française m'a raconté que là-bas, les autochtones, tu pouvais pas les faire bosser comme nous parce que quand ils avaient plus envie, ils s'arrêtaient. Simplement, ils s'arrêtaient. Salaire ou pas ; ils se forçaient pas quand ils avaient plus envie.

Un temps.

QUELQU'UN-E D'AUTRE. – Les Suisses devraient peut-être aller se former auprès des Polynésiens.

Eux qui n'autorisent pas les grèves⁴⁹ ! Ou qui refusent carrément de passer de quatre à six semaines de congés payés par an... Tout ça par bourrage de crâne ; *pour rester compétitif, il faut pas se plaindre, et bosser !... Enfin c'est plus que ça : le travail en Suisse c'est une morale, une identité, une religion !*⁵⁰

⁴⁹ En 1936, après des grèves massives, les ouvriers promettaient aux patrons de ne plus jamais interrompre le travail, à condition que des négociations salariales aient lieu chaque année. Au final, les deux camps ont tenu parole et la *paix du travail* est devenue un symbole fort de la réussite du « compromis » helvétique.

Marie Maurisse, *Bienvenue au paradis !* Stock, 2016

⁵⁰ ...chez nous, en Suisse, c'est différent, on ne se plaint pas et on bosse ! Cette apologie du labeur n'est pas nouvelle. (Comme nous l'avons vu précédemment,) dans un pays qui ne dispose pas de ressources naturelles, les habitants doivent être plus vaillants que les autres pour survivre. Mais depuis l'entrée de la Confédération helvétique dans l'ère moderne et son enrichissement rapide, ce discours est devenu un outil politique très puissant. Si la Suisse s'en tire mieux que les autres, c'est parce que sa population est courageuse, méritante et se tue à la tâche. Voilà qui est valorisant pour les Helvètes, qui peuvent se dire fièrement : « Si le pays va bien, c'est grâce à nous ». (...)

C'est de cette manière que la Suisse fabrique son identité nationale. À tous ces cantons différents, de langue différente et de culture différente qui composent son territoire, la Suisse trouve un point commun : le travail. Cette mythologie sert la cohésion nationale et est également réutilisée à l'envi par plusieurs partis politiques et organisations patronales lors des fréquents référendums qui mobilisent les électeurs. Qu'il s'agisse de mettre en place un impôt sur les successions, d'instaurer un salaire minimum ou de passer le nombre de congés payés à six semaines, les opposants en appellent toujours à la mobilisation patriotique pour que les Suisses participent à la richesse nationale. Sinon, les entreprises quitteraient le pays illico presto et le PIB commencerait de chuter. La peur de faire fuir les grands groupes et de perdre leur emploi fait que les électeurs suisses répondent toujours « non ».

Idem

Définir mes valeurs

QUELQU'UN-E, *tenant le Flyer de propagande de l'UDC du Canton de Neuchâtel, pour l'élection de la liste UDC au Grand Conseil et au Conseil d'Etat, votation du 2 avril 2017 :*

– Bon, moi ça y est : j'ai lu le prospectus UDC, un papier électoral distribué dans mon Canton. En couverture, il y a des vaches qui broutent un pré fleuri avec le slogan « *Agriculture, développement durable, aménagement du territoire* », et le texte : « *Nous devons profiter de la marge de manœuvre que nous laisse Berne. La promotion de la production locale sera notre priorité, permettant de préserver l'environnement et garantir un revenu décent aux travailleurs de la terre* ».

Et là moi je dis : OUI. Oui d'accord ; allons-y !

Bon. Je sais plus lequel de mes amis disait : « si Le Pen dit : *l'Angleterre est une île*, tu ne vas pas non plus contester pour contester, juste parce que c'est Le Pen qui l'a dit. »

C'est donc pour ça que je viens confier ici : *Je suis d'accord avec un point de campagne du parti UDC.*

Un temps.

Voilà c'est dit.

Mais sur ce thème uniquement, hein ! Sur ce thème de la production locale. Et peut-être aussi... sur le protectionnisme économique. Ça n'est pas une aberration pour moi, le protectionnisme économique, on voit bien que la concurrence mondiale, ça crée trop de dégâts sociaux et à l'environnement.

Après, il faudrait pouvoir démonter l'idée que ces « valeurs locales » sont une question de sang, de race, de sol. Casser le nationalisme. Dé-corréler la tendance protectionniste du discours fascisant. C'est pas parce que quelqu'un est suisse que je vais nécessairement me sentir plus proche de lui, plus solidaire. Pour moi, c'est l'éducation qui amène des valeurs communes, pas la tradition ni la naissance dans tel pays plutôt qu'un autre⁵¹. Je ne crois pas aux discours selon lesquels les différences de culture empêchent de facto toute entente, je crois qu'il serait possible de créer un programme intelligemment *universel*, à condition de réduire les inégalités économiques et la discrimination.

⁵¹ Etre né quelque part est une affaire d'accident. Ce n'est pas une affaire de choix. Sacraliser les origines, c'est un peu comme adorer des veaux d'or. Cela ne veut rien dire. Ce qui est important, c'est le trajet, le parcours, le chemin, les rencontres avec d'autres hommes et femmes en marche, et ce que l'on en fait. On devient homme dans le monde en marchant, pas en restant prostré dans une identité.

Achille Mbembe, entretien dans Liberation, 06.01.2016

Ça n'a l'air de rien ce que je viens de dire, je sais ; j'enfonce des portes ouvertes, et naïvement en plus, mais mine de rien, j'ai eu besoin d'un moment pour le formuler, *mettre mes pensées en ordre*.

Parce qu'à force de tout nous faire mélanger, à l'UDC... Non c'est vrai : tu écoutes, tu écoutes, tu te dis : ok, – par exemple avec ce prospectus, tu lis « *développement durable* », ok, « *garantir un revenu décent aux travailleurs de la terre* », ok, et puis tout à coup on en conclut que le mieux c'est de rester entre Suisses ou de couper dans les finances publiques, couper l'aide sociale par exemple – c'est assez clairement suggéré dans leur prospectus au point 3 du programme parce que « *Dans le canton tout coûte plus cher qu'ailleurs ; les taxes, les hôpitaux, les émoluments, l'assurance-maladie, l'aide sociale...* » – pour finir, tu t'aperçois encore que l'UDC se positionne contre le plan énergie 2050, le plan des énergies renouvelables et là tu constates ; attendez, les mecs, j'ai dû rater un *step*.

Parfois je me demande...

Si je devais spontanément, oralement énoncer les valeurs qui sont les miennes, si je devais développer un programme ou décrire le système idéal...

Etablir mes fondamentaux. Mes buts.

Une sorte de serment législatif personnel. Réécrire les droits de l'homme ! On aurait un monde nouveau, *vierge*, et il faudrait les récrire...

Au public : Vous rigolez, mais... Quelqu'un veut faire le test ?

Monter sur scène et nous déclamer, par exemple, les articles de la déclaration des droits de l'homme qu'il connaîtrait par cœur ?

Ou encore... lister les articles fondamentaux de votre Constitution si vous deviez créer une micro société selon les idéaux qui vous sont propres ?

Partager avec nous quelque chose qui reflèterait clairement vos visions, vos convictions ?

Personne ?

Bon. Alors... Attention Mesdames Messieurs, (*roulement de tambour*) :

Ce soir devant vous je vais tenter de prononcer, de tête, un discours qui illustre mes valeurs, ma vision du monde, je vais le faire par moi-même, sans *ghost writer*, sans conseiller en communication ni accès à Wikipédia, je vais le faire là, maintenant – en fait je vais le faire de manière improvisée à 100% !

Il dit un texte, peut-être le résultat-compilation d'un micro-trottoir, ou alors un matériau issu d'une improvisation en répétitions durant laquelle chaque membre de l'équipe de création du spectacle aura essayé d'énoncer sa propre version des droits de l'homme sans accès à internet ou autre source extérieure, ou encore une sorte de « charte communautaire » qu'il jugerait juste, équitable et profitable à tous s'il devait fonder une société nouvelle.

Pièces de guerre en Suisse : Liste des scènes encore à écrire...

- Une scène qui raconterait comment, en mai 2014, 53,4% des votants ont refusé l'achat de 22 avions de combat suédois *Gripen*
- Une scène qui raconterait comment, en août 2017, alors que tu cuisines du lard et du jambon achetés à la Boucherie Margot, Neuchâtel, assortis de haricots cueillis dans ton potager, tu entends à la radio que des prédicateurs islamistes ont été inculpés à Winterthour
- Une scène qui rapporterait les propos de Guy Parmelin, conseiller fédéral qui, en novembre 2017, affirmait que « la question n'est pas de savoir si, mais où et quand » un attentat djihadiste frapperait la Suisse.
- Une scène où un Européen – une Européenne observerait méthodiquement une photo de train recouvert d'êtres humains au Bangladesh, se forçant à considérer chaque forme après l'autre, en détail, se disant : « chacune d'elle est une personne, de même valeur qu'un habitant d'Europe ; la dignité ne se mesure pas au fait d'être habillé à l'Occidentale, ni au fait de voyager dans un train où chacun dispose d'un siège.
- Une scène qui évoquerait la visite de Donald Trump à Davos
- Une scène qui évoquerait la société GLENCORE, dénoncée, dans un ouvrage intitulé *Dette et extractivisme*, pour ses pratiques peu respectueuses de l'environnement et des droits de l'homme. Parce que ladite société est basée à Zoug...
- Une scène qui reviendrait sur l'émission *La Matinale*, diffusée le 07.11.2017 par la RTS, où l'on entend, à propos de l'affaire des *Paradise papers*, le professeur de droit bancaire Carlo Lombardini – défenseur de l'idéologie néolibérale pur barre – face à Samuel Bendahan, conseiller national socialiste et économiste.
- Une scène où l'on verrait une citoyenne suisse se demander, en relevant sa boîte aux lettres où se côtoieraient enveloppe de vote et colis « Verbaudet » plein de fringues commandées en ligne, ce qui l'excite le plus.
- Une scène qui décrirait le Centre Durrenmatt à Neuchâtel, les moyens mis à disposition pour la commémoration d'un auteur mort, la splendeur pharaonique de ce tombeau mis en perspective avec le soutien accordé aux auteurs et autrices vivants.
- Une scène qui reviendrait sur la retentissante affaire impliquant le réalisateur Fernand Melgar et les dealers africains
- Une scène qui s'intéresserait à Yan Morvan, Photojournaliste de guerre

- Une scène qui raconterait comment le citoyen ou la citoyenne suisse quittant le territoire et observant le paysage depuis la fenêtre d'un train ou d'une voiture, remarque qu'il a passé la frontière direction France ou Italie au simple aspect plus bordélique, moins bien entretenu que prennent propriétés, terrains privés comme aménagements publics.
- Une scène qui parlerait de ces quelques euros qu'il faut toujours, en tant que citoyen ou citoyenne Suisse, garder mêlés aux autres pièces de son portemonnaie, sous peine de se sentir vraiment emmuré-e.

... Liste à compléter !

L'autrice remercie :

Véro Dahuron, Guy Delamotte et toute l'équipe du Panta-théâtre de Caen, pour leur sollicitation dans le cadre du festival Écrire et mettre en scène aujourd'hui, édition 2016, qui aura permis une première entente artistique avec la metteuse en scène Maya Bösch autour du projet d'écriture Pièces de guerre en Suisse.

Le collectif Troisième Bureau et la MC2 : Grenoble – scène nationale, pour leur invitation conjointe en résidence au printemps 2017.

Sylvie Landuyt, directrice du domaine théâtre à l'ARTS², École supérieure des Arts de la Fédération Wallonie-Bruxelles, pour la conviviale collaboration à Mons.

Les directions du Théâtre Vidy-Lausanne, de la Comédie de Genève, du Théâtre Benno Besson à Yverdon et du TPR – Théâtre populaire romand, La Chaux-de-Fonds, pour leurs retours sur ce texte et leur ouverture favorable à la création du spectacle.

Maya Bösch pour l'enthousiasme, l'énergie et la foi placés en cette œuvre.